

# Documents de L'ÉDUCATEUR

182-183

Supplément au n° 8  
de mai 85  
57<sup>e</sup> année  
10 numéros  
+ 5 dossiers : 151 F  
Étranger : 215 F

## **LES CO-BIOGRAPHIES DANS LA FORMATION**

recherches - expression des praticiens de l'école moderne  
pédagogie Freinet

*La pratique de la pédagogie Freinet, si elle s'appuie sur des principes de base, ceux que Freinet appelait les invariants, n'est pas régie par un dogme. De même, si elle se veut résolument matérialiste, elle ne saurait être réduite à un recueil de recettes.*

*Elle est en permanence, et de façon dialectique, action et recherche, recherche et action, somme de recherches et d'actions individuelles (de personnes ou de petits groupes) versées dans ce creuset de recherche-action collective qu'est le Mouvement de l'école moderne.*

*La pratique de la pédagogie Freinet conduit des milliers d'éducateurs à explorer des domaines très divers, tant pour ouvrir de nouvelles pistes que pour mener plus loin des pistes déjà bien pratiquées. Aussi arrive-t-il que les voies des uns ou des autres divergent en apparence ou aboutissent provisoirement à des pratiques très différentes. C'est alors que la confrontation est nécessaire, dans un esprit coopératif et le plus objectivement possible.*

*Les Documents de l'Éducateur ont pour but de permettre cette confrontation, en permettant la communication des travaux d'une personne ou d'un groupe de personnes à tous ceux qui vivent de près ou de loin la vie du Mouvement qu'à poursuivre sa recherche, ce qui est déjà beaucoup.*

**Lorsqu'on nous demande : « Quelle est la ligne de votre Mouvement ? », nous devrions répondre : « Nous sommes le mouvement qui déplace les lignes. »**

# LES CO-BIOGRAPHIES

## L'ÉCHO-BIOGRAPHIES

### L'ÉCO-BIOGRAPHIES

#### L'ECHOGRAPHIE-BIO

Ceci qui pourrait n'être qu'un jeu de mots correspond en fait au contenu de l'ouvrage. C'est à partir de soi et de ses éléments de vie qu'on peut le mieux asseoir sa compréhension du monde ; la vie des autres peut nous être un miroir de réflexion et cette aide nous sera toujours précieuse. Nous avons à sonder les milieux de notre passé pour mieux nous saisir au milieu de notre présent. Et il nous faut un regard approfondi pour bien discerner des éléments qui ne sont pas immédiatement préhensibles.

Dans beaucoup de professions, l'adulte est un « outil » de première importance. On se doit donc de le perfectionner en essayant d'être le plus possible au clair de soi. Ainsi on se trouvera beaucoup plus disponible.

Paul Le Bohec

#### Pour servir d'introduction

*J'ai longtemps pensé que mon expérience de l'utilisation des biographies dans la formation était trop spéciale, trop particulière, pour pouvoir intéresser qui que ce soit en dehors de notre cercle très restreint de co-formation. Mais, au cours d'un stage de pédagogie Freinet, un professeur d'École Normale qui avait entendu parler de ce que je faisais à l'I.U.T.- Carrières Sociales de Rennes est venu m'interroger sur cette pratique. Je sais par ailleurs que beaucoup d'autres personnes s'intéressent également à la question. Aussi, je m'imagine que si je reproduisais ici le dialogue que nous avons eu ce jour-là, ce serait une bonne façon de les introduire dans le champ de notre expérience.*



# Les co-biographies dans la formation

*Giacintha – Mais comment t'est venue l'idée d'utiliser les biographies en psycho-pédagogie ?*

Paul – Eh bien, tout simplement, c'est parce que j'étais freinétiste. Tu sais que les disciples de Freinet s'efforcent toujours de partir de l'expérience réelle, de la vie elle-même. C'est à partir des faits, des événements et des questions qu'ils suscitent chez les individus - et des hypothèses qui ne manquent pas de naître dans les groupes de recherche auxquels ils appartiennent – que peuvent se réaliser les plus sûres acquisitions, les meilleures intégrations d'un savoir.

Cela, je l'avais moi-même vérifié au cours de mes trente années d'enseignement à des enfants de six à neuf ans. Mais quand, en 1970, je me suis trouvé subitement placé devant des étudiants en formation d'animateurs socio-culturels, je me suis trouvé complètement démuni. Aucune de mes tactiques pédagogiques d'enseignement des maths, du français, de la lecture, de l'écriture ne pouvait être utilisée dans cette structure de l'enseignement supérieur où je me trouvais ainsi parachuté. Sur quelle base pouvais-je asseoir ce cours de psychopédagogie que j'étais censé leur donner ? Je ne pouvais pas les faire travailler sur leur expérience d'animation puisqu'ils n'en avaient pas, puisqu'ils venaient précisément à l'I.U.T. pour acquérir une formation dans ce domaine.

Et je ne pouvais pas fonder mon enseignement sur la communication de mon savoir d'animateur qui était très limité et qui n'avait d'ailleurs pas été un critère de choix pour mon intégration dans l'équipe. Il fallait donc que je réfléchisse un peu. Dans la nécessité où je me trouvais de découvrir une base de départ, je me suis rabattu sur une idée très simple. Je me suis dit :

Jusqu'ici, ils ont vécu vingt années de leur vie. Ils ont donc à leur disposition un capital énorme de faits, d'hypothèses, de sentiments, de sensations... On devrait pouvoir partir de cela. On verra bien où ça nous mène. Et même si ça ne semble pas avoir de rapport direct avec l'animation, ça devrait cependant très bien pouvoir s'inscrire à l'intérieur d'un cadre de formation.

Et j'étais vraiment persuadé qu'il serait possible de

dégager de toutes ces expériences de vie des notions très intéressantes.

– *Bon, je comprends. Ce ne sont donc pas des biographies d'auteurs célèbres ou de personnages connus pour une raison ou pour une autre. Ce sont les biographies de tes étudiants.*

– Exactement. Mais, de plus, je suis prêt à partir de la mienne si je sens que ça peut servir à amorcer la pompe.

– *Mais alors, pourquoi dis-tu biographies. Le terme **autobiographies** ne serait-il pas plus approprié ?*

– Peut-être. D'ailleurs, je ne suis pas très fixé sur le terme à utiliser. En fait, c'est souvent dans les biographies des autres qu'on trouve des éléments intéressants pour ça. En vérité, l'expression « co-biographies » correspondrait mieux à notre pratique. Mais, évidemment, lorsque quelqu'un fait « sa » biographie, il s'agit d'une autobiographie. Comme dans nos groupes, on passe souvent d'un genre à un autre, je m'en tiens au mot « biographies » qui recouvre tous ces sens.

– *Mais est-ce que je pourrais travailler de cette façon avec des normaliens ou des enseignants en recyclage ?*

– Évidemment, puisqu'ils ont aussi une expérience de vie propre et même une expérience propre de l'école.

– *Ça m'intéresse. Est-ce que tu ne pourrais pas m'en dire un peu plus pour que je sache si c'est la peine que je tente moi aussi d'utiliser cette stratégie d'apprentissage ? Mais je te préviens, je suis très facilement sceptique.*

– Oh ! mais ... tranquillise-toi. Je n'ai pas du tout l'intention de te convaincre. C'est à chacun de se convaincre lui-même ; s'il en éprouve le besoin. Cependant, cela m'intéresse de te donner à connaître de notre expérience puisque « c'est quand on explique qu'on comprend ». Et c'est vrai que j'ai envie de mieux comprendre.

– *Mais comment procéder pour que je saisisse vraiment l'affaire. Il n'est sûrement pas question que j'aie participer à vos groupes. Vous êtes vraiment trop loin...*

– Eh bien, pourquoi ne pas faire un groupe à deux ? Je pourrais commencer par ma biographie et on continuerait par la tienne.

– *Non, non. Nous n'en aurons pas le temps matériel puisque le stage se termine demain. Commençons plutôt par la mienne Je comprendrai plus vite parce que je serai directement concernée.*

– Tu as raison. Allons-y. Mais, auparavant, je veux

te préciser que ce n'est pas du tout comme cela que nous procédons. C'est simplement pour que tu puisses avoir un aperçu de la chose.

Commençons si tu le veux par ton prénom : Giacinta.

— Alors, là, tu mets dans le mille. C'est dans ma vie un élément qui a compté. Mon père voulait que je m'appelle Margherita. Mais il n'était pas là le jour de ma naissance. Et il s'est mis très en colère quand il a appris qu'on m'avait prénommée Giacinta-Margherita.

— Eh bien, tu imagines ce que cette histoire de prénoms pourrait déclencher dans un groupe de autobiographies. Personnellement, j'ai craint pendant toute mon enfance que mes camarades d'école ne découvrent mon second prénom : Guillaume. Il rentrait dans la série des prénoms de mes oncles et tantes dont je n'étais pas particulièrement charmé : Anastasie, Angélique, Auguste, Guillaume, Théophile, Philomène... Je craignais d'offrir une prise facile aux terribles moqueries de mes camarades.

Une étudiante nous a dit également que sa mère l'appelait Geneviève et son père Patricia. Tu sais également que le frère aîné mort-né de Vincent Van Gogh s'appelait aussi Vincent. Et, de plus, à tout moment, en descendant l'escalier de sa maison, l'enfant voyait devant lui la tombe de ce Vincent Van Gogh, déjà mort une fois. Dans ton cas, par exemple, tu aurais pu ne plus avoir si tu étais Giacinta ou Margherita. Et Margherita aurait pu faire fonction de double imaginaire... Mais je vais trop loin. Et tes grands-parents ?

— Ils ont vécu en Italie.

— Ah ! tu es d'origine italienne ?

— Oui et je sais déjà ce que tu vas me dire : il y avait une demande de mes parents émigrés italiens pour que je réussisse en français. J'y ai répondu... etc.

— C'est vrai, cette question de la demande, de la pression parentale pour la réussite des études est très importante. Elle court à travers beaucoup de familles. On la retrouve souvent à l'origine de problèmes personnels ou familiaux. Mais revenons à tes grands-parents.

— Mon grand-père paternel est parti travailler en Autriche. Et il n'est plus revenu.

— Alors qui a assumé la fonction-barrière ? Qui visait à maintenir une loi structurante ? Ta grand-mère ?

— Oh ! Non, elle était d'une extrême pauvreté et se consacrait entièrement à la survie matérielle de la famille.

— Alors, le frère aîné de ton père ?

— Non. Il était très sérieux mais il n'avait aucune autorité sur mon père.

— Alors ?

— Mon père a fait les quatre cents coups. Il s'est débrouillé : le système D, quoi ! Il a mené une vie très dissolue jusqu'à son mariage. Et, après il s'est calmé.

— C'est curieux. Quel était son métier ?

— Au début, en France, il a fait un peu de tout. Et puis, il a retrouvé son métier de menuisier. C'est un très bon ouvrier, soigneux, précis, exigeant.

— Ah ! Bon. On dirait qu'il se serait donné, là dans cette rigueur, la loi structurante qui lui a manqué.

— Peut-être. Il travaille comme artisan. Avec un tempérament « anar » comme le sien, il n'était pas question qu'il travaille dans une entreprise.

— Il doit y avoir autre chose.

— Oui, c'est vrai, il aime son métier, il aime vraiment le bois.

Eh bien, tu vois, là encore, dans un groupe, on aurait sûrement abordé, à cette occasion, la question du travail concret-manifestation-de-soi et du travail-abstrait-mécanique-et-extérieur-à-l'individu.

D'ailleurs, cela nous est arrivé. Nous avons vu des pères se transformer complètement – et leur famille avec eux – quand ils ont été contraints de se reconverter. Par exemple, un garçon qui n'avait pu être cultivateur comme son frère aîné parce que la ferme était trop petite pour deux, était devenu puisatier. Creuser les entrailles de la terre, trouver la source, quelle jouissance ! Mais il y a eu une adduction d'eau dans la région. Alors, il est devenu ouvrier dans une entreprise de dix personnes. Son caractère s'est transformé et toute la famille en a souffert. Il est évident que nous considérons également les événements d'ordre économique et d'une manière plus générale tout ce qui a pu compter dans une vie et surtout dans une enfance...

Mais le frère aîné de ton père ?

— Il est ouvrier chez Fiat. Il est responsable syndical. Mais pourquoi ris-tu ?

— Écoute, c'est presque caricatural. J'étais justement en train de penser : c'est un frère aîné, donc il y a des chances qu'il ait assumé des responsabilités.

— Ce n'est tout de même pas automatique à ce point ?

— Non, bien sûr, il ne s'agit que de probabilités. Mais les aînés réussissent souvent leur vie quand ils peuvent sublimer leur situation difficile d'aîné dans des postes de responsabilités. D'ailleurs, plus de 70 % des candidats à l'I.U.T. – Carrières Sociales sont des aînés. N'est-ce pas curieux ?

— Oui, mais cela ne devrait être qu'un élément dans une constellation ?

— Bien sûr, ce n'est qu'un élément. Cependant, il est évident que le rapprochement de plusieurs éléments de cette sorte permet de mieux comprendre la singularité de chaque être. Mais revenons à ta famille.

— *Je m'entends bien avec mon oncle. Il a été fait prisonnier en Russie pendant la guerre. Et il est revenu communiste. J'aime beaucoup discuter avec lui. Tandis qu'avec mon père, il est impossible d'avoir une conversation sérieuse. C'est très simple pour lui : pour s'en sortir, il suffit d'être démerdard et travailleur. À ses yeux, il n'y a que la chance, pas autre chose.*

— Ça me semble clair : il a dû se construire tout seul. Alors, il parle sur son expérience et il généralise comme nous sommes tous tentés de le faire. C'est tout pour ta famille paternelle ?

— *Non, mon père avait un jeune frère dont je ne sais rien sinon qu'il est mort avant ma naissance et qu'il s'appelait Giacintho.*

— Giacintho !! Et c'est pour cela que ta grand-mère paternelle a voulu qu'on t'appelle Giacinta ?

— *Oui, évidemment.*

— Tiens, là encore, quelque chose de très important : tu avais le prénom d'un oncle mort. Mais tu étais une fille et tu ne pouvais être vraiment l'exact enfant de substitution. Comme presque toujours, face à une situation, il y a une solution, ou la solution contraire. Quelquefois les parents sont heureux que le nouvel enfant vienne combler le vide. Dans ce cas, les suivants risquent d'être superfétatoires. Mais, parfois, au contraire, on lui en veut d'avoir pris la place du cher disparu qui était, lui, si pétri de qualités. De toute façon, on essaiera de le modeler, de le faire se glisser dans le moule fictif de l'autre, de lui faire vivre des virtualités. Et du côté maternel ?

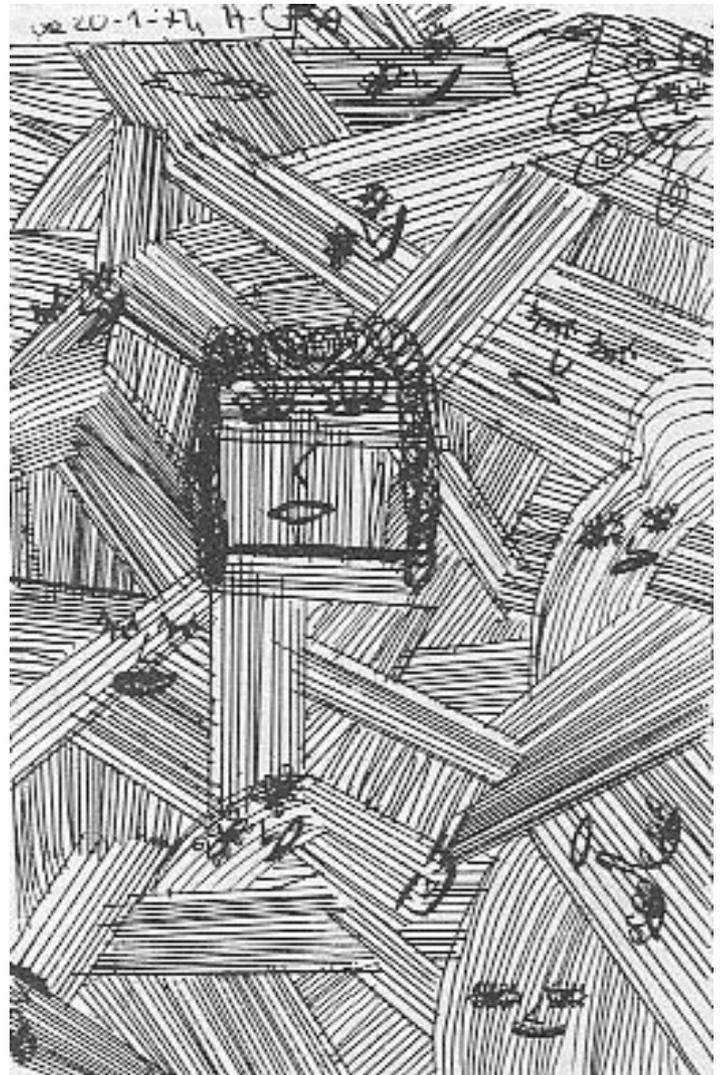
— *Oh ! Là, c'est rapide. Ma mère est morte quand j'avais un an. À cause, certainement, de la pauvreté extrême de la famille qui ne pouvait la faire soigner. Nous venions d'émigrer en France. J'ai été élevée par sa sœur aînée. Toute la famille voulait que mon père se remarie avec elle. Mais il n'a pas voulu car elle était cardiaque. C'est elle qui porte au doigt l'alliance de ma mère.*

— Et ta belle-mère, tu t'es bien entendue avec elle ?

— *Très bien, jusqu'à l'âge de neuf ans surtout. C'est à ce moment que j'ai appris incidemment que je n'étais pas sa fille. Elle a essayé aussitôt d'inventer je ne sais quelle histoire pour effacer la révélation. Mais je pleurais, je pleurais, j'avais compris. Mon père m'a d'ailleurs dit toute la vérité dans un sous-sol.*

— Dans un sous-sol ? Et ça ne te fait rien quand tu vas dans le métro souterrain ?

— *Mais non, pourquoi ?*



— Ça aurait pu se faire. Mais j'ai dit cela pour dire une connerie. Je pensais que ça devenait nécessaire : ça permet de respirer un peu. Mais c'est aussi, chez moi, une tactique économique d'apprentissage. J'aime apprendre à coups d'hypothèses hasardeuses. Au lieu d'attendre que les démentis s'imposent aléatoirement à moi, je les provoque. Je m'attends à chaque fois à une réponse qui va régler immédiatement son compte à la question idiote. Et c'est généralement ce qui se produit. Mais, parfois, au lieu de tomber à côté, je mets en plein dans le cadre. Alors c'est toute une nouvelle zone d'exploration qui s'ouvre à partir de ce que j'avais lancé au hasard, comme ça, en l'air, pour voir ; comme je viens de le faire à partir de ton expression « dans un sous-sol » qui m'a surpris. Évidemment, ça me donne parfois l'air idiot. Mais je pense que ça vaut vraiment la peine de courir le risque d'être mal reçu.

En cette occurrence je n'avais guère de chances de t'apporter un élément de réflexion utile. Car s'il est vrai que tant de phobies, tant d'allergies sont liées à des événements marquants de l'enfance, on ne met pas facilement le doigt dessus. C'est inscrit trop

profondément dans l'être qui a été obligé de s'en accommoder par tactiques infiniment entrelacées.

Cependant, j'ai bien fait de te dire cela car ça va me permettre de préciser une idée fondamentale : en aucune façon, nous ne prétendons nous approcher de la psychanalyse. Nous n'avons absolument aucune compétence à ce niveau. Nous cherchons simplement à nous constituer, ensemble, un savoir de petite envergure, mais bien référencé, un savoir utile à l'animateur qui doit faire face à des situations difficiles quand il se trouve placé dans un foyer de jeunes travailleurs, une structure d'accueil de jeunes délinquants, un centre de réinsertion de prisonniers, une association de femmes en difficultés... La question fondamentale qui se pose souvent c'est : « *Comment établir un contact avec ces personnes que la vie a presque condamnées à se choisir ce type de solution ?* » Eh ! Bien, c'est souvent par le biais de conversations biographiques que l'animateur peut parvenir à accrocher quelque chose alors que, jusque-là, tout s'était dérobé. Aussi, pour notre formation, nous nous appliquons à rester au niveau des faits et des situations que nous avons réellement et personnellement connus. Je vais te donner un exemple : un jour, Myriam nous dit que son grand-père était palefrenier. Son fils, le père de Myriam, voulait lui aussi faire un métier de cheval. Mais son père le lui avait rigoureusement interdit. Alors il s'est fait voyageur de commerce — pour pouvoir cavalier ? Mais, tous ses loisirs, il les passe avec des chevaux. Et, attention, pas pour se balader... pour les dresser !!! Évidemment, c'est dangereux. Aussi, pour



l'empêcher d'y aller pendant le week-end, la mère de Myriam utilise, sans s'en rendre compte, des

tactiques de santé. Ajoutons que Myriam est devenue elle-même allergique au poil de cheval quand son jeune frère s'est mis à son tour à l'équitation.

Et ça a beaucoup servi à Myriam de nous dire tout cela et d'y discerner, en même temps, quelques éléments de compréhension de sa vie. Et de découvrir des pistes de possible déculpabilisation.

Et ça a servi aussi à Michel qui s'est trouvé également dans « une situation de cheval » et qui comprend mieux, maintenant les tactiques de vie de son père. Et grâce à ce recul, il a maintenant de bien meilleures relations avec lui.

C'est d'ailleurs une des constantes de notre travail : au lieu de continuer à s'engager pulsionnellement dans des relations sans issue, le fait de se mettre à distance — et l'apport des autres — permet souvent de devenir plus serein dans l'échange avec ses parents et sa famille élargie. Et dans le travail de l'animateur — comme dans celui de l'enseignant — cet agrandissement de la disponibilité permet une meilleure compréhension des choses. Chacun ayant principalement à comprendre qu'il est le produit de circonstances et que ceux qui ont contribué à le placer dedans ont été eux-mêmes le produit de circonstances et ceux qui... Mais j'ai eu tort de blaguer sur le métro. On va nous dire : « *C'est de la psychanalyse de bazar. C'est du délire pur et simple. C'est votre imagination qui s'emballe...* »

— *Mais, moi aussi, on pourrait croire que je me laisse aller à imaginer. Quand je regarde ma vie, je n'en reviens pas, on dirait un véritable roman.*

— Mais toute vie est un vrai roman. C'est d'ailleurs l'une de nos plus étonnantes découvertes : toute vie pose des questions fondamentales et y renvoie régulièrement. Malheureusement, dans cette société, on a pris l'habitude de s'intéresser seulement à quelques personnes « reconnues ». Et les gens de la vie ordinaire ne savent pas que leur vie n'est pas du tout ordinaire et qu'elle est aussi intéressante et aussi digne d'attention que n'importe quelle autre vie. Comme pour la culture, on prend les choses par le mauvais bout. On force les gens à s'intéresser aux idées et aux réalisations des « *grands hommes* » — qui sont toujours des hommes d'un certain monde — Et, naturellement, les gens ne se sentent pas concernés. Et pourtant, ça les concerne en tant qu'êtres humains ayant affaire à des êtres humains. Seulement, s'ils n'ont pas appris à prendre en compte leur propre expérience, à la croire digne d'intérêt, à en accepter la validité, ils ne vont pas se mettre en marche à partir de leurs propres bases. Et ils ne vont donc pas

se construire leurs propres questions. Tandis que s'ils sont amenés à s'interroger sur leur vie, les plus fortes de leurs questions ne pourront trouver de réponse qu'auprès des êtres humains qui auront eu le privilège, parfois douloureux, d'aller jusqu'au bout de l'exploration d'une des dimensions possibles de l'être.

— Bon, j'ai compris : ton truc des biographies permet à chacun de s'interroger sur sa propre démarche, de chercher à voir comment il fonctionne, de repérer ses tactiques de vie et les solutions que les autres apportent à leurs propres difficultés. Personnellement, le peu que nous avons réalisé ensemble me fournit déjà quelques pistes de réflexion que j'aimerais bien suivre. Mais dis-moi comment vous travaillez puisque tu dis que ce n'est surtout pas comme cela qu'on « fait une biographie ».

— La différence essentielle, c'est qu'il n'y a pas ce questionnement précipité et incisif d'une seule personne que je n'ai consenti à pratiquer que pour te faire rapidement prendre conscience de tout ce que peut recouvrir notre travail. Ce questionnement semble pousser l'individu dans ses derniers retranchements comme je m'imagine que le font certains psychanalystes. Ce que nous faisons s'apparente plus à la psychologie sensible (adlérienne ?) de Freinet. Il y a davantage d'égalité entre les participants. Il n'y a pas de « *supposé sachant* ». Nous sommes ensemble pour repérer et construire ensemble.

Nous ne formons pas un groupe de thérapie. Cela se produirait si quelqu'un exposait seul ses problèmes personnels, dans une relation duelle avec un groupe maternant. Non, c'est beaucoup plus circulant, plus hétéroclite, plus ouvert que cela. Chacun intervient comme il l'entend, quand il l'entend. Il peut formuler de nouvelles hypothèses, revenir sur ce qu'il a déjà

dit, ajouter un complément d'information, exprimer une analogie de situation, interroger pour conduire à une piste de réflexion qu'il aimerait suivre pour lui-même, travailler en aparté avec un ou deux copains, fournir lors de la séance suivante le produit de sa perlaboration... Et puis, ce qui nous protège de la visée thérapeutique, c'est l'existence d'un troisième terme (paternel ?) entre l'individu et le groupe : je veux parler du savoir constitué par l'accumulation d'éléments de connaissance et l'ordonnement de ceux-ci. Bref, nous restons bien dans un « *cours* » de psychopédagogie...

Ici se termine la transcription de l'article que j'avais rédigé pour le bulletin du C.R.E.U. (Centre de Recherches et d'Études Universitaires (I.C.E.M.) n°3, 2<sup>e</sup> trimestre 1977, p. 20-26) qui avait survécu un moment au sein de la pédagogie Freinet. Il était intitulé : « LES BIOGRAPHIES DANS LA FORMATION ». Je pense qu'il peut donner une assez juste idée de ce que pouvait être notre pratique de la biographie en groupe et de ses intentions de départ. Qui étaient d'ailleurs très modestes dans mon esprit puisqu'il ne s'agissait pour moi que de passer de 1 % de connaissance de soi à 5 %. Mais c'était, tout de même, une multiplication par 5.

Mais, depuis 1976, il s'est passé beaucoup de choses. Et mon idée initiale a pris bien des formes inattendues. S'est développée en particulier, la biographie individuelle par correspondance qui a été la dominante de ces dernières années. C'est l'un des avatars les plus originaux de cette idée. C'est à cela que nous allons nous attacher maintenant.

# La biographie par correspondance

Voici d'abord la forme sous laquelle elle se présente le plus généralement. Sur la page de droite d'un cahier, la personne qui veut « *faire sa biographie* » écrit une vingtaine de lignes, ou plus, à propos de ce qu'elle trouve bon de me communiquer à son sujet. En face, à l'aide de petits renvois, je lui propose des pistes de réflexion. Elle réagit si elle veut et comme elle veut à ce que j'ai écrit, toujours sur la page de droite. Et, en face de son nouveau texte, je lui propose de nouvelles idées de recherche. Et ça continue jusqu'à ce que ça s'interrompe pour une raison ou pour une autre... Mais le mieux, c'est de donner un exemple :

<b>21.11</b>	<b><u>PAUL</u></b>	<b>page 2</b>
<p>(1) <i>De quelle nature est cette joie ? Est-ce une reviviscence de ce que vous avez vécu autrefois ?</i></p> <p>(2) <i>Toute la famille ? De quoi est-elle composée ?</i></p> <p>(3) <i>Tu en as vraiment marre ? Est-ce que tu n'alimentes pas également le conflit ?</i></p>		
<b>10.12</b>		<b>page 4</b>
<p>(4) <i>Où te trouves-tu placée ? Es-tu l'aînée ? Quel espace d'âge y a-t-il entre vous trois ?</i></p> <p>(5) <i>Une grand-mère ? De quel côté ? Et les autres grands-parents ??</i></p> <p>(6) <i>Heureusement ? Pourquoi heureusement !</i></p>		
<b>11.12</b>		<b>page 6</b>
<p>(7) <i>Face à cela, je pense à deux choses. Les deux garçons forment une paire solide avec laquelle tu as dû compter.</i></p> <p><i>Et puis, comme ça se produit souvent entre un premier et un troisième, tu es sans doute plus liée à Alain qu'à Didier.</i></p> <p>(8) <i>Comment expliques-tu cela ? Ta mère a-t-elle eu des frères et des sœurs ? Où se place-t-elle dans la fratrie ? Et ton père ?</i></p>		

<b>21.11</b>	<b><u>MYRIAM</u></b>	<b>page 3</b>
<p>Bon, puisque tu me dis qu'il faut écrire n'importe quoi, je vais commencer par le plus récent, c'est-à-dire par ce que j'ai encore éprouvé hier.</p> <p>Je ne sais pas d'où ça vient mais à chaque fois que je rentre chez moi c'est la joie (1) profonde de toute la famille (2). Et puis, on ne sait pourquoi, ça se gâte souvent et on a hâte, moi la première, que je reparte. Et, à chaque fois, ça se reproduit. Si j'arrivais à comprendre le pourquoi de la chose, je serais heureuse car j'en ai marre de ces conflits (3) qui renaissent sans cesse.</p>		
<b>2.12</b>		<b>page 5</b>
<p>Bon, je réponds aux questions de ta page 2.</p> <p>1. Je ne sais pas encore ce que c'est cette joie. Mais je n'ai pas envie d'en parler maintenant.</p> <p>2. Ma famille, c'est : mon père, ma mère et les trois enfants : deux garçons et une fille (4). Et, quelquefois une grand-mère (5) qui, heureusement (6), n'est pas souvent là.</p> <p>3. Tu exagères. Moi, je n'en aurais pas marre ? Si tu crois que c'est amusant de retrouver le conflit alors qu'on espérait la joie.</p>		
<b>27.12</b>		<b>page 7</b>
<p>4. Oui, je suis l'aînée. Didier est né 3 ans après moi et Alain, 17 mois après (7).</p> <p>5. C'est ma grand-mère maternelle. C'est la seule qui vive encore.</p> <p>6. Heureusement, oui heureusement ; car lorsque ma grand-mère est là, c'est encore plus grave : elle soutient mon père qui n'est pourtant que son gendre (8).</p> <p>etc.</p>		

On voit comment cela peut se dérouler. Mon rôle est de proposer des pistes de réflexion. Mais le « biographant » n'est pas du tout obligé d'en tenir compte. C'est lui qui dispose. Par exemple, pour le (1) de la page 2 : la nature de la joie, il refuse d'en parler. Il est absolument libre d'écrire ce qu'il veut. C'est lui qui est le maître de l'orientation de sa recherche. Qu'il peut, d'ailleurs, évidemment, stopper à tout moment. Et la reprendre, trois mois ou un an après, s'il en éprouve à nouveau, le désir. Il choisit la forme qui lui convient : sérieuse, humoristique, distanciée, poétique... Bref, il est totalement libre.

Et même s'il préfère parler au lieu d'écrire, j'accepte également. Mais je le préviens que sa recherche risque alors de tourner court. Car la parole se dissipe facilement dans les salles. Et elle donne aussi, plus facilement, l'illusion d'une vraie communication. Mais, très vite, on s'aperçoit alors qu'on a toujours tout à recommencer car, à chaque fois, on ne se délivre que de l'accessoire. Tandis que lorsqu'on écrit, on réfléchit davantage. C'est un mode de communication qui exige, plus que la parole, que l'on mette de l'ordre dans ses idées. Il permet de creuser plus en profondeur. Il provoque surtout une meilleure perlaboration. C'est-à-dire que les éléments pris en compte étant plus essentiels, le travail inconscient qui se poursuit souterrainement entre deux écritures est beaucoup plus productif.

Pour que le lecteur pénètre mieux dans ce domaine de la biographie par correspondance, je vais lui livrer maintenant un document authentique. Avec, évidemment, l'accord total de la personne dont il s'agit.

Mais bien qu'elle soit absolument indifférente à l'accueil qui pourrait être fait à l'exposé de sa vie, je prends la précaution de modifier quelques noms propres pour éviter un trop facile repérage. Ceci témoigne d'ailleurs d'un souci qui doit être permanent, celui de la discrétion. Et, de plus, même si en ce cas précis on pourrait comprendre que Danièle soit réellement indifférente aux retombées de sa biographie, on n'a pas la même garantie en ce qui concerne les personnes de son entourage dont il sera nécessairement question.

C'est vrai que Danièle s'engage résolument dans sa recherche. Et c'est précisément pour cela que je donne la priorité à son document. J'espère en effet

que l'intensité de son engagement va provoquer chez le lecteur une certaine identification à cette fille. Et cette légère adhésion affective devrait lui permettre de mieux se pénétrer des éléments biographiques qui vont apparaître et qui vont constituer les noyaux de condensation d'hypothèses de travail passablement intéressantes. Car, s'il est évident que chaque vie est particulière, il n'en est pas moins vrai que certains éléments peuvent se recouper. Cela m'est peu à peu apparu au cours des quatre cents biographies auxquelles j'ai pu participer. Certaines sont d'ailleurs encore en cours de développement et ne laissent de m'apporter de nouvelles interrogations et de nouvelles perspectives. Et, parfois même, de nouvelles confirmations. Sans jamais, évidemment, que les hypothèses les mieux étayées puissent parvenir au statut de lois inéluctables et définitives.

Je veux insister sur le mot participer car il peut éclairer le fonctionnement de ce type de co-recherche. Et je sais également qu'il va falloir que je m'explique très rapidement sur ma position en cette affaire car on m'a plusieurs fois demandé, et parfois très agressivement, si je savais bien ce que je faisais en cette circonstance ?... d'où je parlais ?... qu'est-ce qui m'autorisait à... ? Quels étaient mes présupposés ?...

Le lecteur imaginera d'ailleurs très bien tout ce qu'on a pu me dire à ce propos et, également, toutes les questions que j'ai pu personnellement me poser et que j'ai placées sur la plateau de la balance du côté de : « *Ai-le le droit ?* »

Voici, à ce sujet, la lettre d'Yvette que j'ai reçue récemment :

*« Écoute, Paul, tu seras peut-être étonné de recevoir cette lettre à la place du cahier, Mais, avant de te le renvoyer, j'ai besoin d'avoir une réponse aux questions que je me pose en ce moment J'ai comme une petite réticence vis-à-vis de toi. Je te connais suffisamment pour être tentée de penser que je me trompe mais je veux en avoir le cœur net. Car, récemment, l'idée m'a effleurée de savoir quel était ton intérêt dans cette affaire. Si c'est de partager, de dialoguer, d'accord. Mais je sais aussi que tu as évolué dans l'enseignement supérieur et ce que j'en ai appris récemment me fait me demander si tu n'essaies pas aussi d'exploiter tes correspondants pour en tirer un savoir que tu ferais fructifier. Et je t'avoue franchement que ça me serait très désagréable d'être considérée comme un cobaye... »*

À cette question franche, j'ai donné la réponse la plus franche que j'ai pu, dans le style de ce qui va suivre. Yvette a d'ailleurs été si bien rassurée, qu'elle continue encore maintenant de correspondre.

Il est certain que je ne puis nier que je suis un des éléments importants de l'affaire. On aura pu constater que mon attention n'est pas flottante mais que je suis, au contraire, très présent et, même très actif. Et il se pourrait même que rien de ce type ne puisse fonctionner sans une certaine liberté de jeu des « je ».

Je ne suis pas un personnage neutre, en retrait, à qui on livre des éléments de sa vie parce qu'on pense qu'il saura les interpréter, parce que, lui, il sait les choses. Avec moi, il me semble vraiment que c'est différent. En effet, je suis également en interrogation, en recherche. Par-dessus tout, j'aime comprendre. Je crois d'ailleurs que toute cette affaire a commencé par le soupçon d'une loi qui m'est venue à la suite du rapprochement fortuit de deux faits de ma vie. Quelle surprise quand j'ai vu que cette hypothèse bizarre avait immédiatement reçu quatre confirmations au sein de ma famille. Quand ça marche deux fois, ça peut être uniquement dû au hasard. Mais quand on arrive à quatre fois, est-ce qu'on n'approche pas d'un petit commencement de science ? Alors, évidemment, pour moi la tentation a été grande d'appliquer aussitôt ma trouvaille à d'autres trajectoires de vie. Et quand j'ai vu que ça fonctionnait assez souvent, j'ai été tenté, non seulement, de continuer à explorer le champ d'utilisation de mon petit outil conceptuel mais, également, de vérifier la validité de mes autres petits soupçons de loi que la confrontation de ma vie avec celles de mes proches — et de mes lointains — avaient pu faire naître.

Et c'est ainsi que, peu à peu, l'idée de la construction d'un instrument de meilleure compréhension des êtres s'est imposée à moi. Il est bien modeste, c'est sûr et bien ordinaire, mais il me semble pouvoir occuper un créneau qui était resté plutôt vide. De toute façon, il laisse un peu moins démunis ceux qui n'ont pu bénéficier d'une formation hautement spécialisée. On comprendra bien que, dans cette optique, je n'ai jamais hésité à introduire dans l'échange des éléments de ma biographie propre. Ceci afin d'étendre le champ de prospection des partenaires en leur permettant de se placer en parallèle ou en opposition à ce que je leur soumettais

pour qu'ils cernent mieux leur expérience. Ce qui me permettait évidemment de mieux cerner la mienne en même temps.

Donc, à l'origine, une recherche de compréhension jointe à un souci d'aide. Mais faudrait-il culpabiliser le plaisir de chercher, de trouver, de mieux comprendre, de mieux appréhender les choses ? Il me semble que non car, en cette occurrence, je suis peut-être tout simplement normal.

*« Plus que tout animal, mammifère, primate, nous — humains — sommes poussés par la recherche et, au-delà de toutes aventures animales, cette recherche s'est déployée sur la planète. Homo sapiens, avec son gros cerveau, sa juvénilité adulte est une tête chercheuse tous azimuts, et c'est dans la technique, le voyage, l'exploration, la prospection, la gastronomie, le jeu, l'amour, l'érotisme, la drogue, la mystique, la poésie, la philosophie, la science que se déploient ses recherches, dont celle-ci... (Edgar Morin, La Vie de la Vie, Seuil).*

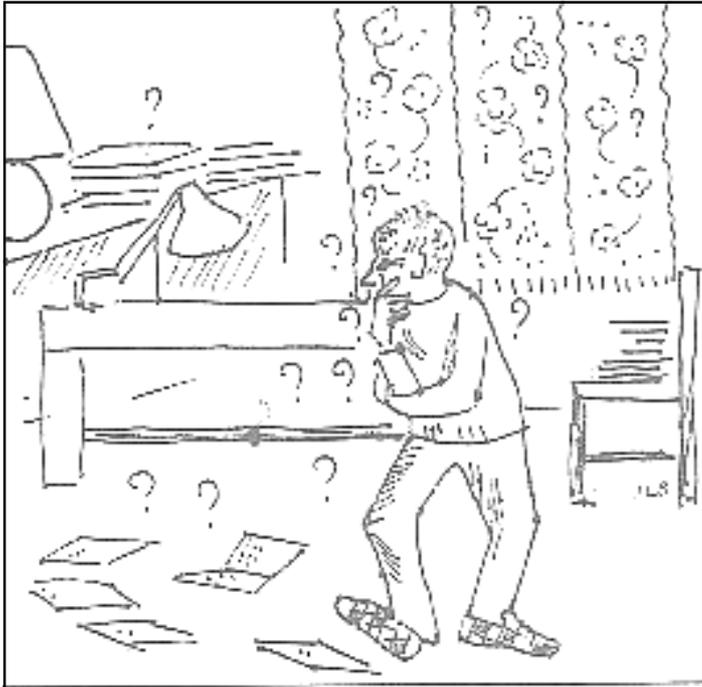
Que j'applique ça à la « recherche biographique » à partir des questions intenses qu'ont soulevées mes longues années de vie et certaines circonstances particulières, cela me semble donc intellectuellement acceptable.

Et je serais enclin à penser que ça puisse l'être également moralement puisque le courant des demandes ne se tarit pas, bien que chacun soit toujours clairement averti des buts que je poursuis pour ma part.

D'ailleurs, les gens n'accepteraient pas d'être les seuls bénéficiaires de l'opération. Ça les gênerait. Voir quelqu'un se dévouer pour vous, c'est désagréable ; ça vous met sous sa dépendance ; vous lui êtes redevable — ils préféreraient payer —. Aussi, ça les rassure réellement de savoir que je ne mens pas quand je leur affirme que j'ai un plaisir au moins égal, sinon supérieur au leur. Alors, ils ne voient plus que le bénéfice qu'ils peuvent, eux, retirer de l'affaire et ils ne se soucient pas outre mesure de s'interroger sur mes manigances. Ils rêvent, depuis de trop longues années, de pouvoir se laisser aller à parler d'eux sans avoir à craindre de retombées négatives et sans devoir culpabiliser — comme ils devraient « normalement » le faire — de donner ainsi tant d'importance à leur petite personne. Ils s'engagent sans trop se poser de questions. Et,

ensuite, ils choisissent de continuer ou de s'arrêter suivant le côté vers lequel semble pencher la balance de leur intérêt. En fait, cela revient souvent à se dire : « Est-ce que ma motivation à poursuivre est plus forte que ma flemme d'écrire ».

Une chose est certaine : pour qu'il y ait échange, il faut qu'il y ait, au moins, égalité de risque. Si je fais le premier pas de l'engagement personnel, l'autre osera aller plus loin. On perçoit tout de suite que je



ne joue pas au « vénérable et discret messire ». Vénérable, peut-être, mais discret sûrement pas, du moins en ce qui me concerne. Mais j'aurais beau m'en défendre, je sais de quoi on ne manquera pas de me taxer et, quoi que je puisse dire, il restera toujours beaucoup de laine à brouter sur mon dos. Pour essayer de faire taire les censeurs les plus exigeants, je pourrais utiliser la formule de Françoise Dolto : « J'aime les gens. » Mais je préfère leur lâcher encore plus de lest en étant plus sincère : « Je m'aime dans les gens. » Et, pendant que j'y suis : « Je, même dans les gens » et encore « Je (moi)-même dans les gens » sans compter « Jeu, même avec les gens » etc.

Le plus beau, c'est que, tout en éprouvant ces plaisirs de partage, j'ai en outre l'impression de travailler véritablement à la vérification de proto-lois déjà établies et au perfectionnement d'un appareil d'investigation biographique qui pourrait être utile au pauvre monde ! Tout n'est-il pas parfait ainsi ?

Et je pourrais ajouter, par pure provocation : « Quant aux désirs apparemment irréalisables, mille

*raisons ne me feraient pas y renoncer. Je veux garder toute passion présente et vivace en moi. Elle découvrira bien, un jour, les voies de la réalisation au lieu que le renoncement pourrit tout ce qu'il touche. »*

Mais si je cite ces paroles de Raoul Vaneigem c'est pour m'exhorter moi-même ; c'est pour m'engager résolument à poursuivre ce chemin qui tente de remonter des désespoirs vers des gourmandises de vivre.

Je voudrais revenir aux formules que j'ai données plus haut. Il me semble qu'elles ne me sont pas particulières et qu'elles sous-tendent nos pratiques, au moins celles de la biographie collective. Pour que ça marche à ce point, il doit y avoir, quelque part, un élément moteur. Est-ce que nous ne cherchons pas ce que l'autre a de commun avec nous, en quoi il est une extension, une expansion de notre être ; en quoi cet **alter ego** est-il aussi un **égo alter** ; en quoi cet autre soi-même est-il aussi un soi-même autre ? « L'Être est complet, il ressemble à une sphère bien arrondie, s'équilibrant partout elle-même. » (Parménide). C'est peut-être à cet être complet qu'on aspirerait tous. Et vers lequel on tenterait de cheminer à la moindre possibilité qui s'offre à nous.

Et ce que chacun des autres nous fournit d'irréremédiablement différent nous permet aussi de mieux nous repérer, de mieux nous cerner nous-même.

**« Connais toi toi-même  
Jusque dans les autres  
Et connais des autres  
Ce qui n'est pas toi. »**

**« Nous sommes les êtres existentiels par excellence dans le manque, le besoin, la satisfaction, la plénitude. »**

**« L'égo-auto-centrisme semble invulnérable. L'individu ne peut oeuvrer que pour lui et les siens. »**

Si je cite, cette fois-ci, ces paroles de Morin (*La Vie de la Vie*, Seuil), c'est pour encourager le lecteur à lire ce livre qui démontre que notre tentative s'inscrit dans une réalité de l'être. D'autant plus que « **l'espoir d'une néo-fraternité que requiert l'hyper-complexité anthropo-sociale demande de l'intelligence, encore de l'intelligence, toujours de**

**l'intelligence. La reconnaissance du faux, de l'illusoire, du mensonge est son problème vital.** » (ibid.)

C'est bien ce que nous essayons de susciter : une plus grande intelligence des choses. Cependant, cela va dans le sens contraire de l'idéologie du « *moi est haïssable* » dans laquelle nous baignons depuis des siècles. Mais qui a mis en place cette idéologie ? Dans quels buts ? Pour masquer quels intérêts égoïstes ?

Mais à quoi bon essayer de se justifier face à des critères qui sont la marque d'un ancien monde. Le nouveau monde n'est-il pas différent, insolite, troublant, autre ?... À mon avis, il est utile de regarder le passé avec des yeux un peu plus dessillés pour prendre un peu de distance avec ce qui nous garrotte. Alors, on saura mieux comment les fils ont été tirés, et par qui. Et comment on nous a « *devenus* », dans quelles intentions, pour quels besoins, quelles nécessités individuelles, familiales, historiques, économiques, sociologiques...

Et, à la limite, même si on ne perçoit pas grand chose, le seul fait d'avoir profité de l'occasion pour parler ou écrire de soi contient en lui-même un aspect grandement positif. Car il ne faut pas se faire d'illusion : il y a en France trente millions d'écrivains potentiels qui ne trouveront certainement jamais d'éditeur. Et, pourtant, chacun d'eux a, autant que n'importe qui, besoin de parler de lui et de répercuter ce qui l'a percuté. C'est pourquoi, même à défaut d'autre chose, l'accès à une première parole biographique pourrait se révéler très intéressante pour des quantités de gens.

Maintenant que toutes ces choses ont été reconnues, précisées, admises, nous pouvons enfin revenir au document dont j'ai parlé. Il me faut nécessairement le situer, sinon on ne comprendrait pas à quelles situations antérieures il est parfois fait référence. En réalité, c'est le troisième avatar de la biographie de Danièle (22 ans). Le premier s'est réalisé dans un groupe de psycho-pédagogie de 25 personnes, à l'I.U.T.-Carrières Sociales de Rennes. C'était le premier « *cours* » de l'année. Dès la première minute, l'un des étudiants avait dit par provocation :

« *On va encore se faire chier avec des cours théoriques. Ça m'emmerde par avance. Pourquoi on ne partirait pas de nous ?* » Aussitôt, j'avais sauté sur l'occasion :

— *Quoi ! Tu serais prêt à partir de toi ?*

— *Oui parfaitement.*

— *Alors, allons-y.*

Et c'est ainsi qu'on avait eu droit à la description d'une famille de cinq garçons où chacun d'eux s'était trouvé, à la suite de certaines circonstances, en situation d'enfant unique. Puis, aussitôt, une fille avait embrayé sur son cas. Elle était la quatrième et dernière fille d'une famille de dix-huit enfants dont elle occupait la quatorzième place. Et immédiatement après, Danièle s'était engagée à parler d'elle pour la première fois, à un niveau de sincérité qui avait suffoqué tout le monde.

Son second avatar biographique, c'était en fin d'I.U.T. L'administration venait d'imposer aux étudiants la rédaction d'un mémoire. En cela, elle était fidèle à elle-même puisqu'elle ne pouvait assurément délivrer le diplôme qu'à ceux qui auraient témoigné d'une suffisante souffrance. Peu importe qu'on ait ou non rempli sa musette, il fallait qu'on en ait bavé.



Pour parer à ce mauvais coup, j'avais proposé aux étudiants de travailler surtout pour eux, en traitant un sujet qui les passionnerait certainement : eux-mêmes. Il suffisait simplement de trouver un titre bien universitaire tel que, par exemple : « *Recherche de quelques éléments constitutifs de la personnalité* ».

C'est ainsi que des groupes de deux ou trois étudiants s'étaient constitués. Chacun écrivait de son côté et lisait son texte aux autres pour commentaires, interrogations et prolongements. Je participais en posant de temps en temps, des questions pour l'approfondissement. Mais, très souvent, avec Danièle et son copain, nous poursuivions la recherche entamée en discutant sur le chemin du restaurant universitaire.

Mais, dans l'année qui suivit la sortie de sa promotion, je reçus une lettre de Danièle m'annonçant qu'elle souhaitait à nouveau reprendre sa biographie. Cela m'étonna car je pensais que, pour

le mémoire, on avait déjà fait le plein. Cependant, j'eus assez vite l'occasion de comprendre sa démarche car je reçus à la même époque des demandes d'étudiants qui m'avaient refusé pendant deux années, qui avaient rédigé leur mémoire sur un autre sujet et qui n'en souhaitaient pas moins entreprendre leur biographie avec moi ! C'est qu'ils voulaient avoir affaire au copain et non plus au prof. Et ils se sentaient libérés de l'atmosphère oppressante et infantilissante de l'I.U.T.

Danièle pensait aussi qu'elle pourrait aller plus loin dans cette situation « civile ». C'est sa biographie par correspondance que je vais donc communiquer

maintenant au lecteur. Je précise un point : pour la commodité de la lecture et d'une éventuelle édition, j'ai abandonné la présentation : intervention-par-renvoi-en-face. Je mets mes interventions à la suite. Cela fait figure de dialogue. Et ça correspond d'ailleurs assez bien à la réalité. J'espère que cette disposition du texte ne nuira pas au contenu du message.

Je me suis également demandé s'il fallait tout livrer, in-extenso, sans supprimer les petites choses. Mais, on le verra, ce sont souvent les petites choses qui sont importantes dans la vie.

# Danièle garçon manqué

Salut, Danièle,

PAUL — J'ai bien reçu ta lettre. Bon, tu veux qu'on reprenne le travail entrepris à l'I.U.T., il y a deux ans. Mais j'ai eu aussi souvent l'occasion d'en discuter avec toi, en dehors du travail. De ce fait, on va déroger au principe habituel qui donne toujours la première page blanche au biographant. Car, cette fois, je ne suis pas neuf puisque j'ai des souvenirs de ce que tu nous as dit. Je vais d'abord te poser une première question. À partir de ta première réponse, nous pourrions enclencher le processus de réflexion commune qui vise surtout à te donner un coup de main pour une meilleure compréhension de toi et une certaine mise à distance. Mais j'en serai également bénéficiaire ; aucun doute là-dessus. Voilà, je commence :

Ce qui ressort actuellement dans mon esprit de tout ce que tu as pu dire ou écrire, c'est le parallélisme que je crois pouvoir établir entre les multiples lieux de ton enfance et ta difficulté à te fixer, non seulement dans des lieux géographiques, mais, peut-être, également, dans des types de relations professionnelles, amicales, affectives, sexuelles...

Je me souviens aussi de ta mère qui, à Toulon ou en Corse, vivait toujours par la pensée en Bretagne. Tu pourrais peut-être partir de l'exposé de tes différents lieux géographiques et essayer de les mettre en parallèle avec tes différents « lieux de personnalité ».

À moins que tu ne veuilles démarrer autrement. Tu m'as assez pratiqué pour savoir que j'attends tout de la liberté de l'autre.

DANIÈLE. — *Oui je crois qu'en partant de là, on arrivera à pas mal de choses.*

*Je suis née au Pouldu, dans le Finistère. Dès l'âge de deux à trois ans, on est parti à Toulon, pour trois ans. De ce séjour, je ne me souviens que très peu. Mais pendant ces trois années, on a déménagé encore une fois; d'où un changement d'école. Je n'avais pas de copains ou de copines. Heureusement, j'arrivais à compenser ce manque auprès de ma sœur et de mon frère. Je me souviens en tous les cas que partout où j'étais, à l'extérieur de la famille, j'étais nouvelle, j'étais pas de là. Je n'ai d'ailleurs pas eu le temps de m'adapter car on est reparti au milieu de l'année scolaire, pendant mon C. P., au Pouldu, pour trois ans. Là, je n'étais pas tout à fait nouvelle car les gens me connaissaient déjà. Cette fois, les souvenirs sont très*

*chauds : souvenirs de vie dans un petit village où les relations humaines ne sont pas anonymes. J'avais des copains et des copines. Puis, nous sommes partis à Brest pour un an. C'était toujours assez chouette car on revenait au Poul pendant le week-end. Je ne vivais que par rapport à ça.*

— Donc, après l'isolement de Toulon, une surabondance de relations. À Toulon, repli sur la famille ; au Pouldu, redéploiement.

— *Oui et, d'ailleurs, toutes ces relations étaient très dispersées et superficielles. Mais j'y trouvais mon compte. Mais retourner à Brest, le dimanche, était source d'angoisse. Je sentais ça chez tout le monde. Pour mon père, c'était retourner au boulot ; pour ma mère, c'était retourner à sa routine de la semaine. Elle a pleuré plus d'une fois le dimanche. Pour nous trois, les enfants, c'était retourner à l'école où nous n'avions pas de vrais camarades.*

— Parce que vous n'étiez pas de là. C'est au Pouldu que sont vos racines : vous vous repérez immédiatement, à cause des éléments fixes de votre famille élargie qui y demeurent, et à cause aussi de la petitesse de ce village à l'écart où les choses évoluent lentement. Et, en plus, c'est le Léon conservateur. Je crois que cette question des repères est capitale. Je m'en suis particulièrement aperçu au Canada où les gens souffrent du manque de racines profondes. Et de temps en temps, je vais dans la rue Villiers de mon enfance que j'ai retrouvée après une absence de trente années. Et, dernièrement, par-dessus la clôture du jardin de notre voisine qui m'avait ouvert sa porte, j'ai pu savoir où en étaient nos poiriers qui avaient tant compté dans notre famille.

— *Ensuite, nous sommes repartis à Toulon. J'avais dix ans à l'époque. On y est resté trois ans, cette fois encore. Mais je suis en train de me rendre compte d'une chose, c'est qu'à partir de là, si je n'avais pas de relations à l'école, c'est parce que je n'en voulais pas. Je me souviens pourtant de filles qui « me couraient après ». Et, moi je ne voulais pas être copine avec elles. Comme si j'avais peur, peur de la séparation proche et inévitable. Ce qui a fait que j'étais toujours très isolée à l'école.*

— Ça, c'est vraiment un point important. Je me

souviens d'être allé une journée chez des enfants presque totalement autistiques. Et, deux ou trois fois, ils m'ont demandé : « Tu reviens demain ? » Et l'éducateur me disait : « Tu vois, tu sembles leur plaire. Mais avant de s'investir profondément, ils veulent savoir si ça en vaut la peine. » Et, de fait, toi, tu avais l'expérience des départs, alors, tu te méfiais.

— Je voudrais creuser un peu ça. Je ne me dévoilais pas beaucoup. Mais il peut y avoir un autre élément ; c'est que, à l'école, il n'y avait que des filles, alors que dans les quartiers de marins bretons où nous habitions, il y avait beaucoup de garçons. Avec eux, j'étais très à l'aise. Mais ils étaient aussi Bretons. Garçons ou Bretons, comment savoir ? Je pense que les deux sont importants.

— Je crois que ça doit être important, surtout dans l'éducation spécialisée, de savoir quand ça en vaut la peine. Toi qui es voyageuse, tu dois être particulièrement concernée par cette question.

— En parlant de l'éducation spécialisée, dans l'I.M.E. où je travaille cette année, les gars n'arrêtent pas de me demander combien de temps je vais rester là, car le poste que j'occupe a toujours été pris par des « passagers » d'un an. Ça semble très important pour eux de le savoir. Pour moi je vis ce boulot de passage très bien car, quand on sait qu'on est là pour un temps limité, on a moins peur de se montrer soi-même ; c'est un sentiment de liberté, c'est un peu : « Je peux y aller, j'en ai rien à foutre. » Finalement, je trouve qu'on accepte beaucoup plus de choses, avec beaucoup plus de liberté. Et la communication en est mille fois plus riche car elle est moins freinée par une retombée possible de jugements. Pourtant, je ne suis pas encore satisfaite de ma vie au boulot. Je crois que je n'y suis pas entière.

— Tiens, je vais te dire un truc en aparté. Moi je sais qu'en multipliant des quantités de petites relations pas dangereuses comme la nôtre, on arrive tout de même au total à un assez gros morceau. C'est un peu comme ceux qui sont papillonnants sur le plan du savoir : un sac se remplit aussi bien avec beaucoup de petits cailloux qu'avec un ou deux gros.

Mais si j'ai dit : « pas dangereuses », c'est pour moi. Cependant, il semble que tu craignes également les risques d'engagements. Mais toi, c'est à la suite d'une expérience passée. Moi, c'est pour ne pas détruire un présent entièrement satisfaisant.

— Pour en revenir à Toulon, j'étais d'ailleurs beaucoup plus fourrée avec les garçons qu'avec les filles. Je

rattrapais mon isolement scolaire à la maison où l'ambiance était très protectrice. La cellule familiale était très forte, à la maison, on était au pays. Ça venait surtout de ma mère. Elle nous disait constamment : « Tiens, en ce moment, là-bas, ils font ceci ou cela. » Ce qui fait qu'on a connu, nous les gosses, la Bretagne, de loin, à travers toutes les coutumes et les habitudes de la famille qui y vivait. Ma mère écrivait une fois ou même deux fois par semaine à sa mère. Quand on recevait un colis de mes grands-parents, il avait une odeur particulière, celle du pays. Ma mère, fille unique, vivait dans l'angoisse permanente qu'il arrive quelque chose à ses parents ; qu'on soit si loin, impuissants à leur venir en aide. Malgré moi, elle me transmettait cette angoisse ; je voulais faire quelque chose pour qu'elle vive plus tranquille. Mais je me rendais compte qu'il n'y aurait eu qu'une solution. Il fallait voir l'excitation qui nous prenait tous lorsqu'on partait en Bretagne pour les deux mois d'été. Ma mère comptait les dimanches, pendant l'année scolaire, pour savoir combien de semaines il restait avant le grand retour. Une fois le jour arrivé, je me souviens que je tremblais, tellement j'étais heureuse.

— Angoisse de ta mère vis-à-vis de ses parents. Et ça, ça devait peser lourd. Car, lorsque le contact est si éloigné dans le temps, les fantasmes se mettent en branle ; le petit cinéma intérieur se met à fonctionner et ça accélère le processus. Je le sais bien parce que Jeannette fantasmait ainsi sur les dangers que courait sa fille. Mais comme celle-ci revenait régulièrement tous les cinq jours, la construction imaginaire était ramenée à zéro à chaque fois, si bien que ça ne pouvait pas s'emballer. Et, en outre, il y avait la présence matérielle de la voix au téléphone tous les deux jours.

Tandis que, chez ta mère, cette obsession Bretagne pouvait aller très loin. Et pour vous, les enfants, ça devait peser lourd. Comment veux-tu qu'avec ce refus de vivre au présent (ici et maintenant) de ta mère tu aies pu t'incruster dans la réalité du moment. Tu as été, pour ainsi dire, façonnée à être ailleurs par ta mère, à laquelle tu t'identifiais, sans songer à prendre du recul et sans que quelqu'un puisse t'aider à le prendre ce recul.

- Pendant ces trois années, à Toulon, mes deux petites sœurs sont nées ; mon père est parti en campagne pendant neuf mois. Tout ça a aggravé l'angoisse de ma mère et, aussi, celle de ma grand-mère à l'autre bout, L'année de l'absence de mon père, on est tout de même parti par le train, avec ma petite sœur qui avait six mois. Et quand il est rentré, il n'a pas pu tenir le coup et on est retourné

*encore au pays pour une dizaine de jours. Tous ces voyages, ça nous paumait pas mal car, d'un côté, on s'adaptait à une vie toulousaine, mais cette adaptation était brisée par une autre réadaptation bretonne. Et il fallait revenir — autre rupture — et s'adapter encore une nouvelle fois...*

— Ainsi, ton père était également obsédé de la Bretagne. Cette constante nécessité de la réadaptation me paraît être un élément fondamental de ta vie. C'est une de tes données de base avec laquelle tu dois pouvoir jouer pour en tirer le maximum de positif. Comment peux-tu te sortir de cela ? Comme tout le monde, tu n'as peut-être pas vraiment à essayer de t'en sortir, mais à l'utiliser au maximum. Rien n'existe vraiment en soi, tout devient. Le négatif peut se transformer en positif et réciproquement. Tu peux jouer là-dessus, comme tout le monde avec ce que la vie t'a « devenue », pour en tirer le maximum. Disons, le maximum de plaisir. Mais je ne veux négliger aucun des éléments que tu m'apportes : tu as écrit, un peu plus haut, « la vie toulousaine » au lieu de « la vie toulonnaise ». C'est un lapsus intéressant. En vois-tu une explication ? Toulouse a-t-elle une place dans ton inconscient ?

— Alors là, absolument pas. Je n'ai rien à faire avec cette ville.

— J'aime bien m'amuser à risquer des hypothèses. Aussi je te propose une explication. Tu connais certainement la devinette bretonne : quelle est la ville la plus sale de France : Toulouse (toul louz = « sale trou » en breton).

— C'est vraiment tiré par les cheveux. Mais c'est vrai qu'avec les Toulonnais, ça ne marchait pas.

— Peut-être parce que vous étiez trop différents. Vous n'aviez pas les mêmes valeurs, les mêmes sensibilités, les mêmes susceptibilités... Tandis qu'entre Bretons, on se comprend, parfois à demi-mot. Est-ce que tu as senti ces différences ethniques ?

— Je ne sais pas trop, je ne crois pas. Après Toulon, Ajaccio pour quatre ans. J'avais 13 ans. Ça, je l'ai beaucoup mieux vécu. Toulon reste pour moi un très mauvais souvenir ; par contre, la Corse, j'ai beaucoup aimé. Peut-être, parce que je sortais un peu plus du milieu familial, donc des angoisses et des inquiétudes de ma mère. En Corse, je me suis fait de bonnes relations. Il faut dire aussi qu'on me reconnaissait en tant que Bretonne. J'étais

*bien vue par les Corses.*

— Sans doute parce que vous vous sentiez également membres de minorités ethniques. Il y a une certaine parenté à ce niveau entre la Corse et la Bretagne.

— C'est en Corse que j'ai réalisé beaucoup de mes expériences d'adolescente (drogue, premières expériences sexuelles (homo et hétéro), « délinquance »...).

— Est-ce que ces expériences ne tournaient pas autour de l'ailleurs ? Était-ce pour t'évader, non seulement de la maison, mais aussi des contraintes morales de la maison ? — Tes parents étaient du Léon, ce pays aux mœurs si austères ! C'était sans doute une réaction, mais une réaction à quoi ? Une opposition ou bien une recherche de l'aventure hors de la routine pesante et des enfermements ?

— Bien sûr, toutes ces expériences étaient des tentatives d'évasion, une recherche d'autre chose, à l'écart de ce que je vivais à la maison.

Mais je veux revenir à ce que tu as dit plus haut. Je veux en savoir plus sur « façonnée à être ailleurs ». En ce moment, je le sens encore : je travaille à Saint-Pol, donc un peu éloignée du village natal. J'ai encore le plaisir d'y rentrer quelquefois. Mais je me suis fait un ailleurs au Cruguil à 4 km. Je sens que je suis encore de passage partout : boulot, domicile, relations... Je le vis bien car je vis au présent, sans savoir où l'avenir me mènera. À part mon copain, je n'ai pas de relations, serait-ce encore pour la même raison que ce n'est pas la peine d'investir. C'est très possible. Mais comment le tourner au positif, c'est-à-dire y trouver du plaisir ?

Mais c'est au boulot que je vis : à l'I.M.E. il y a une vingtaine de gars et j'investis un peu chez chacun. Trouver mes plaisirs, là-dedans, je sens que ça va venir.

Une des sources de plaisir les plus importantes, c'est d'être une nana parmi ces mecs. Au début, j'avais très souvent un comportement de mec avec eux. Mais maintenant, les choses ont évolué de façon plus chouette. Avec certains, je suis la mère chez qui on cherche de la tendresse. Il y a un gars qui m'embrasse tous les soirs avant d'aller se coucher. Dans ce type de relation tendre et calme, je me sens bien et j'ai beaucoup à donner. Avec d'autres, je suis davantage la copine de leur âge à qui l'on parle des relations avec les filles. Il y en a aussi qui me posent des questions sur la sexualité des filles. C'est très chouette car c'est de l'ordre de la confiance. Il y a une certaine complicité entre eux et moi.

*Il reste des relations de rivalité avec d'autres gars. C'est là que je suis beaucoup plus « masculine » dans des activités comme le foot ou le ping-pong. Ça me rappelle l'époque où je m'investissais à fond dans le basket.*

— Alors, là, je commence à avoir une idée. Il me semble percevoir une autre constante. Mais avant d'y venir il faudrait mieux que nous revenions à la Corse.

— *Je t'ai déjà dit que j'y avais fait des expériences intéressantes. Mais, malgré l'intérêt que j'y trouvais, mes projets tournaient encore autour de la Bretagne. Ma sœur et moi, on s'est démenées pour avoir un voyage en avion militaire gratuit pour Landivisiau. Et on a réussi à aller à Noël chez nous. L'année suivante, ma sœur a fait une fugue de trois mois. Je me suis retrouvée toute seule à la maison, en Corse. La vie était plus triste car mon père me soupçonnait de savoir où elle était. Puis elle est revenue et elle a pu rester en pension, en Bretagne, pour sa terminale. J'étais jalouse de sa chance. J'ai alors tenté également une fugue avec d'autres copains. Mais mes parents m'ont interceptée le soir de mon départ d'Ajaccio. Ma mère avait très bien compris. Elle a discuté avec moi et m'a promis un voyage à Noël. Ça m'a redonné du courage. Finalement, elle vivait la même chose que moi.*

— Pour ta tentative de fugue, l'inquiétude pour ta mère n'a pas compté ? Tu avais donc pris un peu de distance par rapport à elle ? Trop, c'est trop, sans doute : tu as un peu plus pensé à toi pour ne pas sombrer dans les angoisses de ta mère. Qu'est-ce qui t'a fait changer ?

— *Oh ! que si les angoisses de ma mère me faisaient pleurer. Surtout que, juste avant, ils avaient intercepté un colis où l'on m'envoyait de la marijuana. Ça m'emmerdait de faire de la peine à ma mère. Depuis, je vis toujours un peu la même chose. Je suis toujours prise dans le dilemme : « Il faut que je parte, ça ne peut plus durer. » Mais : « Maman va pleurer. » Bien que ça me fasse mal, ma décision est trop enflammée et je fonce. Mon départ en Écosse s'est fait de cette façon aussi. Maintenant, c'est différent, car ma mère a bien compris que c'est à moi de vivre ma vie.*

— *À propos de la fugue de ta sœur, tu ne parles pas de ce qui m'avait surpris. C'est la tentative de ton père d'obtenir, par des arguments frappants, des renseignements à ce sujet. Cela a dû compter dans la suite des relations avec lui.*

— *C'est bien le mot : « des arguments frappants ». Mon père m'avait envoyée aussi chez les flics maritimes. Interrogatoire qui dépassait d'ailleurs la fugue de ma frangine. Ils voulaient enquêter sur ceux qui avaient un petit penchant pour la drogue à Ajaccio. J'étais, en plus, suivie dans la rue quand j'allais au lycée. Mais ma position de solitaire m'a sauvée.*

*Mon père pensait que je savais où était ma sœur. Moi je savais qu'elle avait pris l'avion, c'est tout. Mais je n'ai jamais vendu ma frangine. Mon père faisait sa petite enquête en me tabassant la tête contre le mur. Il me conduisait chez les copains et copines de ma frangine. Il me ridiculisait à leurs yeux en leur faisant penser que j'étais de son bord.*

— Est-ce que tu lui en veux ?

— *Cette vie à Ajaccio est mêlée de ce désir constant de retourner en Bretagne et de vivre ma vie d'adolescente. Mais finalement autre contradiction, le jour où il fallait repartir pour la Bretagne, j'étais triste de quitter la Corse. Ma copine avec qui j'avais eu des relations homosexuelles m'a dit le jour du départ : « Partir c'est mourir un peu. » Je m'en souviens très bien.*

*D'ailleurs, je suis retournée deux fois depuis en Corse. Et c'est toujours le même problème : une fois arrivée en Corse, je regrette le pays. Mais après un temps d'adaptation, je m'y plais. Et puis, il me faut repartir et, arrivée en Bretagne, je regrette la Corse etc. Ça m'est resté. Surtout dans les relations que j'ai avec les gens.*

— Oui, ce serait intéressant à développer. Mais je voudrais soulever un point. Tu dis : « À Ajaccio se mêle un désir de vivre ma vie d'adolescente. »

*C'est comme si tu avais trouvé sur place une réalité de plaisir qui t'appartenait et qui ne reposait plus sur ce rêve impossible de retour qui était aussi celui de la famille. Mais est-ce que le lien qui l'attachait à la Corse n'était pas fort précisément parce que dans ton enfance tu avais souffert du manque de camaraderie et de relations ? Et ce négatif se positivisait ainsi, c'était comme un rattrapage, une revanche même. Tes relations faibles d'autrefois avaient nourri une relation forte. Et même trop forte parce qu'elle te faisait souffrir lors de la séparation.*

— Oui, les relations fortes (une à la fois) n'ont pas cessé depuis. C'est ce que je cherche.

— Tu dis aussi « Après un temps d'adaptation, je m'y plais. » Là, je te ressens un peu différente de ce que je croyais avoir compris de toi. Je pensais que, quand

tu étais quelque part, tu ne pensais qu'à être ailleurs. Non, tu peux être bien quelque part. Il me semble qu'avec les années, cette possibilité d'adaptation plus ou moins rapide s'agrandira.

— Avant de revenir au problème de mes relations avec les gens, je veux continuer un peu mes voyages. Donc, nous nous sommes réinstallés à Brest. C'était ma dernière année, car j'étais en terminale. Mais cette terminale, je l'ai mal passée car le week-end, je revenais au Poul avec mon vélo. Mais je me cachais le dimanche soir pour que mes parents ne me trouvent pas. Et je restais au Poul jusqu'au mercredi soir où je rentrais à Brest pour en repartir le vendredi etc. Naturellement, échec au bac, ce qui m'a dévalorisée aux yeux de mes parents. Je suis partie le lendemain en Grèce avec une copine, avec l'idée d'y rester six mois. Manque de chance, on n'y est pas restées car on n'a pas trouvé de travail. Je suis donc revenue pour redoubler ma terminale. Pour moi il n'en était pas question. J'ai arrêté les cours à Brest à la Toussaint et suis restée pendant deux mois sans rien faire au Poul, dans un moulin, avec pour seule ressource, le tricot. Au bout de deux mois, je suis partie en Écosse pour quatre mois. J'y ai travaillé. Je suis revenue passer mon bac. Je l'ai eu. C'était, pour moi, me revaloriser aux yeux de mes parents. Puis je suis encore repartie en Écosse pour deux mois. Ensuite, je suis venue à l'I.U.T. à Rennes pour deux ans. Mais Rennes, ce n'est pas le Léon. Je ne tenais jamais en place. Je revenais souvent au Poul mais, finalement, je n'avais pas grand chose à y faire. Alors, je repartais à Rennes où, peu à peu, j'ai connu des gens qui m'apportaient plus.

— Ton expérience des voyages Toulon, Corse... même si elle a comporté des aspects peu bénéfiques t'a au moins apporté l'expérience suffisante pour affronter tranquillement la vie à l'étranger. Ceux qui ont trop de racines s'arrachent beaucoup plus difficilement à leur vie quotidienne, même si elle leur pèse beaucoup. Personnellement, l'étranger me fait peur ; mes voyages n'ont été qu'intérieurs. Et encore, moi, fils de cheminot, j'ai été amené à voyager. Mais combien de Bretons seraient déracinés hors de leur Bretagne. Toute souffrance a un côté positif. Et pour grandir, il faut avoir subi des arrachements. Il me semble qu'on ne puisse grandir qu'à souffrance. Aller, comme ça en Grèce, pour six mois, sans connaître la langue, il faut être gonflée. C'est vrai que tu n'as pas peur. Et dans le groupe, l'an dernier, tu as dû être étonnée de la peur qui existait chez les autres. C'est curieux, il faut toujours payer d'une façon ou d'une autre. Toi, est-ce que tu

penses que ça a été une chance pour toi d'avoir été continuellement obligée de vivre tant de ruptures ?

— Oui, déjà quand j'étais petite fille, je le sentais chez mes copines et copains du Poul. Ils étaient beaucoup plus ancrés dans la tradition. En outre, à Toulon et en Corse, on était dans des écoles laïques. On se sentait plus libres, comparativement aux autres, en Bretagne. C'est peut-être aussi pour cela que ma réaction d'adolescente a été plus forte. J'allais jusqu'au bout pour réaliser mes désirs d'évasion. Maintenant, je me sens très tolérante, ce qui me donne beaucoup plus d'ouverture aux autres. Ça peut venir de ces nombreuses réadaptations.

— Ça me fait penser à mon père qui était enfant naturel et s'est élevé un peu tout seul. Il n'était pas marqué par la religion, ni par des règles de morale strictes. Et nous avons hérité de sa liberté personnelle. Par contre, je connais d'autres familles... C'est vrai également que tes ruptures successives t'ont mise au contact de critères de morale différents, sans immersion prolongée dans un seul milieu ; d'où une certaine possibilité de mise à distance de règles de vie trop prégnantes et une grande tolérance. Et ça, c'est un atout pour ton métier d'animatrice-éducatrice et ta capacité de plaisirs.

Mais à propos de ton bac, je voudrais te demander de parler de la pression de réussite scolaire chez tes parents. Quelle en était la source ? Est-ce qu'ils avaient des revanches à prendre sur la vie ? La pression a-t-elle été différente pour les autres enfants ? La réussite au bac de ta sœur, quelle influence pour toi ?

— La réussite scolaire est venue, je pense, du fait que je voulais dépasser ma frangine. J'étais souvent dévalorisée par ma mère qui disait toujours : « Claudie lit beaucoup. Mais Dany, ce n'est pas le cas. »... et plein de trucs comme ça.

Finalement, j'ai réussi à l'école, il y avait sûrement beaucoup de pression des parents car je me retrouvais toujours la première de la classe. Mais, à côté de ça, je répondais au désir de mon père dans des domaines comme la musique (harmonica, petit piano, guitare) et le sport.

Pour le bac, ma sœur l'avait eu et, moi, j'étais restée sur le tapis. Mais ça ne créait aucun conflit entre nous car on s'entendait très bien et ces valeurs de réussite ne comptaient pas pour nous. Mais c'est ma mère qui m'a fait comprendre qu'on n'aurait plus eu besoin de moi à la maison si je ne réussissais pas. Pour moi, une seule chose comptait : partir pour fuir tout ça. Mais pour mon frère, lui, l'école a été un échec. Tu penses, il y avait deux sœurs

brillantes à dépasser. Il a fait finalement un C.A.P. et un B.E.P. commerce-vente. Mais ce n'est pas ça qu'il veut faire. Il s'est engagé dans les mêmes domaines que moi vers 14 ans, c'est-à-dire : la guitare et le basket. Maintenant, il n'y a plus que la guitare qui compte pour lui.

— À propos de ton frère, je voudrais revenir sur quelque chose que j'ai laissé passer quelques pages plus haut. Il s'agit de la constante que j'avais cru pouvoir discerner et que tu viens de renforcer avec ton histoire de musique et de sport sous la pression de ton père. D'où te vient également le fait que tu t'entendais mieux en Corse avec les garçons. As-tu été élevée en garçon ! Ou bien trouvais-tu mièvres les petites Toulonnaises alors que, la Bretagne, c'est plus dur, plus rude, comme les garçons qui sont aussi plus rudes. C'est vrai que tu préfères la brutalité, la franchise. Par exemple, dans le groupe de l'I.U.T. tu ne pouvais comprendre pourquoi les autres ne disaient pas franchement ce qu'ils avaient sur la patate et tu les engueulais.

— C'est vrai ça, Par exemple, les Corses disaient les choses crûment pour me choquer et pour que je la ferme. Mais moi, ça m'intéressait et j'étais prête à aller plus loin dans ce domaine. Alors, ils stoppaient. Je crois que leur caractère me correspond plus que le caractère breton où on ne dit jamais rien, où chacun s'enferme chez soi.

— Et la naissance de ton garçon de frère pour toi ? Tiens, pour te faire réagir, je formule une autre hypothèse. Ton père attendait un garçon. Mais le premier enfant a été une fille. Ça, il l'a à peu près accepté car ta mère avait autant de droit à être servie dans son désir de fille que lui dans son désir de garçon. Mais le deuxième enfant, ça ne pouvait être qu'un garçon. Manque de chance, encore une fille. Oui mais, là, ça va changer : si la première fille est pour la mère, la seconde fille va être pour lui, à défaut de garçon. Alors, ton père a peut-être projeté sur toi ses fantasmes de père de garçon, en essayant de te faire garçon, inconsciemment. Mais il a peut-être abandonné quand ton frère est né parce qu'avec lui c'était du vrai.

Y a-t-il une différence de garçonisme entre ta sœur aînée et toi ? Les petites sœurs ont-elles été protégées du fantasme de garçon de ton père par la naissance de ton frère qui aurait totalement comblé cette béance. Enfin, dernière proposition en forme de question : dans les relations de rivalité avec certains gars de l'I.M.E., est-ce que tu rejeues, est-ce que tu

« re-jouis » ta rivalité avec ton frère, s'il y en a eu une.

— Je crois pouvoir dire que j'ai été élevée en garçon : l'harmonica, le sport, le patin à roulettes où je prenais toujours de gros risques, ma façon de m'habiller aussi. À onze ans, mes parents m'ont donné de l'argent pour acheter des vêtements, de quoi me refaire à neuf pour la première fois de ma vie car, jusque-là, je portais tous les habits devenus trop petits de ma sœur aînée. Et là, je suis allée aux Dames de France acheter un lewis — seuls les garçons en portaient à cette époque — un gros blouson en cuir trop grand pour moi et une paire de clarks. Des habits de mec, quoi ! Et j'aime autant te dire que je les ai usés ceux-là. J'aimais être à l'aise dans mes baskets. J'aimais la simplicité. Je ne comprenais pas pourquoi ma sœur rêvait de maquillages, de bas mousse, de soutien-gorge.



C'est de là qu'est née, une grande différence entre ma sœur et moi. Différence qui nous rapprochait d'ailleurs car, là, au moins, il n'y avait pas de jalousie. Moi, je ne voulais pas me cacher derrière tous ces artifices. Mes plaisirs étaient ailleurs. On ne se piétinait pas réciproquement les plates-bandes.

La naissance de mon frère ? Ça nous a fait un partenaire de plus. Au lieu d'être deux, on était trois. Entre nous, les gosses, c'était très chouette ; surtout qu'on se suivait tous les trois, à treize mois de différence. Suivant les moments, chacun de nous se trouvait seul à côté des deux autres. Ou bien on était trois, Et par moments même, les trois étaient seuls.

Je crois cependant que mon frère a eu du mal à survivre dans tout ça, car les parents nous faisaient comprendre que, lui, c'était pas pareil, c'était un garçon. Mais le pauvre, là où mes parents voulaient qu'il réussisse : école, sport, musique, les deux sœurs y étaient déjà passées.

Je crois quand même qu'il a été très isolé : il avait droit à sa chambre individuelle, alors que Claudie et moi, on était

*deux dans la même chambre, obligées de bien s'entendre pour que la vie à deux soit possible. Mais je m'entendais bien avec mon frère, on se battait rarement, il n'y avait pas de rapport de supérieur à inférieur. Mais c'est de mes parents que c'est venu : Michel était le plus jeune des trois aînés.*

— À onze ans, s'habiller en garçon, surtout à cette époque-là, il fallait vraiment que ce soit un désir fort. Le désir de garçon de ton père t'a peut-être permis de rentrer dans le pays-garçon et tu as pu y découvrir toutes les libertés que l'idéologie sexiste régnante leur permettait. Et tu as voulu en profiter à plein. Mais il se peut qu'il y ait eu également lutte au niveau des inconscients de tes parents. Car, élevée dans un milieu où les règles du jeu sont très claires, ta mère savait comment on éduque une fille, ce qu'il faut lui permettre, ce qu'il faut lui interdire, ce qu'il faut lui inculquer pour qu'elle ait un comportement juste de fille bien inscrite dans la société. Mais, s'il n'y avait pas eu ton aînée, elle aurait sans doute beaucoup moins facilement accepté de te laisser à ton père pour te faire rentrer dans ses fantasmes à lui, pour qu'il puisse vivre et rattraper dans et par sa fille. Mais le renoncement de ta mère à toi l'a peut-être conduit à intensifier son désir sur ta sœur. Cette hypothèse, je le sens bien, doit d'ailleurs être très hasardeuse : ta sœur est peut-être fille normale et non excès de fille.

— *Je ne sais pas si mon père a abandonné ses projets, une fois que le garçon réel est né mais je sais que moi je n'ai pas abandonné. Il m'avait lancé dans des trucs où je trouvais mon compte et je ne voulais pas lâcher le morceau. À tel point que mon frère a commencé le basket, mais n'arrivant pas à me dépasser, il a ensuite fait du hand-ball. Mon père était fier de son fils, sans arriver à en être satisfait. Y fallait toujours qu'il aille plus loin. Je n'ai pas senti de relâche sur moi, à partir de la naissance de mon frère. Il faut dire que je n'avais qu'un an ! C'est, je crois, une fois que mon frère est devenu plus grand que mon père que les choses ont changé à leur niveau. Je ne sais pas. La différence de garçonnisme entre ma sœur et moi est flagrante. Elle était vraiment la petite fille modèle, à la mode quoi ! On en a d'ailleurs très souvent parlé toutes les deux, Mais elle me reconnaît ce côté garçon en positif : ça m'a donné la possibilité de faire des trucs qu'elle ne pouvait pas faire et réciproquement. Pour mes petites sœurs, c'est vraiment la liberté. Je crois que mon père est libéré de ses fantasmes. Il les a réalisés depuis longtemps. Cependant, malgré tout, dans le couple des petites, l'aînée est en relation avec ma mère et la plus*

*jeune avec mon père. C'est un peu comme si on recommençait à ce niveau.*

*Les relations de rivalité que je connais à l'I.M.E. ne sont pas, je pense, reliées aux relations avec ma sœur mais à celles que j'avais avec mon frère. Rivalité à un moment et entente à un autre. Mais en les revivant au boulot, ça va plus loin, je crois. Il y a une différence essentielle, c'est que je perds souvent. Avec mon frère, je gagnais presque à tous les coups. Au foot, à l'I.M.E par exemple, je suis nulle mais je ressens souvent comme une volonté de me dépasser pour y arriver : je tombe, je cogne, c'est violent et risqué. Je veux arriver à leur niveau !*

*Toute petite fille, je me rendais compte que ma mère favorisait ma frangine et que, moi, il me restait mon père avec qui je me sentais mieux. Je sentais toujours une atmosphère de conflit entre ma mère et moi. C'était peut-être dû à mon entente avec mon père. Mais il n'y a jamais eu de conflit entre mes parents, du moins ouvertement. Ça s'est toujours bien passé. Ma sœur est fille normale et non pas excès de fille, Je ne crois pas qu'il y ait eu de tiraillement entre mon père et ma mère pour savoir qui allait investir sur moi. Ça s'est passé très naturellement. Et dès le début, je pense.*

— Tiens, je m'aperçois que vos prénoms : Claude et Danièle étaient « masculin-féminin » adaptés par avance à la situation qui allait se présenter à la naissance. Tu dis que tu ne voulais pas, comme le faisait ta sœur, te cacher derrière tant d'artifices. Tes plaisirs étaient ailleurs, pourquoi ? Est-ce suffisant comme hypothèse de dire que tu as intégré les désirs de ton père. D'autres circonstances n'ont-elles pas joué également : des rencontres, des chocs etc. ? Il peut se faire aussi que le désir d'un parent soit moins fort, ou en partie comblé. Et quand il n'y a pas de parents ? Et si on a à se construire soi-même son désir, sans l'hériter de ses parents ? Ça me fait penser aux enfants autistiques de Bettelheim (la forteresse vide) et, par conséquent, à ton boulot d'éducatrice. C'est curieux, avec toi, on peut saisir assez directement les implications professionnelles d'une meilleure compréhension biographique.

— *Bien sûr qu'on ne peut pas centrer tout ce qui s'est passé pour moi sur le seul fait que j'étais dans les désirs paternels. C'est de toute une vie avec toutes les circonstances qu'elle comporte qu'il faudrait tenir compte. Tiens, je me rappelle un événement qui a marqué les directions que j'ai prises. Au C. P., à Toulon, on faisait un peu de sport à l'école. Et, là, il s'agissait de marcher et de*

faire la planche au milieu de la poutre. À partir de ce fait, la maîtresse a convoqué mon père tout simplement pour lui dire qu'il fallait me faire faire du sport car j'avais de l'avenir là-dedans.

C'était un cercle vicieux. En effet, à la maison, je jouais beaucoup sportivement avec mon père, donc à l'école, j'étais déjà à l'aise en gym. L'intervention de la maîtresse, ça n'a fait que renforcer ce qui avait été commencé. À partir de là, mon père a vachement mis l'accent sur le sport en dehors de l'école et ça a duré jusqu'à 17 ans. Et, maintenant, j'aime toujours ça : la dépense physique pour aller jusqu'à mes limites. Dans le sport féminin, j'étais toujours la meilleure car j'étais casse-gueule et c'est comme ça que je me rapprochais des garçons.

— Pourquoi ce désir d'aller au bout des limites ? Je m'aperçois soudain d'une autre constante : tu veux toujours aller aux frontières. Le verbe risquer a un sens fort pour toi. Tu fais beaucoup d'expériences dans tous les domaines (drogue, Grèce, sexe, fugue, sport). Et, de plus, tu as eu un camarade handicapé, un copain allemand, un ami avec un nom à particule et un prénom étrange du genre Orphée...

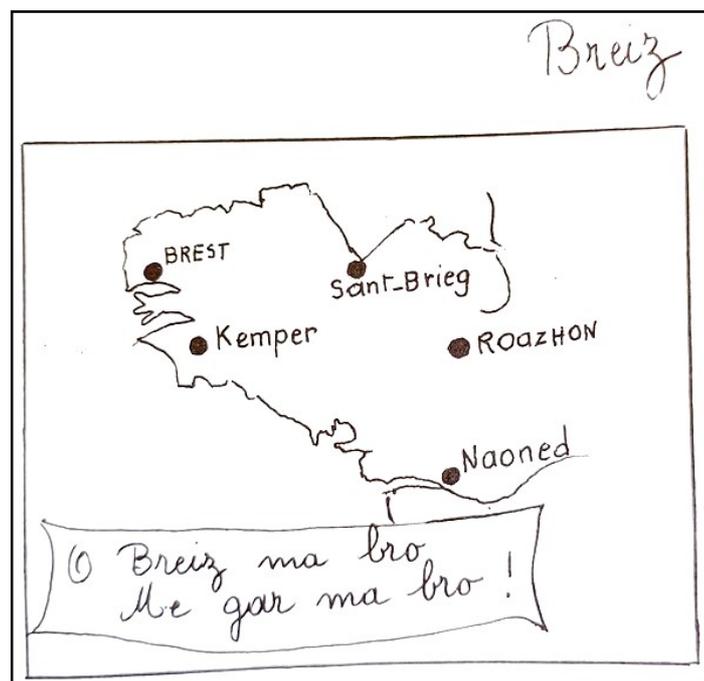
— S'il n'y a pas de parents, s'il n'y a pas de désirs des parents sur les enfants, il y a bien souvent indifférence. Les enfants sont alors isolés, avec rien autour pour pouvoir se modeler ou se construire (prendre modèle ou réagir pour se faire une personnalité).

Il y a des gars au foyer où je travaille qui sont dans ce cas. Je pense surtout à l'un d'eux : il a toujours été livré à lui-même. Ses parents s'en foutent complètement. Eh ! bien, ce gars-là a beaucoup de mal à s'y retrouver, il a beaucoup de mal à communiquer. Les désirs des parents sont très importants, je crois. À l'I.M.E., tous les gosses qui y passent sept à dix ans de leur enfance et adolescence ont eu à l'origine des problèmes de non-acceptation dans leur famille ; indifférence, rejet, exclusion, non-existence sont des choses qui les touchent de près ! Ce que je vois surtout, c'est que ces gosses délaissés ont beaucoup à revivre et à rattraper avant tout.

— C'est vrai et je le sens dans beaucoup de familles au travers des biographies. J'ai vu des septièmes et des huitièmes absolument paumés et, beaucoup plus souvent encore, des troisièmes qui arrivaient après un garçon et une fille qui avaient capitalisé absolument tout l'intérêt. Et il n'en restait plus une miette pour eux. Il faudrait arriver à ce qu'un frère, une sœur, un leader, un éducateur... puissent peut-être créer une demande parentale de substitution.

— À propos de substitution, c'est l'extase aussi pour moi quand je me sens épaulée par des gens qui m'écoutent ou sont prêts à m'aider. Il suffit que quelqu'un de mon entourage ait sept ou huit ans de plus que moi, la trentaine quoi ! Pour que je recherche en lui de la tendresse et de la protection. Comme avec mon père !

— Et pourtant, ça n'avait pas été toujours facile. Je me souviens de l'étonnant rapprochement avec tes parents qui avaient essayé de te comprendre, de vous comprendre. Comment cela a-t-il pu se faire, surtout pour ton père militaire ? Qu'est-ce qui a provoqué le virage chez lui ? Et le souvenir des coups reçus s'est-il effacé en toi ? Ça ne t'a pas marquée ?



— Le rapprochement avec mes parents s'est fait petit à petit, à partir de mes dix-sept ans. Au départ, on n'arrêtrait pas de s'engueuler sur des idées de société (les grèves au lycée, par exemple). Puis, avec la drogue, c'est mon père qui nous posait des questions très tranquilles. Il voulait savoir pourquoi ? Comment ? Il nous prenait par la douceur. Il a dû se rendre compte que, par la force, il n'arriverait à rien. Surtout qu'on formait un bloc à deux ou à trois, suivant le cas, et qu'on ne lâchait pas le morceau. Et, finalement, c'est grâce à mes deux petites sœurs qu'on s'est mis tous d'accord. Ma mère a viré de bord, elle a osé résister : elle n'était pas d'accord pour qu'on les frappe. Elle s'ouvrait à beaucoup de choses. Elle écoutait Françoise Dolto à la radio. Et, de notre côté, il y a eu une acceptation de nos parents tels qu'ils étaient. Tout ça a assoupli les échanges. Je n'en veux absolument pas à mon père de m'avoir battue. Tout ça, c'est oublié ! Peut-être que je me sentais coupable de dissimuler la vérité et que je le sentais dans son droit de chercher à savoir. Il y a

*eu beaucoup de ruptures entre eux et nous, mais à chaque fois, ça nous a rapprochés un peu d'eux. Et, en même temps, ils nous reconnaissaient en tant que nouveaux adultes.*

— À propos de tes parents, ta biographie sonne différent. Je veux dire que presque toutes les autres incluent les parents et les grands-parents. Et toi, ça ne semble pas avoir beaucoup compté dans la construction de ton être. Pourtant, des grands-parents du Léon, avec leur rigueur morale, leurs traditions ?

— *Non, vraiment, je ne crois pas que ça ait été déterminant. Il faut dire que nous ne sommes pas restés stables. Il y a eu beaucoup de circonstances dans ma vie. Ce sont elles qui ont pesé. Je sais que mon père est issu d'une famille de paysans. Il aurait bien voulu rester à la ferme, mais il n'y avait pas de place pour lui (3 garçons, 3 filles). Il s'est donc engagé dans la marine. Je ne connais pas la famille des grands-parents maternels.*

— Il y a donc eu également des circonstances historiques, géographiques, économiques...

— *Ma mère était fille unique. Sa mère avait eu 16 ou 17 frères et sœurs.*

— Et elle a eu cinq enfants.

— *Les parents de ma grand-mère sont morts jeunes. Mon grand-père était maçon. Je ne connais guère ma famille.*

— Bon, je vois bien qu'il n'y a guère à creuser de ce côté-là. C'est vrai que ton territoire de vie, ça a été ta famille étroite et non la famille élargie. Revenons-y. Ta sœur aînée, tu as tout dit ? Et ton frère, unique garçon parmi quatre filles, ce n'est pas rien. Et tes petites sœurs ?

— *Mon frère était très autoritaire avec elles. Il se vengeait sur elles de l'attitude de mon père, en refaisant la même chose. Maintenant, ça va mieux. Mais mon frère a, je pense des problèmes, vis-à-vis de la famille. Il vient me voir de temps en temps pour chercher un peu de liberté chez moi, car il vit toujours chez mes parents, au chômage. Je lui ai conseillé de se barrer de chercher son indépendance car ça met des tensions entre les parents et lui. Il veut être guitariste professionnel mais je crois que c'est un rêve, pour le moment. Il a passé le concours d'infirmier psy ! J'espère qu'il le réussira. On verra. Il en veut beaucoup aux privilégiés, à ceux qui s'en*

*sortent bien. Et lui, il veut faire carrière dans la musique. Il a eu des privilégiés autour de lui, ça l'a fait souffrir. Toute sa vie, il a essayé d'arriver au même niveau que ses sœurs : scolairement, sportivement, musicalement. Il lui reste un domaine : la musique car moi, à la guitare, je me suis dirigée dans un sens bien précis, ce qui lui a permis de suivre d'autres directions où personne n'était encore passé. Et maintenant, il s'accroche. Je ne crois pas que mon père ait jamais renoncé à faire pression sur son fils. Bien au contraire. Quand mon frère est devenu grand et presque adulte, ça devenait urgent pour mon père qu'il fasse quelque chose. Mais mon frère a eu des réactions, par exemple, l'école buissonnière, dès son plus jeune âge. Il n'a pas de boulot et ne veut pas d'un boulot con où il s'emmerderait. Son terrain de la musique est aussi une tactique car mon père aurait toujours voulu jouer d'un instrument. Alors, là, mon frère a le champ libre. Seulement mon père ne voit pas ça comme un métier et il n'accepte pas que son fils reste délibérément au chômage. Cependant, en un certain sens, il a toutefois répondu au désir de mon père : le bricolage ; il aime travailler de ses mains. Et, ces temps-ci, il donne un coup de main à mon père pour travailler sur la maison neuve. C'est d'ailleurs une des conditions pour que Michel puisse être logé et nourri à la maison, sans autre travail. Là, c'est pour lui un des rares points de revalorisation aux yeux de tous.*

— Ça ne m'étonne pas que Michel soit un enfant d'objets, de la même façon que toi, tu es un enfant de personne. Mais j'y reviendrai. Cette question de la piste de réalisation musique me fait réagir. Un jour, dans une maison de jeunes, j'ai rencontré un clarinettiste qui s'y entraînait régulièrement. Je lui ai dit à brûle-pourpoint :

— Dis, toi et la clarinette ?

— Quoi, moi et la clarinette ? Pourquoi j'en ai fait ? Oh ! c'est pas compliqué : entre dix et treize ans, mon père m'a régulièrement battu pour que je suive des cours de cet instrument. Mais un jour, à treize ans, j'ai participé à un concert. Et ça m'a beaucoup plu. Au point que je me suis pris de passion pour cet instrument que je détestais auparavant. Et je suis même devenu soliste dans une musique militaire nationale.

— Mais pourquoi ton père tenait-il à ce point à ce que tu en fasses ? Il était clarinettiste ?

— Non, pas du tout. Mais son père l'était.

— C'est peut-être parce qu'il regrettait — ou pour réparer un refus — qu'il a voulu que tu le deviennes ?

— Je ne sais pas. En tout cas, ce ne sont pas des méthodes.

— Tu devrais t'en réjouir puisque ça t'a permis de devenir ce que tu es : heureux !! As-tu des enfants ?

— Oui, un garçon.

— Alors, il sera clarinettiste ?

— Peut-être, si ça lui plaît. De toute façon, je ne lui imposerai rien.

— Oui, et quand il sera plus grand, il t'engueulera de ne pas l'avoir forcé à jouer de cet instrument. Et, tu verras, s'il a un fils à son tour, il l'obligera à jouer de la clarinette. Pour son bien. Et cette obligation lui sera peut-être bénéfique comme elle l'a été pour toi.

— Oui mais, moi, c'est par un coup de chance que c'est devenu comme ça. J'aurais pu en être dégoûté à jamais.

*DANIÈLE. — Eh bien moi tout ce qu'on a dit, ça semble du passé. Maintenant, j'ai un peu l'impression d'hiberner. J'ai le sentiment d'avoir testé beaucoup de choses auparavant mais, actuellement ma vie se règle avec plus de contraintes. Je suis isolée. Je n'ai plus de relations. Mais je ne voudrais tout de même pas en rester là, je voudrais continuer. En relisant mon mémoire biographique de fin de deuxième année d'I.U.T., je m'aperçois que ma réflexion allait très loin. J'ai dû changer en superficie, mais je crois que le fond est resté le même. Alors, il me faudra bien trouver le moyen de me replacer sur mes bases profondes. J'ai peut-être commencé à réaliser mes désirs dans d'autres domaines ? Le boulot, peut-être ? C'est vrai que je vis plus de relations avec les gars du foyer. Mais est-ce que ça ira loin ? Je ne sais pas ce qui m'arrive. Je me laisse enfermer. Est-ce que ça va durer ? Ça m'étonne, je ne me reconnais plus...*

C'est ici que s'était terminée — provisoirement ? — la (co) biographie de Danièle. Nous l'avions stoppée parce qu'elle partait en vacances, pour deux mois... en Corse !!! Mais aussi, probablement, parce que nous avions fait le plein. Car il ne faut pas demander à cette pratique plus qu'elle ne peut donner. C'est mille fois plus limité qu'une psychanalyse. On a pu le constater : tout se fonde uniquement sur la prise en compte d'éléments réels. À aucun moment, nous n'avons cherché à travailler au niveau de l'inconscient, par exemple au niveau des rêves ou de l'étude de dessins, de textes d'écriture automatique... Et pourtant, dans ce dernier domaine, nous ne manquions pas de matière première. Car, nous avions également inventé un atelier d'écriture collective. Et nous produisions des textes à foison. Mais jamais, au grand jamais, nous ne nous sommes risqués à une seule interprétation. Pourtant, de

nombreux co-biographants se retrouvaient dans cet atelier et on aurait pu se faire s'interpénétrer les deux activités. Mais il y a eu comme un cloisonnement ; les choses sont restées séparées. Cependant chaque groupe se trouvait enrichi de l'amitié qui s'était encore mieux installée dans l'autre. Et la communication biographique s'en trouvait favorisée. Ajoutons que l'on vivait une sorte d'unité des contraires puisqu'on passait tour à tour d'une expression parfois profonde mais ignorante d'elle-même à une recherche au niveau du conscient. Mais je m'embarque déjà dans la biographie de groupe. Revenons plutôt à notre réalité qui est ce texte que le lecteur a entre les mains. Eh bien non, il faut auparavant que je signale que j'ai revu Danièle. En effet, elle a été nommée gérante d'un foyer bar de jeunes dans une commune des Côtes-du-Nord, beaucoup plus loin de chez elle. Dans cette commune, les jeunes n'avaient aucun lieu de rencontre. Alors, la municipalité avait créé ce foyer pour « qu'ils soient moins tentés de faire des conneries ». Danièle avait été choisie parce qu'elle avait engueulé celui qui assurait les entretiens de sélection. Il avait pu ainsi vérifier qu'elle avait du répondant. Elle a d'autant plus d'ascendant sur les jeunes qu'elle fait maintenant de la moto ; de la grosse moto évidemment ! On voit qu'elle a retrouvé ses bases. Mais je m'avance, elle n'est peut être déjà plus sur ce poste...

Nous pouvons maintenant revenir au lecteur. Qu'est-ce qu'il pense de tout cela ? Fallait-il lui mettre ce texte sous les yeux ? Pourtant les deux interlocuteurs l'ont fait sans aucune réticence et pensaient que ça ne présentait aucun inconvénient. Mais tout le monde n'en a pas été convaincu. Voici la réaction d'un universitaire, spécialiste des autobiographies :

*« J'ai lu ce cahier avec des sentiments mélangés : d'abord un sentiment de gêne — ou, plutôt, le sentiment d'être un intrus. Donc, pas du tout, une sensation d'indiscrétion ou d'impudeur. Mais tout simplement que j'étais en trop — que ce texte écrit n'était pas fait pour être lu par moi — ou qu'alors, il fallait que je prenne à mon tour un crayon d'une autre couleur pour ajouter mon grain de sel — et qu'à la limite, le texte de ce cahier n'est pas fait pour être lu autrement que comme la trace de quelque chose qui s'est passé. Vous écrivez l'un et l'autre pour débrouiller, pour voir clair et absolument pas pour raconter : donc, si on y cherche le récit, on est déçu (d'autant que le mouvement qui conduit du particulier au général écrase rapidement tous les récits qui pourraient se*

développer). Et si on cherche à débrouiller et à voir clair comme vous deux, alors on est plutôt renvoyé à soi. (Tout ceci n'est pas une critique, j'essaie simplement de te dire l'impression que j'ai ressentie). De quoi s'agit-il ? J'imagine que c'était un peu comme ça que devaient être, autrefois, les « lettres de direction spirituelle ». Tu as un côté « évangélique », « direction pastorale ». Le travail que tu fais avec le co-biographant est en effet de faire comprendre pour désaliéner, mais aussi d'encourager et de guider vers une nouvelle ligne de vie. Jamais je n'ai vu « biographie » si peu engluée dans le passé, si tendue vers l'avenir. C'est dû à ton tempérament, à la différence de génération avec les co-biographants. (As-tu eu l'occasion de travailler avec les gens de ton âge ?) Dans le cas de ce cahier, du moins, la co-biographie n'est pas fondée (malgré le jeu que tu as l'air de jouer) sur une relation d'égalité ; elle n'est pas réellement réversible (par exemple, ta partenaire ne profite jamais du dialogue pour réfléchir à ton histoire à toi ou pour te poser des questions, pour te déloger de ton « évidence » etc.) Je me disais aussi que, fatalement (ce n'est pas une critique, mais une constatation) toutes les biographies que tu fais doivent avoir tendance à se ressembler : tu amènes chacun à poser les mêmes problèmes dans les mêmes termes (et c'est une très grande force de pouvoir faire cela). J'écris rapidement ces notes, en toute franchise. En fait, ce que j'ai éprouvé, oui, c'est à la fois un intérêt passionné et une réaction de retrait, de protection, du désir de préserver de tes incursions l'enclos de mon intimité. Voilà, c'est le fond du problème, Donc je relis le début de la lettre et je la retraduis autrement (attention !) : c'est toi qui es en trop dans cette histoire, c'est toi qui es l'intrus. Poliment, modestement, je prenais sur moi ce dont je n'osais te taxer. Je peux exprimer ma gêne autrement, c'est qu'aucune des deux places de ce dialogue ne me convient et que dans la mesure où j'aime écrire, ce sont ces deux places à la fois que je veux occuper. Mais peut-on se passer du dialogue avec l'autre ? Non, ce qui me gêne, c'est que ce dialogue soit écrit. Quand on fait ça en buvant une bière, ça va. Mais quand on écrit, c'est peut-être autre chose qui doit se passer.

Amitiés.

Philippe

Comme il y va le Philippe ! Direction pastorale !!! Évangélisme !!! Je pressentais bien qu'il y avait des risques à présenter ce document. Mais pouvions-nous nous en passer ? Est-ce qu'il ne nous fallait pas, au départ, une base de travail indiscutable. Je dois d'ailleurs signaler que, de la même façon que j'avais dit à Giacinta que ce n'était surtout pas cela une co-biographie, je pourrais dire également que celle de Danièle sort du cadre habituel. Et heureusement ! En

effet, il s'agit, en fait, d'une troisième relation de biographie. Et, par conséquent, elle est beaucoup plus riche, plus fouillée que toute autre. D'autant plus que j'ai déjà participé aux deux premières et que j'ai pu ainsi faire revenir au jour des éléments qui m'avaient paru importants. Je dois ajouter qu'il y avait, en cette circonstance, des liens de camaraderie assez rares. Car, non seulement nous avons partagé les deux groupes de biographies précédents (à 25 et à 4) et un groupe de psycho-pédagogie (pendant cinq mois) mais nous avons, pendant deux ans, fréquenté hebdomadairement cet atelier de créativité collective écrite où nous avons partagé des rires inextinguibles, des joies de mots, des plaisirs de textes, des ivresses de délire, des émotions poétiques et des flirts inconscients d'inconscients.

— Mais puisque c'est une situation exceptionnelle, pourquoi nous en parler ? Ça ne peut avoir valeur d'exemple.

— Non, bien sûr. Et c'est là que je dis : tant mieux ! En effet, aucune biographie ne saurait avoir de valeur générale. Elles sont toutes particulières. Mais il aurait été insensé de négliger ce document si nourri, alors qu'on bénéficie, en outre non seulement d'une autorisation de publication, mais, mieux encore, d'un souhait de publication. Toujours par goût de la franchise brutale.

Alors, sans plus tergiverser, attachons-nous maintenant au profit « scientifique » qu'on en peut retirer. Le premier pas à faire, évidemment, c'est le recensement d'éléments. Voici, entre autres, ce qu'il me semble y avoir rencontré :

- Le désir d'un garçon d'un père.
- Une fille élevée en garçon.
- Une enfance dispersée géographiquement.
- Une constante de ruptures.
- Des expériences d'évasion.
- Un amour obsessionnel du pays natal.
- Une motivation à réussir scolairement.
- Une implication dans une vie professionnelle.
- Une mère, fille unique, angoissée.
- Une sœur différente, d'où entente.
- Une entente père-fille.
- Des aînées brillantes.
- Des tactiques d'un frère.
- Des refus à un père.
- Des refus à un mari.
- Un rapprochement par les dernières-nées.
- Des parents qui deviennent compréhensifs.
- Des relations qui changent.
- Une obligation de s'exiler...
- Une facilité d'exil... etc.

Certains de ces éléments pourraient devenir les titres de chapitre de l'encyclopédie de dix gros volumes qu'il faudrait écrire pour commencer à cerner la question. Mais il faut être plus modeste et se contenter de retrouver ceux qui sont le plus souvent vécus dans la vie ordinaire. En étant renvoyé à soi et, chemin faisant, le lecteur a déjà dû repérer pour lui-même, par analogie ou par opposition certains de ses propres éléments de vie. Et il a pu parfois s'étonner de constater qu'à des circonstances totalement identiques avaient correspondu, pour lui, des situations complètement différentes. Il est important de souligner que les solutions que l'on choisit — ou qui s'imposent — ne sont jamais automatiques. On s'apercevra qu'elles vont, soit dans un sens, soit dans un sens complètement opposé. Car, heureusement, on ne saurait mettre la vie des individus sous ordinateur. Elle ne suit pas une logique binaire. C'est un processus vivant avec, par conséquent, des retours, des incidents, des développements, des abandons, des reprises, des décisions, des désordres, des réorganisations etc.

Par exemple, si une formule comme celle-ci : F1 F1 G9 F1 F1 qui signifie : deux-filles-séparées-d'un-an-suivies-d'un-garçon-aîné-de-neuf-et-dix-ans-de-deux-petites-sœurs donnait automatiquement la situation du frère de Danièle, ce serait grave. Ça voudrait dire qu'on est programmé par le destin, qu'on ne peut y échapper et que des individus ou des pouvoirs pourraient nous mettre en fiches et avoir prise sur nous. Ce serait terrible ! Et c'est bien parce que j'ai partagé quatre cents biographies et que je suis absolument certain qu'on ne peut se saisir d'un individu que je me permets d'écrire cet ouvrage : pour que chacun puisse se saisir lui-même — et à ses propres fins — de certains de ses éléments de vie. Et il s'apercevra qu'ils rentrent dans une constellation (en devenir) unique. Et y jouent un rôle qu'on ne saurait déterminer à l'avance. Par exemple, une famille nombreuse de cinq garçons peut faire connaître, à chacun, une situation d'enfant unique ; un enfant unique peut avoir été élevé avec un cousin du même âge, ou avec un petit voisin ; un enfant peut vivre son unicité sur un entrelacs de relations positives et/ou négatives, se faire le complice de son père, se fixer sur un animal, rentrer en relation avec des objets, se créer un monde de dessin ou d'écriture, trouver une personne, un groupe, une famille complémentaire, s'identifier à des héros de roman... « *Maintenant que l'histoire de la marchandise montre qu'elle est l'histoire inversée de l'expansion*

*individuelle, allons-nous reconnaître la spécificité des désirs de vie, admettre que chaque être est un cas particulier, irréductible aux comparaisons, aux mesures, aux définitions* ». Vaneigem

La seule presque certitude que je puis avoir, c'est que ceux qui ont fait leur biographie en ont été, jusqu'ici, toujours bénéficiaires. Parfois, des fils ont compris l'alcoolisme de leur père (et le leur propre) qui n'était qu'une solution parmi d'autres à un problème précis. Et cela les a rapprochés car, à partir de cette compréhension unilatérale, ils ont pu en parler. Des filles ont pu comprendre les réactions de leur mère. D'autres ont pu regarder, un peu de l'extérieur, des drames vécus profondément, ce qui leur évitait de suivre les exemples prégnants qui leur avaient été donnés. En règle générale, une meilleure compréhension de ce qu'on est devenu permet non seulement de mieux s'orienter personnellement, mais des couples, des familles, des groupes de formation... peuvent s'en trouver bénéficiaires.

L'un des éléments essentiels, me semble-t-il, c'est qu'on peut, à cette occasion, s'autoriser, les uns et les autres une parole personnelle. Avec, en plus, une sorte de garantie d'écoute. Je me souviens, en particulier, d'une fille timide de cultivateur qui avait déclaré au bilan du groupe :

« *C'est la première fois de ma vie que j'ai pu ainsi parler de moi. Et je me suis aperçue que, non seulement, je ne cassais pas les pieds aux autres, mais j'avais même la sensation qu'ils s'intéressaient à moi et que je leur apportais des éléments utiles.* » Et je l'ai rencontrée l'année suivante :

« *Je ne sais pas si c'est d'avoir pu parler de moi, mais je suis devenue disponible pour écouter les jeunes travailleuses du foyer que j'anime et pour m'intéresser réellement à leurs problèmes. Je crois d'ailleurs que cette fonction d'écoute est l'essentiel du boulot que j'ai à réaliser dans cette structure.* »

Mais je m'écarte de mon propos initial qui était, dans ce chapitre, de traiter de la biographie par correspondance. Je suis parti de celle de Danièle parce qu'elle permettait de poser presque toutes les questions en une seule fois. Mais il y en a eu bien d'autres qui ont, évidemment, connu d'autres développements. Certaines ont duré plus d'une année. D'autres sont allées jusqu'à une dizaine d'échanges, la majorité tournant autour de la demi-

douzaine. Il est certain que la distance est un élément important car si on a souvent l'occasion de se rencontrer, on se met à échanger oralement et ça diminue tellement la pression que l'écriture s'arrête. Elle peut d'ailleurs s'interrompre beaucoup plus tôt car le désir d'expression doit être suffisamment fort pour vaincre le conditionnement à ne pas écrire qui a été installé en nous depuis si longtemps. C'est aussi pour cette raison que les personnes qui ont acquis une expérience de l'écriture par exemple en participant à des groupes d'écriture collective, s'installent plus facilement et plus profondément dans l'échange ou y reviennent après un temps plus ou moins long.

Mais cela peut s'interrompre pour une autre raison : en effet, après avoir déblayé un certain nombre de choses à la suite d'une série d'échanges, on se trouve soudain prêt à s'attaquer à un problème beaucoup plus immense. Qui n'est plus du ressort de la co-biographie. À ce propos, une lecture récente de Winnicott m'a permis de comprendre où l'on se situait : « *La psychothérapie se situe en ce lieu où deux aires de jeux se chevauchent, celle du patient et celle du thérapeute. En psychothérapie, à qui a-t-on affaire ? À deux personnes en train de jouer ensemble. Le corollaire sera donc que là où le jeu n'est pas possible, le travail du thérapeute vise à amener le patient d'un état où il n'est pas capable de jouer jusqu'à un état où il est capable de le faire.* »

On imagine très bien, en ce qui nous concerne, que lorsque le biographant n'est pas en état de jouer de son côté, il n'est pas question que je puisse tenter quoi que ce soit pour l'y mettre. C'est absolument en dehors de mes intentions et de mes compétences. Je ne suis pas psychothérapeute.

Cependant — puisqu'on parle psycho — j'ai eu parfois des surprises. Il m'est arrivé de me demander pourquoi certaines personnes qui étaient en analyse continuaient à fréquenter les groupes de co-biographies dont l'apport n'était pas comparable. Et bien, pour elles, connaître la trajectoire de vie des autres, ça allumait plein de tilts en elles-mêmes. Et, après, les séances de psychanalyse étaient beaucoup plus « rentables ». À ce sujet, nous avons récemment commencé une expérience à trois en travaillant sur : passé-présent-avenir avec biographie, thérapie, astrologie. Ce qui est très nouveau pour moi en cette occurrence c'est l'importance du fait que j'y sois un inconnu. Cela semble ouvrir un espace entre jeu et

réalité. « *Ce Paul doit exister puisque les deux autres le connaissent Et il y a la réalité de son écriture dans les cahiers qu'il me renvoie. Mais je peux aussi librement l'imaginer et en faire un être mythique qui flotte quelque part au gré de mon changeant besoin.* »

Enfin, puisque j'ai abordé le problème des avatars de la biographie par correspondance, je tiens à parler maintenant d'une aventure qui pourrait ouvrir des perspectives. Un jour, un camarade freinétiste, qui avait déjà travaillé avec moi m'a demandé de « faire » aussi la biographie de sa sœur. Ils s'étaient en effet rapprochés l'une de l'autre à la suite des privilèges scandaleux dont avait bénéficié leur plus jeune frère. Et ils étaient curieux de savoir comment l'autre avait vécu les choses. Ce qui m'a étonné, c'est que j'ai eu l'impression, en participant, six mois après, à la seconde biographie, que j'étais pour ainsi dire, tout neuf à cette famille. L'angle de vision était différent : une fille, une seconde, l'aînée d'un garçon... Je sais qu'ils échangent leurs cahiers et qu'à l'occasion de rares rencontres, ils bavardent là-dessus pendant des journées entières. Il se peut d'ailleurs que, vivant à 600 km l'un de l'autre, ils continuent de se co-biographier épistolairement sans n'avoir plus aucun besoin de ma catalyse. D'ailleurs, deux copains pourraient donner un but semblable à leur échange de correspondance ; un groupe de personnes pourraient s'écrire des multi-lettres ou s'envoyer les photocopies des lettres qu'ils écrivaient en réaction aux questions et aux propositions de piste des uns et des autres... Il suffirait d'organiser la catalyse initiale.

— Et pourquoi pas, également, la biographie par téléphone ?

— Ah, non, là on pénètre dans le domaine du parlé. Et le parlé, on va maintenant en parler (par écrit). Mais, auparavant, je veux apporter un élément de réflexion. En effet, en lisant « *Jeu et réalité* » de Winnicott (n.r.f. Gallimard), j'ai été surpris, pour ne pas dire estomaqué. Car, moi, j'avais simplement souligné le fait qu'on pouvait attendre un garçon ou une fille à la place de la fille ou du garçon qui était né. Ce n'était pour moi qu'un élément parmi d'autres. Mais Winnicott accorde à cette situation une importance que je n'aurais pas soupçonnée. Pour lui, elle peut être très déterminante. On pourra le consulter avec profit.

J'avais été sensibilisé à cet élément par la réponse que m'avait faite une footballeuse à une idée que je

lui soumettais :

— Évidemment, seule fille parmi trois garçons, tu en as plus ou moins épousé les valeurs.

— Non, ce n'est pas ça. J'étais le deuxième enfant. Ma mère attendait encore un garçon à ma place. Et pourtant, il y en avait déjà eu un avant moi. Il faut croire que ça n'avait pas suffi.

— C'est curieux, la plupart du temps on se réjouit de l'arrivée d'un second enfant de l'autre sexe.

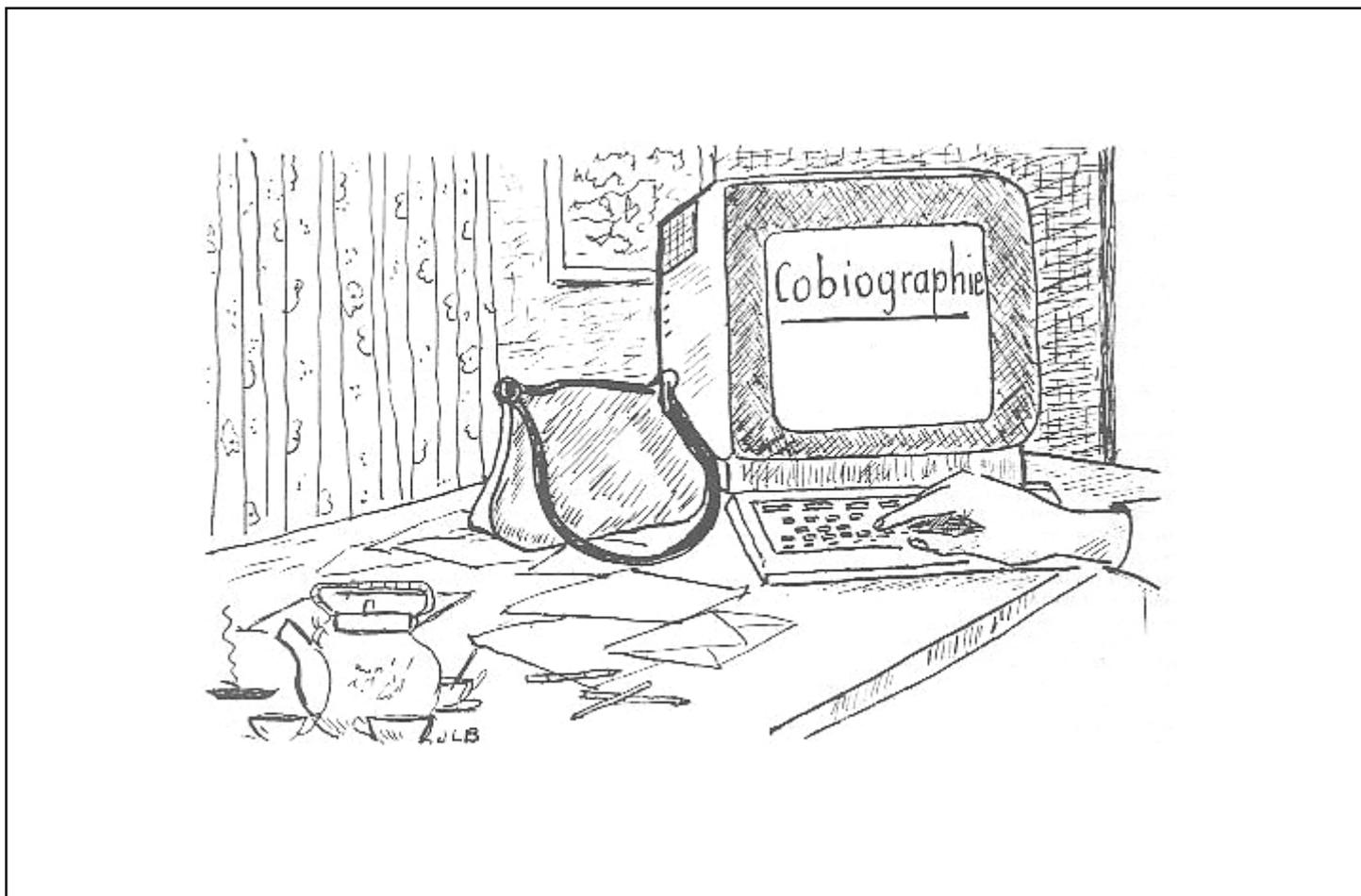
Alors, il était évident, puisque c'était ça qui sortait du cadre habituel et qui avait tant compté dans la vie de Sophie que c'était plutôt de ce côté qu'il fallait d'abord essayer de creuser. Et, pour l'instant, il nous semble que c'est le fait que la mère ait eu un frère unique tué à la guerre qui ait provoqué ce désir de compenser l'absence d'un homme. Et il en fallait sans doute plusieurs autres en substitution pour que la blessure puisse commencer à cicatriser. Faut-il ajouter que du côté du père il y avait une situation équivalente ?

Ainsi, cette première biographie : « Danièle, garçon manqué » nous a fait aborder d'emblée quelque chose de très important pour les êtres.

Mais soudain, je pense :

— Mais, moi aussi, je suis garçon né après un garçon. Et on attendait peut-être une fille. Alors, les valeurs féminines que je véhicule, ce serait ça ? Et ce serait ça les quatorze points féminins contre deux masculins que j'obtiens au niveau de la sensibilité dans le test du Nouvel-Observateur ? — Et le fait qu'on me dise toujours au téléphone : - *Bonjour madame, je voudrais parler à Paul Le Bohec*, je réponds alors : *Je vais aller le chercher*. Je pose l'appareil pendant vingt secondes et je le reprends pour dire : « Allo » de ma voix la plus grave.

Ceci démontre que le co-biographe est aussi concerné par la recherche. Il ne sait pas tout de lui, il s'en faut de beaucoup. Et il n'échappe pas au processus général : le cheminement des interrogations et des ouvertures des uns et des autres l'induit à se remettre également en chemin. Et il semble même que rien de valable ne pourrait véritablement se passer s'il n'acceptait de se dire à lui-même — et peut-être même à l'autre ou aux autres — ce qui pourrait le concerner. Ce qui revient à dire qu'on ne saurait sans danger négliger le facteur « co ». Toute co-biographie est une biographie de groupe même si on n'est que deux dans ce groupe.



# Père sévère dure longtemps



Un dimanche après-midi, un coup de téléphone :

— Allo, allo, ici Monique. Est-ce que vous êtes chez vous cet après-midi ?

— Oui.

— Je peux venir ? J'ai plein, plein de choses à vous raconter.

— Bien sûr, viens !

Mais qu'est-ce qui lui arrive ? Sa voix est joyeuse et elle a envie de parler. Ça, c'est vraiment nouveau car, depuis de longues années, elle se trouvait plongée dans une dépression dont elle ne semblait pas devoir sortir.

Elle arrive. C'est vrai qu'elle est changée. Elle sourit. Ses yeux sont clairs et son visage est transformé au point que je lui trouve une ressemblance avec une de mes anciennes étudiantes, ce qui n'était pas vrai avant.

— Alors, Monique ?

— Eh ! bien, ça marche à fond : je me sens maintenant en bonne forme. Et il faut que je remonte loin en arrière pour essayer de retrouver une pareille sensation. Il ne m'arrive actuellement que des bonnes choses : j'ai un boulot, exactement ce qu'il me faut, ni trop, ni trop peu; je viens de recevoir de l'argent et mes parents m'ont remplacé mon antique deux-chevaux.

On se met à bavarder, à bavarder. Elle est intarissable. Ça aussi, c'est nouveau, parce qu'avant elle ne desserrait presque jamais les dents. Et puis, soudain, en regardant le feu de bois, elle me dit :

— Tu te souviens que tu m'avais proposé de « faire ma biographie ». Mais ça n'avait pas bien marché. Je n'étais vraiment pas en état d'en tirer un parti quelconque. Je sentais pourtant confusément que ça aurait pu m'apporter quelque chose. Mais à ce moment-là, j'étais vraiment trop dans les brumes.

— Il est évident qu'une biographie, ça ne peut pas fonctionner dans n'importe quelles conditions. Et ce n'est surtout pas une thérapie. Ou, si tu préfères, ça ne peut être qu'une thérapie-pour-gens-déjà-guéis, c'est-à-dire pour des gens qui n'errent plus interminablement dans leur tunnel et qui ont pu émerger de leur brouillard en accédant à un plateau un peu plus dégagé d'où ils peuvent voir les choses avec un peu plus de hauteur et même de sérénité.

— Comme tu parles bien ! Mais je crois, en effet, que c'est comme si j'avais atteint ce plateau en ce moment. Oh ! Je ne me fais pas d'illusion : je sais bien que je replongerai sans doute et je ne sais même pas s'il m'arrivera jamais, un jour, d'être vraiment bien. Cependant, incontestablement, je suis mieux en ce moment.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je ne sais pas trop. Et c'est justement pour essayer de mieux comprendre que je suis venue te trouver. Il me semble que certains des éléments qu'on avait abordés m'avaient un peu accrochée. On pourrait peut-être les reprendre.

— Bon, allons-y. Commence par où tu veux.

— J'ai une sœur aînée.

— Alors tu travaillais bien en classe...

— *Mais pourquoi dis-tu cela ?*

— *Tu sais très bien que je suis rarement sérieux. Et je te livre tout de suite cette hypothèse farfelue pour l'éliminer définitivement. Mais c'est vrai que ça se produit assez souvent.*

— *En ce qui me concerne, c'est également exact. Je retenais absolument tout ce que je voulais : mes études se sont passées comme une fleur. Je n'ai jamais eu vraiment d'effort à faire. Au départ, je voulais faire des études littéraires ou bien les Beaux-Arts. Mais mon père a fait pression sur moi pour que je m'oriente vers une profession de santé. Pourquoi pas, après tout ? Mon désir d'autre chose n'était pas suffisamment intense pour que je m'y accroche à tout prix. Et puis, c'est qu'il ne fait pas bon résister à mon père. D'ailleurs, j'aurais assez volontiers accepté d'être infirmière ; et ça me plaisait même pas mal. Mais dès le premier mot sur ce sujet, mon père a poussé les hauts cris.*

— *Pas question !! Tu feras médecine !!*

*Et c'est ainsi que je me suis trouvée insérée dans un circuit auquel je n'avais pas du tout songé. Ça a d'ailleurs bien marché au début.*

— *Mais pourquoi ton père insistait-il à ce point pour que tu fasses médecine ? Est-ce qu'il était lui-même médecin ?*



— *Pas du tout, il était directeur départemental d'un important établissement de crédit.*

— *Alors, comment expliques-tu cela ?*

— *Il me semble que c'est extrêmement simple. En 1940, il voulait passer un examen pour faire sa médecine. Son rêve, c'était d'être médecin dans la marine. Mais, cette année-là, malheureusement pour lui, l'examen a été supprimé. Alors, il a changé d'orientation, il est allé dans la finance. Et, une fois engagé dans cette voie, il n'a pas pu en sortir.*

— *Ouais ! Mais pourquoi voulait-il faire médecine ? C'est son père qui l'y contraignait ?*

— *Oh ! Non, pas du tout. Son père était très gentil. Il ne se le serait sûrement pas permis. Il était infirmier.*

— *Ah ! Infirmier ! Et ton père voulait être médecin ! Je ne suis pas si sûr que cela que ton grand-père n'y ait été pour rien, ne serait-ce que du fait de sa situation professionnelle et sociale. Car il était normal — surtout à cette époque-là — qu'un père infirmier donne un fils médecin, soit par la volonté du père, soit par la volonté du fils, ou les deux à la fois. Car c'était dans l'ordre naturel des choses que le fils dépasse le père sur le plan de la situation sociale. Et c'était souvent sur le terrain même du père que le fils voulait le dépasser. Mais ta sœur a dû avoir du mal sur le plan scolaire ?*

— *Oui, mais comment le sais-tu ?*

— *Encore une hypothèse farfelue qui se vérifie souvent. Tu sais que j'ai été trente ans instit. Et j'en ai connu des situations ! J'ai même une petite explication sur les difficultés que connaît parfois l'aîné sur le plan scolaire. Avant la naissance du suivant, il est le roi dans la maison. Mais, dès l'arrivée du second, les difficultés commencent. Car, naturellement, les parents s'occupent beaucoup du nouveau-né. Ils en ont même un souci presque constant. Et l'aîné interprète mal cette permanence d'attention. Il ne sait pas qu'elle est indispensable à la survie de cet autre. Il prend ça pour un détournement, une captation par celui-ci, de l'affection qui lui revenait habituellement. Et, en outre, alors qu'il a envie de le tuer — ce qu'il tente parfois — l'environnement familial installe en lui l'idée qu'il doit aimer son petit frère ou sa petite sœur. Sinon, il ne serait rien d'autre qu'un monstre. Et ce n'est pas facile à vivre quand on connaît la réalité de ses sentiments profonds et la difficulté de la comédie de surface qu'il faut jouer pour ne pas tout perdre.*

*Mais les choses vont encore davantage se gâter. En effet, le second se trouve dans la situation excellente d'avoir quelqu'un à dépasser. Et cela sans aucun risque parce que, s'il reste inférieur : C'est normal, il est plus jeune. Mais s'il parvient à dominer l'aîné, sur un terrain quelconque, alors c'est double bénéfique : il gagne et l'autre perd. Au début, l'aîné, c'est le modèle-obstacle qu'il faut imiter. Mais il est toujours là, devant vous, pour vous bloquer dans votre infériorité. Alors, le désir est grand de réagir à cette situation et d'essayer de le dépasser. Et, sur le plan scolaire, ça réussit assez souvent — sans que ce soit évidemment automatique — parce que le premier est plus perturbé psychologiquement par la présence de cet intrus et il tire moins aisément parti de ses moyens intellectuels.*

— Mais, ta sœur aînée, qu'est-ce qu'elle fait ?

— Elle est kiné.

— Kinésithérapeute !! Mais c'est aussi un métier de santé !

— *Oui, elle a redoublé deux fois ses classes dont la terminale où je l'ai rattrapée. Naturellement, après son bac, mon père l'a fait s'inscrire en fac de médecine. Mais elle n'a pas pu suivre et, au bout d'un an, elle a dû s'orienter vers la kiné.*

— Bon, vous voilà donc deux sœurs dans une situation assez classique d'aînée et de cadette avec une meilleure trajectoire scolaire de la seconde qui a même rattrapé sa sœur, ce qui est très perturbateur pour celle-ci.

— *Mais j'ai aussi un frère plus jeune qui a eu des difficultés de relation avec mon père.*

— Ah ! oui. Et lui, ses études ?

— *Eh bien, lui, c'est deux fois qu'il a dû redoubler sa terminale. Et, comme ma sœur, il a été inscrit en médecine. Mais, au bout d'un an, il a été éliminé du circuit. Et, maintenant, il est dentiste.*

— Encore un métier du corps médical. Mais là, il y a quelque chose qui m'échappe : « *normalement* », la pulsion de réussite médicale de ton père aurait dû être parfaitement comblée, puisque tu as eu ton doctorat. Il fallait donc qu'elle soit fortement accrochée chez lui pour qu'il ne se satisfasse pas de ta réussite et qu'il essaie d'y plonger ton frère à son tour.

— *Oh ! Mais, si j'ai réussi, c'est à reculons. Et j'y ai mis le temps ! Car, si ça a bien marché au début, comme je te l'ai déjà dit, ça a très vite basculé. En effet, je me suis payé une série de dépressions qui m'ont même conduite à l'hospitalisation. Et je peux même te dire que ce n'est vraiment maintenant que je commence à m'en sortir.*

— Tu t'es payé des dépressions ! Est-ce que tu ne devrais pas dire plutôt : « *J'ai payé mon père de dépressions.* » Car il me vient aussitôt une hypothèse en fonction de ce que j'ai déjà appris des tactiques utilisées par les êtres humains. Je veux dire : est-ce que ça n'a pas été un moyen pour toi de résister à la pression de ton père ? Tiens, tu vois : les mots pression-dépression. Je me rends bien compte que c'est beaucoup tiré par les cheveux mais, enfin, n'y aurait-il pas quelque chose de vrai là-dessous ?

— *Oui, ça se pourrait bien. Ça pourrait un peu correspondre à la réalité.*

— Alors, cette dépression pourrait avoir été une tactique de résistance à l'oppression ?

— *Tiens, je n'y avais pas pensé. Mais en ce qui me concerne, ça pourrait très bien être le cas. Car mon père, ce n'est pas rien ; c'est une volonté, une autorité, un désir*

*fort, une puissance : tout le monde doit se soumettre.*

— Se soumettre ou se démettre. Et toi, tu t'es démise ou du moins, tu as essayé d'échapper à son emprise par un moyen sur lequel il n'avait, pour ainsi dire, aucune prise. Si tu le voulais, ce serait intéressant de creuser un peu ça pour essayer de savoir ce qui avait nourri la force du désir de ton père. Ça ne semble pas venir de ton grand-père puisque tu dis qu'il était très gentil.

— *C'est vrai, mais la mère de mon père, c'était quelqu'un aussi. Mon père était son favori, elle ne jurait que par lui. Et c'est par lui qu'elle pouvait elle-même réaliser ses désirs de réussite sociale. Quand j'ai été malade, mon frère et ma sœur ont été très chics pour moi. Ma maladie nous a beaucoup rapprochés tous les trois.*

— Eh bien, je sens qu'on pourrait aussi en repérer des choses à cet endroit. Pour moi, cette sollicitude me semble toute naturelle : pour la première fois, tu étais en position de faiblesse par rapport à eux et ils ne pouvaient manquer d'utiliser et de marquer cette supériorité de bien portant que tu leur donnais. Mais, évidemment, les choses sont bien plus complexes que cela, ça n'exclut pas la réalité d'une gentillesse spontanée, d'une gentillesse fraternelle.

— *Oh ! là, tu vas loin. Je préfère ne considérer que ce qu'ils m'ont apporté avec générosité à ce moment-là.*

— Et quels ont été, pour eux, leur façon ou leurs façons de résister à ton père ?

— *Je ne sais pas, je n'y ai pas encore réfléchi. Ils n'ont peut-être d'ailleurs par résisté.*

— Mais ils doivent conserver des traces de cette période de leur vie. Ça leur reste à effacer.

— *Sans doute, il faudrait que je leur en parle.*

— Et toi, maintenant, tu es bien ?

— *Oui, j'ai un boulot d'infirmière, en intérim. Et ça, ça me convient parfaitement : juste ce qu'il me faut, ni trop, ni trop peu. Et je ne suis plus en difficulté sur le plan financier comme j'ai pu l'être.*

— Infirmière ! Ainsi, tu as réussi à faire ce que tu désirais puisque tu as dit que ce boulot ne t'aurait pas déplu, au départ. Et, en plus, tu retrouves sur ce plan ton grand-père infirmier. Ça, ce n'est pas rare que les petits enfants rejoignent un des grands-parents, sur un plan ou sur un autre. Mais j'ai envie de te dire une vacherie : au fond, tu dois tenir de ton père puisque tu es aussi têtue que lui ; ce que tu as décidé, tu le réalises ; sans hésiter sur les moyens.

— *Ouais. Et puis, on n'est peut-être pas Bretons pour rien.*

— Mais pourquoi ne t'es-tu pas établie comme médecin ?

— *Oh ! Pas question. J'ai trop connu le monde de la*

*finance pour me fourrer dans des relations de prestige de même type. Et puis, je ne crois même pas à la médecine qu'on m'a enseignée. Pourtant mon père m'aurait facilement fourni de l'argent pour démarrer. Que sa fille soit le docteur Conan, ça l'aurait comblé. Alors là, absolument pas question !*

— Ouais, ça lui ferait trop plaisir ! Et tu refuses même de croire à cette médecine-là (la médecine de papa ?). Mais il y a une autre chose que je ne comprends pas du tout : tes parents viennent de t'offrir une voiture pour remplacer ta 2 CV vieille de vingt ans. Et tu acceptes ! Là, je ne comprends plus.

— *C'est qu'il y a du nouveau. Depuis huit jours, mon père est en retraite et je crois que ça change les choses. Il est sorti de la vie publique, alors, il me semble que, moi, je peux y rentrer. Il y a, à son niveau, une perte considérable de pouvoir. Mais il faut que je te signale une autre chose. En même temps que mon refus par la dépression, il y avait le refus sur le plan de l'argent. J'ai été dans une dèche épouvantable. Et ça, je voulais le vivre. Pourtant, ça n'est vraiment pas facile. Mais souvent, en acceptant des petits boulots, j'aurais pu m'en sortir un peu. Mais je les refusais : je ne pouvais pas être bien non plus sur le plan de l'argent puisque c'était une des valeurs principales de mon père. Mais ça, c'était beaucoup plus conscient chez moi que ma dépression. Maintenant que je sens son poids diminuer, je me sens plus libre de vivre pour moi, Et je peux redonner à l'argent sa simple valeur d'usage en le dégageant de tout ce dont je le chargeais.*

— Et ta mère dans tout ça ?

— *Elle était fille unique. Sa mère était très autoritaire elle et ses nombreux frères et sœur étaient devenus orphelins de très bonne heure. Recueillie par une tante, elle avait dû lutter pour se faire une place dans la vie. C'était une très forte personnalité. Et ma mère était de ce fait très effacée et très soumise.*

— C'est peut-être pour cela qu'elle a plu à ton père.

— *Ça se pourrait bien. Mais elle et moi, nous avons beaucoup de complicités. Maintenant encore, nous sommes en train de réaliser un petit truc que mon père ne soupçonne même pas. S'il le savait, il se mettrait dans une colère noire. Mais pas question que ça lui arrive aux oreilles.*

— C'est peut-être ça, la tactique de résistance à l'oppression de ta mère.

— *Eh oui ! Et puis, elle n'en a pas tellement d'autre.*

— Bon, je repère assez bien ta famille. Mais il y a des lacunes, par exemple les frères et sœurs de ton père s'il y en a. Et ton grand-père maternel ?

— *Là, je peux te dire qu'il était ébéniste. Il était très silencieux. Pas étonnant avec une femme comme la sienne.*

*Il était passionné par son métier, il était toujours fourré dans son atelier, même à des heures impossibles.*

— Ça devait être ça sa tactique ; une tactique de fuite. C'est d'ailleurs une solution assez courante. Combien se réfugient dans le jardinage, le sport, le ménage, le métier, les responsabilités, etc. Mais à propos de ta grand-mère, comme le dit Boal, ceux qui oppriment le font souvent parce qu'ils subissent ou ont subi une oppression. Et ils sont bien obligés d'utiliser eux-mêmes des tactiques pour compenser la souffrance. Encore une piste à explorer. Mais je me souviens qu'outre ce désir de médecine de ton père et ton refus de l'argent, on avait dégagé un troisième élément : l'amour du bois. Ça vient de ton grand-père ? Et un de tes projets initiaux n'était-il pas de faire les Beaux-Arts ?

Nous allons arrêter ici cette biographie parlée. Pour le lecteur, il est peut-être utile maintenant de faire le point afin d'alimenter sa rêverie personnelle. Voici quelques éléments que nous pouvons assez sûrement dégager :

— Un père qui voulait dépasser son propre père sur le même terrain.

— Une circonstance historique (1940).

— Une tentative de réussite de compensation par les enfants.

— Le poids de désir d'un père sur ses trois enfants.

— Une résistance et une évasion par la dépression.

— Une négation des valeurs du père par le refus de l'argent.

— Un refus de la réussite sociale attendue.

— Un mari à forte volonté, une femme soumise.

— Un accord de complémentarité de ces deux caractères.

— Une tactique de complicité de la mère avec sa fille.

— Deux grands-mères autoritaires.

— Une tactique de fuite d'un mari ébéniste dans le métier ou dans l'art.

— Une seconde brillante en classe.

— Des difficultés pour le frère et la sœur.

— Leur aide dans la difficulté à vivre de la seconde.

— etc.

On voit qu'une biographie parlée, ça peut être intéressant. Et encore, la transcription écrite élimine des éléments importants : mimiques ironiques, gloussements dubitatifs, inflexions de voix, petits rires qui mettent de l'huile dans les rapports. Évidemment, toutes les biographies parlées ne sont pas de ce type : quand on se connaît depuis longtemps, on peut s'autoriser certaines audaces

pour provoquer et faire avancer plus rapidement les choses. Mais on y va plus doucement lorsqu'il s'agit de premières rencontres.

Cette façon de procéder présente, comme toute chose, des avantages et des inconvénients. Revenons sur ceux-ci pour commencer. Ce qui est flagrant, c'est que les paroles s'envolent plus facilement. Et le temps qui s'écoule entre les perceptions successives des divers éléments est très court et ne laisse aucune possibilité de s'y arrêter, d'y réfléchir et, encore moins, de les ruminer. Seuls survivent un peu ceux qui sont très forts et même dominants. Et lors de la reprise, si elle a lieu, la relation biographique se fait sur des bases très floues car aucun des deux interlocuteurs ne se souvient très bien de ce qui s'est dit. Ce peut être, d'ailleurs, un avantage : on repart sur de nouvelles bases, celles que choisit consciemment ou inconsciemment le co-biographant. Il décide de parler du point qui l'intéresse vraiment à ce moment et élimine les sujets qu'il préfère différer.

Puisque nous en sommes venus aux avantages, signalons combien cet aspect biographique peut présenter d'intérêt pour alimenter une conversation. Il ne s'agit évidemment pas d'une conversation de salon où l'important c'est surtout de ne rien dire, de ne rien laisser échapper de soi. Non, c'est quand l'autre, ou les deux ont vraiment besoin de communiquer. On sait que ce besoin est la chose du monde la plus communément répandue. Et, dans certains cas, il est vital de pouvoir le satisfaire. Je suis d'ailleurs assez bien placé pour le savoir car la vie m'a placé dans des domaines (Foyers de Jeunes Travailleurs — Éducation surveillée — Maladie mentale — Toxicomanie) où j'ai pu me convaincre de l'importance d'une vraie parole. Et je reçois beaucoup d'échos d'anciens étudiants qui se trouvent placés dans ces mêmes domaines.

C'est ainsi que, récemment, j'ai rencontré Magali. Elle m'a cité le cas d'un garçon que le F.J.T. voulait totalement rejeter. Il semblait d'ailleurs faire tout ce qu'il fallait pour que l'on aboutisse à ce résultat. Mais le directeur du foyer sentait que quelque chose jouait mal en l'occurrence. Alors, avant de procéder à l'exclusion définitive, il a demandé à Magali d'aller trouver ce résident. Elle lui a parlé d'elle ; elle lui a parlé de son expérience propre du chômage ; bref, elle a accepté de s'impliquer, de courir le premier risque. Et l'échange a été passionnant et révélateur. Et, finalement, le garçon s'est trouvé à nouveau

intégré à l'ensemble... et changé !

Le plus étonnant, c'est que j'ai découvert, à cette occasion, combien Magali avait changé elle aussi. Dans les groupes, à l'I.U.T., elle se signalait par son silence, un silence parfois inquiétant parce qu'il pouvait être perçu comme la manifestation d'un jugement permanent de sa part. Mais, ayant été contrainte par la vie d'accepter le boulot pour lequel elle avait été formée, elle s'est engagée à fond dans le processus, en sortant le plus souvent possible de la réserve institutionnelle qui est habituellement recommandée aux animateurs. Comme elle avait souffert personnellement d'incommunication, elle savait très bien ce que le silence buté recouvrait parfois. Et comme elle avait à sa disposition, le fil conducteur de la conversation co-biographique, elle pouvait agir efficacement. Évidemment, ça pourrait parfois se rapprocher de l'interview. Mais si c'est une interview pour aider, alors, pourquoi pas ?

Un autre jour, je me suis trouvé bien embarrassé. À la suite d'une de mes interventions sur la pédagogie Freinet, une fille avait demandé à me rencontrer, sans m'en donner la raison. Et dès le début de notre rencontre, j'ai compris qu'elle allait s'installer confortablement dans mon emploi du temps. J'étais bien empoisonné, et elle aussi sans doute car je sentais bien qu'elle n'avait pas du tout envie d'aborder le sujet pour lequel elle s'était prétendument déplacée. Alors, comment allions-nous occuper toutes ces heures qu'elle me volait ? Pour ne pas être totalement perdant en cette affaire, je lui proposai une visite à la Maison de la Culture. Ensuite, il y avait peut-être, comme recours éventuel, la possibilité d'aller au musée. Mais ça c'était déjà tangent. Ensuite, il n'y avait plus que le vide : peut-être le jardin du Thabor, une galerie de peinture... bref, rien de bien terrible. Mais, au bout de 300 m, elle m'avait déjà dit, incidemment, qu'elle avait un frère aîné.

— Ah ! Oui. Et toi, tu étais la deuxième ?

Et c'est parti. Ça nous a occupé tout l'après-midi. Et ce n'est que quelques minutes avant de nous séparer qu'elle m'a posé la question qui avait motivé son déplacement ! Quelle chance d'avoir disposé de ce fil conducteur de conversation — pas de salon mais de plein air — car en fait, nous n'avions pas cessé de marcher. Et je suis sûr qu'elle était heureuse d'avoir pu parler d'elle-même. D'ailleurs, c'est peut-être exactement ce qu'elle désirait : la « *question*

*importante* » — si importante que je ne m'en souviens plus — n'étant consciemment ou inconsciemment qu'un simple prétexte. Et moi, de mon côté, je n'avais pas perdu mon temps comme je le craignais. Ça n'avait pas été « une après-midi de foutue ». J'avais non seulement abordé une autre vie, mais j'avais

aussi participé à un échange.

Mais si l'intérêt de la pratique de la co-biographie ne devait se résumer qu'à la commodité de cette grille de communication, ce serait vraiment peu de chose. Heureusement, il n'en est rien comme on va pouvoir le constater.



# Ah ! longs enfants de la fratrie

Ce titre de chapitre pourrait n'être qu'un affreux calembour — cette fiente de l'esprit ! — Quand il m'est venu à l'idée, je l'ai trouvé si horrible que je me suis empressé de le rejeter au plus profond de ma poubelle. Mais, presque aussitôt, je me suis empressé de le repêcher. En effet, je m'étais soudain aperçu qu'il renfermait beaucoup plus qu'un parallélisme primaire de sonorités. Je pouvais même y discerner ce second degré qui transforme tout calembour en un mot d'esprit, lequel, comme chacun sait « *a des rapports avec l'inconscient* » Freud. Comment s'est-il imposé à moi ? Ça vaut peut-être la peine d'y réfléchir.

En comparant les deux séries d'éléments que nous avons repérées dans les biographies de Danièle et Monique, j'ai d'abord pensé à souligner, pour le lecteur, la constance de demande parentale de réussite scolaire, afin qu'il puisse s'en faire un outil personnel d'investigation. Et puis mon attention s'est focalisée sur la place de l'enfant de la fratrie. Aussitôt, mon imbécile d'inconscient qui, signalons-le en passant, est un adepte particulièrement entraîné de ce sport stupide du jeu de mots, a installé dans mon esprit : « *Allons enfants de la fratrie* ». J'allais repousser sans pitié cette incongruité quand j'ai senti qu'il y flottait comme un parfum sonore de « *long* ». Et j'avais perçu, depuis longtemps, qu'il était vraiment long le temps où l'on fonctionne principalement sur les relations et les situations de vie provoquées par la place que l'on occupait dans la série familiale. Cependant « *long* » ce n'est pas « *Allons* ». Mais je me suis dit que je pouvais également conserver ce « *A* » superflu car il permettait d'exprimer, sous forme de « *ah !* », l'espèce de désespérance qui pourrait vous envahir face à l'implacabilité du destin qui vous marque si durablement, à cause d'une place que l'on n'a pas choisie.

Mais, heureusement, ce « *ah !* » de désespoir peut se transformer en un « *ah !* » de constatation et même en un « *ah ! ah !* » de satisfaction. En effet il y a, certes, une situation de départ. Mais il faut savoir qu'il peut exister des moyens d'y échapper, de la rattraper, de la compenser, de la réparer, de prendre des revanches et d'en éprouver même des joies

inégalables lors de sublimations particulièrement réussies.

La place de l'enfant dans sa fratrie est donc un élément très important qui apparaît très souvent le premier, dès qu'on commence une biographie. Outre les deux biographies que nous venons de considérer, nous pouvons présenter beaucoup d'éléments qui vont dans le même sens. Voici, par exemple, l'étude comparée de deux familles de trois enfants : trois sœurs et trois frères. Elle est assez éclairante car le parallélisme des situations est assez remarquable. En effet, dans les deux cas, le père est un employé et la mère, une femme au foyer.

En réalité, ce n'est jamais exactement pareil ; il faut toujours nuancer. Par exemple, on peut être « *employé-en-situation-sociale-ascendante* », à partir d'un état de fils naturel d'ouvrière agricole et « *employé-en-situation-sociale-régressive* » quand on est fils de paysans riches.

Autre parallélisme : dans les deux familles, il y avait eu un parent à fort désir d'élévation sociale. Ils avaient aimé passionnément l'école. Mais ils avaient dû rentrer dans la vie à douze ans, sitôt après le C.E.P. où ils avaient été l'un et l'autre « *premiers du canton* ».

Pour faciliter le repérage, je prénomme les trois garçons : Primo, Séco et Tersio ; et les trois filles de l'autre famille : Prima, Séca, Tersia.

Primo et Prima ont assez bien répondu à la demande parentale puisque Primo a eu son brevet élémentaire ce qui avant 1940 avait valeur de réussite dans la conscience populaire — et il avait même été reçu à l'écrit du concours d'entrée à l'école normale d'instituteurs. De son côté, Prima avait répondu en devenant institutrice. (Dix ans après, c'était devenu ça, la réussite.)

Cependant, Séco et Séca ont été plus brillants puisque Séco est devenu normalien à 16 ans (c'était brillant avant 40) et Séca est devenue professeur, dix ans après (meilleure note de philo de tout l'Ouest, lors du bac).

Mais comme pour le frère de Daniel, leurs deux aînés ayant placé la barre trop haut, Tersio et Tersia ont abandonné : lui est devenu ouvrier et elle, téléphoniste. Tersia a particulièrement mal vécu sa scolarité qui s'est malencontreusement passée dans la même école que ses sœurs. Tout au long des années, elle a entendu seriner la même phrase : *Ah ! Quel dommage que tu ne sois pas aussi bonne élève que tes sœurs !*

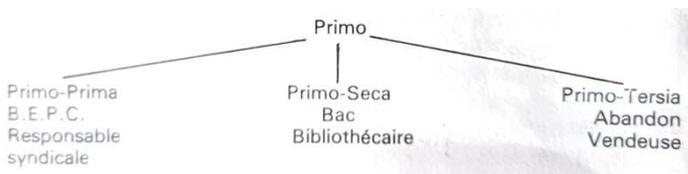
C'est certainement ce genre d'encouragement qui peut aider un enfant en difficulté !

Elle était pourtant assez douée en maths. Mais, dès le début, elle s'est payé une dyslexie et une dysorthographe carabinées, qui ont d'ailleurs disparu quand elle a réussi à se rétablir dans la vie !

On pourrait donc, à partir de la comparaison de la trajectoire scolaire des enfants de ces deux familles inférer une sorte de première petite loi de succession : « 1. Je fais bien — 2. Je fais mieux — 3. J'abandonne ».

Mais, moi tout le premier, j'aurais immédiatement perçu l'absolue précarité de cette loi si, en regardant d'un peu près les descendants, je n'avais repéré, deux fois encore, la même situation.

Voici, par exemple, la descendance de Primo, celui qui avait été reçu à l'écrit de l'École Normale :



Et voici maintenant les quatre filles de Tersio qui avait accepté avec beaucoup de décontraction sa situation sociale d'ouvrier, perçue à ce moment-là comme inférieure. Et qui, cependant, a connu une sorte de rattrapage social par ses enfants.



Enfin, pour ne pas trop compliquer les choses, contentons-nous de signaler que Tersia, la dyslexique qui avait particulièrement souffert de la brillance de ses deux aînés a eu deux enfants :

1. Employé.
2. Bac + 2 (Informatique)

L'étude comparée de ces deux familles nous aura donc permis de constater l'existence de constantes assez soutenues, du moins sur le plan des études :

assez bonne réussite des premiers (Primo — Prima — Primoprima — Tersio prima) ; réussite supérieure des seconds (Séco — Séca Primoséca — Tersioséca) et abandon des troisièmes (Tersio Tersia — Primotersia — Tersiotersia) plus, dans un cas, l'existence d'une quatrième qui dépassera, non seulement la précédente mais, probablement, les deux aînées elles-mêmes. Tout cela, dans une permanence de demande parentale de réussite scolaire.

Mais certains lecteurs doivent déjà se dire : *Oh ! Mais ça ne correspond pas du tout à la réalité. Chez moi, ce n'est pas du tout comme cela que ça s'est passé.*

Et ils en infèrent, évidemment, puisqu'il y a au moins une exception, que ces foutues prétendues lois ne correspondent absolument à rien. D'une certaine façon, ils ont raison car, en fait, deux situations ne sont jamais vraiment identiques. On l'a vu, par exemple, pour les deux employés et pour la situation d'instituteur qui était brillante avant 1940 et beaucoup moins après. On sait déjà que les lois des sciences physiques ne sont valables que dans des conditions bien déterminées, alors les lois des sciences humaines !!! Ce qu'il faut bien comprendre, ici, c'est qu'il ne s'agit pas d'apporter au lecteur des lois toutes rôties mais, plutôt, de le mettre en marche pour qu'à la suite d'exemples nombreux et diversifiés, il réagisse et se mette en devoir de songer à regarder, pour lui-même, ce qui s'est passé chez lui. Et j'ai la conviction que ce regard porté d'un peu plus loin est toujours bénéfique pour celui qui peut alors ouvrir un peu plus les yeux.

### L'aîné brillant

C'est une situation que l'on peut également rencontrer. Voici, par exemple, la famille de Yann. Ce garçon est né après un frère mort. Et ça, généralement, ce n'est pas sans incidences importantes. Nous avons déjà vu que Giacinta portait le prénom d'un oncle mort. Mais il s'agissait d'une fille. Et dans ce cas, évidemment, les réinvestissements ne peuvent être totaux. Tandis que lorsqu'un garçon succède à un premier garçon disparu (ou une fille à une première fille), ça peut aller plus loin. Et d'ailleurs dans deux directions absolument opposées.

Pour Yann, c'était clair : il remplaçait parfaitement l'Autre ; il se coulait exactement dans la place que devait occuper le disparu. Mais il peut arriver aussi

que le nouveau venu soit moins bien accepté parce qu'on lui en veut de s'être substitué à celui qui présentait déjà toutes les caractéristiques de la perfection. Perfection qui se cristallise d'ailleurs, avec le temps, dans le souvenir qu'aucun démenti ne saurait perturber. Alors, la vie risque de ne pas être rose pour « *l'usurpateur* ». À moins qu'il ne découvre assez tôt lui-même le moyen de parer à cette négativité. Car, de la même façon que c'est en s'attaquant à lui que la famille essaie de réparer la déchirure affective, il peut de son côté trouver le moyen de se soustraire à cette tentative ou de la compenser suffisamment pour ne pas trop en souffrir. Répétons-le : aucune situation n'est jamais totalement irrémédiable.

Donc, ce Yann-là, avait été bien accepté. Mais en outre, il était devenu le support de tous les désirs maternels qui avaient pu ainsi se transférer sur lui. C'est que sa mère avait aussi à neutraliser du négatif : elle était d'une certaine classe sociale et quand elle s'était mariée à un prolétaire, elle s'était, en quelque sorte, mésalliée. Alors, Yann a été brillant dans de très nombreux domaines. Il aurait pu faire une carrière d'instrumentiste, de chef d'orchestre, de poète, de psychanalyste, d'administrateur... Mais tout ce positif qu'il a ainsi capitalisé sur sa tête a représenté autant de déficit pour les autres éléments de la constellation fraternelle qui se présentait ainsi : Yann G2—G3—F—G4. Ainsi G2 a connu une dépression assez sérieuse dont il s'est remis grâce à sa femme et à un investissement professionnel suffisant. Pour G3, pas de problème, car il ne s'est pas du tout placé sur le terrain de la rivalité intellectuelle avec son frère. Comme Danièle avec sa sœur non-sportive, il s'est trouvé un autre champ de réalisation, celui de l'art. En effet, Yann ne pouvait avoir à la fois tous les dons : s'il était à dominantes auditive et intellectuelle, il ne pouvait être également à dominantes visuelle et manuelle : il y a tellement de dons contradictoires qu'on doit pouvoir souvent trouver un domaine bien à soi. C'est ainsi que G3 a pu devenir, tranquillement professeur de dessin et artiste original.

Pour F, pas de problème non plus : c'était une fille et sa mère a pu espérer d'elle tout ce que la nature masculine de son préféré avait été dans l'incapacité absolue de lui apporter.

Mais G4 est tombé dans une dépression prolongée qu'il semble avoir cultivée ; comme si elle pouvait lui

permettre de provoquer et de récupérer l'attention continue de ses parents qui l'avaient vraiment trop ignoré.

C'est comme si tout devait se payer, à un niveau ou à un autre. Mais tout le monde n'a pas la chance de trouver la tactique d'échappement ou de sublimation positive qui permettrait de passer au travers des mailles du filet ainsi jeté par la vie. — Évidemment, ce serait mieux, si le parent à fort désir réussissait lui-même à trouver dans sa vie propre une suffisante satisfaction pour ne pas avoir à utiliser ses enfants dans ses stratégies de rattrapage. Mais ceci est une autre histoire sur laquelle nous reviendrons —.

Nous avons donc vu qu'un aîné peut, lui aussi, être le « *brillant* ». En particulier, quand il est assuré d'un amour indéfectible, ce qui le libère de problèmes psychologiques importants. Mais nous avons constaté aussi que l'accumulation des réussites de ce privilégié peut provoquer simultanément une accumulation des petites insatisfactions de vivre de l'autre ou des autres.

Mais il est nécessaire de préciser, dès maintenant, que les mots aîné et cadet ne doivent pas être pris dans leur acception étroite. C'est ainsi que les deux sœur de Danièle, nées neuf et dix ans après le garçon se trouvent également en situation de couple avec une aînée et une cadette. C'est pour cette raison que, dans une famille de six enfants, par exemple, il peut y avoir trois aînés et trois seconds. C'est le cas de la famille de Sabine :



Et là, je vous prie de le croire, ça cause des perturbations sérieuses. Et, à cette occasion, elles fleurissent les tactiques !

Jusqu'ici, nous avons surtout repéré la motivation à réussir scolairement. Il faut dire qu'elle était aisément perceptible à cause de la situation sociale qui sanctionnait les études réussies ou manquées. Mais il est évident que ce n'est qu'un aspect partiel des choses. Regardons, par exemple, ce qui s'est passé entre Hubert et son jeune frère. Ça avait été une révélation pour lui quand il avait compris combien son jeune frère tenait à marquer sa différence. L'aîné avait des idées de gauche, des cheveux longs, une tenue décontractée : jeans et

godasses. Le cadet avait des idées de droite, des cheveux courts impeccablement coiffés, un costume strict avec chemise et cravate et des souliers toujours cirés. Hubert s'en était entretenu avec son frère qui lui avait alors avoué qu'il s'ingéniait à prendre exactement le contre-pied de toutes ses valeurs. Et ils se souviennent encore de ce week-end extraordinaire où ils avaient si longuement parlé. Et, à partir de ce moment-là, les parents n'ont plus eu affaire qu'au bloc uni des deux garçons.

Cela se produit d'ailleurs très souvent : après des enfances et des adolescences orageuses, il arrive — vers 15-16 ans que les enfants se rapprochent, face au couple des adultes. C'est qu'ils ont une étape à franchir vers l'autonomisation. Ils se trouvent placés devant le mur des oppositions des parents qui sont presque automatiquement en retard d'une génération parce qu'ils ne comprennent pas les valeurs ou les contre-valeurs de celle qui monte. Et si c'est moins vrai maintenant, il suffit que ça l'ait été autrefois pour présenter la même importance.

Alors, pour les enfants, il est parfois plus intelligent de conjuguer leurs forces et de ne plus être solitaires mais solidaires. C'est peut-être à cet endroit qu'il faudrait citer Morin (*La Vie de la Vie*). J'ai cru comprendre que **ego** c'est soi et **autos** c'est soi et les siens. C'est pour cela qu'entre frères et sœurs c'est toujours ambigu. Car, au sein de la fratrie, il faut se faire sa place. Mais, face aux dangers extérieurs, il faut se serrer « *fraternellement* » les coudes. C'est d'ailleurs vrai de toutes les associations humaines. Un danger extérieur, réel ou fictif, permet toujours de resserrer les liens.

*« La fraternité sociale est d'abord fraternisation contre l'extérieur, mais elle comporte des aspects rivalitaires conflictuels et finalement inégalitaires. Elle contient et développe l'ambivalence de la relation fraternelle. »* Morin.

Mais il peut se trouver que l'aîné soit seul à faire face au bloc des parents. Et il est alors assez amer de constater que tout ce qu'il aura conquis de haute lutte sera si facilement accordé à chacun des suivants. Cependant, cette expérience de la lutte et des responsabilités qu'il aura été contraint d'assumer vis-à-vis de ses cadets peut lui permettre de se sentir plus armé pour s'investir beaucoup plus facilement dans des postes de responsabilité. La vie nous construit d'une façon ou de l'autre et on peut

construire sa vie là-dessus.

Arrivé à cet endroit, je suis un peu effrayé par le nombre des situations qui peuvent apparaître dans une fratrie, étant donné les sexes des enfants, les différences d'âge, les particularités du père et de la mère, leur situation sociale etc. Il n'est pas possible de les examiner toutes. Cependant, je ne peux me retenir de signaler l'alliance fréquente qui existe entre l'aîné et le troisième au sein d'une famille ou au sein d'un trio d'enfants à l'intérieur d'une fratrie. En effet : « *L'ennemi de mon ennemi est mon ami* » ou, si l'on préfère : « *L'opposé de mon opposé est mon parallèle.* » Lorsque je propose cette piste de réflexion, elle est souvent prise en considération. Et c'est même saisissant de voir jusqu'où peuvent aller certaines alliances et certaines oppositions, pour ne pas dire certaines haines.

Pour compliquer la situation, il faudrait aussi considérer les liens qui se nouent entre les tardvenus face à leurs aînés, ou l'inverse. Et de plus ces alliances peuvent être seulement temporaires. Elles se font et se défont suivant les circonstances. Bref, on s'en aperçoit, rien n'est simple. Il n'y a vraiment que des cas particuliers.

On a déjà senti, par ailleurs, que les dissensions et les différenciations ne s'installent pas uniquement sur le plan de la réussite scolaire. Bien au contraire même. Et, de plus, pour achever d'embrouiller les choses, il faut savoir que les rivalités ne se fondent pas toujours sur une réalité de favoritisme ou de protection exagérée. Tout ça, ça peut très bien n'exister que dans les têtes.

Mais là, nous nous aventurons sur un terrain qui n'est plus le nôtre. Revenons donc à nos 5 % de compréhension des tactiques de vie uniquement basés sur des faits. Une des situations que nous avons peu envisagée, c'est celle de l'enfant unique. Curieusement — mais est-ce si curieux que cela — je n'ai eu que deux débuts de biographie de ce type, celle d'un garçon et celle d'une fille. Le garçon était très lucide, il analysait très bien les avantages et les inconvénients de cette situation. Il en aurait bien écrit un livre. Contentons-nous de retenir : la difficulté de se repérer affectivement dans la relation aux parents. Le manque d'expérience de l'Autre, du pair, le manque d'expérience du partage, mais aussi de la lutte, de la complicité, de l'alliance, de la confrontation, bref, de la fraternité dans toutes ses

contradictions. Et la quasi-impossibilité de se mettre à la place de l'autre et de lui reconnaître le droit à une possibilité égale d'avoir raison. Tout cela, au début, n'avait pas facilité les relations dans son couple et avait allongé le temps d'ajustement. Mais il ne faut pas généraliser l'expérience de ce garçon parce qu'il était, en outre, orphelin de père.

La fille unique ajoutait que si elle avait vécu une enfance et une adolescence pleinement heureuses, elle avait trouvé dur d'avoir un jour à en payer si cher cette chute dans la vie ordinaire. Mais, par contre, ça avait été une vraie révélation quand elle avait eu un enfant : elle avait alors su vraiment ce que c'était l'Autre. Et, pour cette raison, elle se réjouissait d'être une femme...

Cependant, on se rend bien compte, non seulement parce que le « matériel » est trop réduit, mais aussi parce que les situations d'enfant unique peuvent varier à l'infini qu'il est impossible dans ce cas, de penser même à des lois générales.

Aussi, nous pouvons abandonner ce domaine et aborder avec beaucoup plus de profit une situation bien plus fréquente : celle du garçon (ou de la fille) unique au sein de sa fratrie. Ce qui provoque, parfois, chez lui (chez elle) un manque du manque. Je veux dire que ceux que la vie a trop favorisés n'ont, pour ainsi dire, plus rien à désirer, à rattraper ou à compenser. C'est ça qui leur manque. Cela peut se produire, par exemple, dans la situation suivante : G.G.G.G.G.F. ou bien, inversement, F.F.F.G.F.F. (G = garçon, F = fille).

Il est évident qu'il ne saurait s'agir que de forts désirs, de désirs à long effacement. Car, en fait, aucune situation de vie ne peut combler totalement l'être. Mais il faut que le désir atteigne un certain palier d'intensité pour devenir un moteur de vie suffisamment puissant.

Mais, là encore, cette situation n'est pas nécessairement négative. Par exemple, j'ai connu une fille qui semblait avoir bénéficié de toutes les chances de la vie et qui pleurait en comparant son faible punch à celui de ses camarades. Elle a épousé, comme par hasard, mais sûrement pas par hasard, un garçon qui, lui, avait connu toutes les frustrations, sur tous les plans possibles et imaginables. Et le couple s'accordait parfaitement pour travailler à la « réalisation » du garçon.

On s'en aperçoit, rien n'est jamais automatique. Par exemple, revenons à ce garçon de F.F.F.G.F.F. Il était doté d'un statut spécial au sein de la fratrie. Et il était particulièrement choyé par sa mère. Aussi, à la mort de son père, quand il a déclaré qu'il n'avait plus envie de continuer ses études elle lui a répondu :

- *Tu fais comme tu veux.*

Mais il a regretté cet abandon toute sa vie. Aussi, avant d'aller aux champs, il écoute souvent un disque de musique classique. Et, de plus, il est extrêmement calé en antiquités romaines (son exploitation agricole se trouve sur un site gallo-romain) et, tant qu'à faire, également, en antiquités égyptiennes. Et ses cinq enfants ont fait des études supérieures. On voit à travers cet exemple que si la place de l'enfant dans la fratrie est à prendre en considération au niveau de chacun, elle peut être également intéressante au niveau des parents, des grands-parents, des collatéraux et même des descendants de collatéraux car elle peut parfois être multi-déterminante.

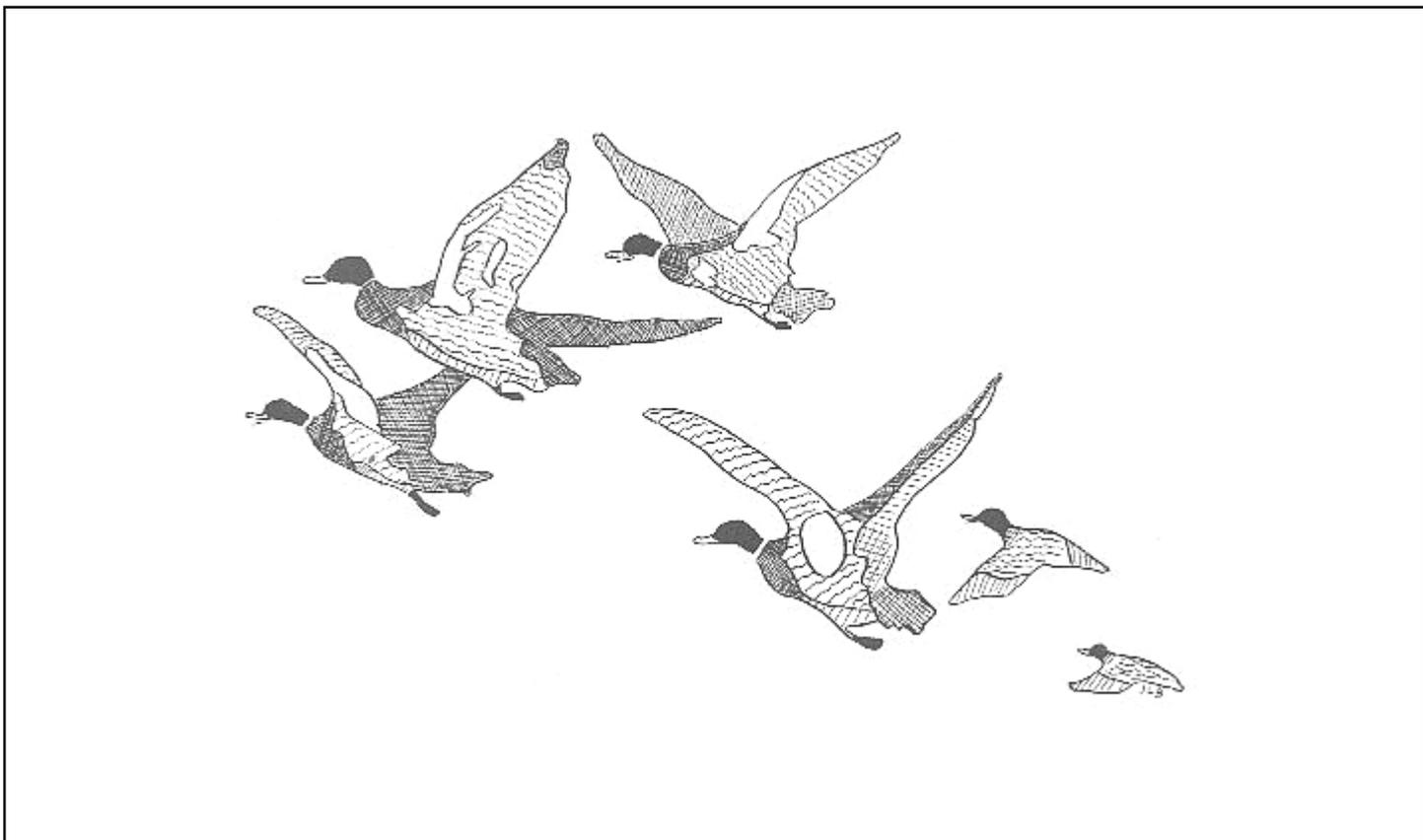
J'ai également envie de revenir sur la fratrie issue de Tersio « l'ouvrier ». Pour ne pas compliquer l'exposition de l'idée, j'avais parlé seulement des quatre filles en omettant volontairement de parler du frère aîné. Je peux maintenant lui redonner sa place. Certes, il était premier par la naissance mais, dans la réalité, il s'était trouvé un peu effacé. Il avait été dominé scolairement par la première des filles : Tersio prima, celle qui était devenue institutrice. Et, rattrapé par celle-ci il avait abandonné ses études avant le bac... Comme son père, il s'était contenté d'un petit boulot qu'il acceptait avec beaucoup de philosophie. Mais, très tôt, sans doute pour fuir le tourbillon vocal de ses quatre soeurs dynamiques, il s'était isolé dans la pêche à la ligne. Et lui, qui était pourtant allergique à l'eau, il est devenu champion de pêche régional. Et, de plus, sans doute pour remettre la pendule à l'heure de sa soeur, il a épousé une institutrice. Et, comme à l'intérieur de son boulot, il est devenu chef de service, il semble avoir parfaitement rééquilibré sa vie. Cependant, ça ne doit pas lui suffire puisqu'il entreprend, maintenant, des études de sciences économiques.

Mais, avant de proposer quelques conclusions de tout ce qui précède et pour achever de déranger les choses, je voudrais souligner de plusieurs traits le fait qu'en réintroduisant le garçon en tête, je fais passer la seconde fille, le professeur, au rang de troisième enfant. Rappelons-nous également que le

frère de Yann qui avait « réussi » dans l'art, c'était G3, c'est-à-dire un troisième. Je suis content d'avoir l'occasion de préciser cela car le lecteur aurait pu croire que l'on pouvait inférer de tous les exemples précédents que le troisième est toujours en dessous des deux premiers. Non, tout enfant, quelle que soit sa place, peut avoir son terrain de réalisation personnelle. Insistons encore une fois : tout est particulier et ceux qui prétendent tirer des lois

absolues se moquent du monde et sont même dangereux parce que leurs affirmations pourraient inquiéter.

Et pourtant, quelqu'un a essayé de découvrir une loi générale. Nous allons maintenant nous intéresser à ses travaux. Cela nous reposera de cette accumulation d'anecdotes et de protos-lois qui nous a plongés dans une si extrême confusion.



# Il est dangereux de doubler

Dans son livre « *Des choses cachées depuis la fondation du monde* » (Grasset), René Girard s'est attaché à cerner le phénomène du « *mimétisme d'acquisition* ». Cet élément serait, selon lui, à la source de toutes les cultures et de toutes les religions. Il est, en effet, si dangereux, si destructeur de toute communauté que, pour s'en préserver, les hommes ont inventé des systèmes de protection à base d'interdits, de rituels et de mythes.

Tout le monde sait naturellement ce qu'est l'imitation. Mais ce qu'on ne voit pas, dit Girard, c'est qu'il existe aussi une imitation de l'autre dans les choix qu'il réalise. Elle serait inscrite dans la nature puisqu'elle existe déjà chez les animaux et, en particulier, chez les singes. Mais, à cause du développement plus poussé de son cerveau, l'homme s'en trouve plus spécialement affecté.

Chez les animaux, je croirais bien : par exemple, il suffit que je fasse mine d'appeler le chien du voisin pour que ma chienne qui boudait sa pâtée se mette à l'avalier en un clin d'oeil. Si cette nourriture risquait d'être intéressante pour l'autre, c'est qu'elle en valait peut-être la peine. Autre exemple, il suffit de donner à plusieurs enfants des jouets absolument identiques pour que des conflits se trouvent enclenchés. En fait, le jouet de l'autre est plus intéressant ; la preuve, c'est qu'il s'y intéresse.

Mais on peut examiner aussi ce qui se passe au niveau adulte. Je suis bien placé pour le savoir et je pense que mon exemple permettra de bien se saisir des choses. À l'I.U.T., où tout était possible, j'étais protégé de toute aventure par un amour indéterminable. D'autre part, je connaissais par coeur la brochure encore non-écrite « *Comment ne pas devenir amoureux* ». Et enfin, pendant de longues années, j'avais pu librement flirter avec la pédagogie, la politique et l'activité sportive.

Cependant, si j'avais dû devenir stupidement et

inutilement amoureux, ça aurait été des quatre seules filles (sur deux cents) qui avaient un copain au sein même de l'I.U.T. Le plus curieux, c'est que, à chaque fois, je devenais un excellent copain de ces garçons. Et j'avais ainsi la confirmation de la thèse si magnifiquement établie par René Girard dans son livre « *Mensonge romantique et vérité romanesque* ». (Grasset)

Voici comment ça se passait : j'apprenais soudain qu'il y avait une liaison entre un étudiant et une étudiante de mon groupe. Alors, je m'apercevais que je la regardais différemment. Ce n'était plus une camarade parmi les autres, mais une fille qui avait été distinguée. Et moi, aussitôt, automatiquement, je la distinguais. Et ce qui devait commencer à s'installer souterrainement dans mon esprit, c'était les mots « *Pourquoi lui et pas moi ?* » Car ces mots terribles sont toujours prêts à surgir à chaque minute de la vie.

Mais l'intérêt que je devais manifester, malgré moi, pour sa copine me rendait intéressant aux yeux du garçon puisque je confirmais la justesse de son choix et le renforçais dans sa conviction. Et moi, d'être intéressant, ça m'intéressait car c'est toujours intéressant d'être intéressant ! Alors je lui en étais reconnaissant. Et, tout naturellement, je lui reconnaissais aussi bien des mérites. En un mot, il m'intéressait !

N'est-ce pas lumineux ? Non ? Alors, il faut lire les livres de Girard. Mais, malheureusement, tout ne se déroule pas toujours dans la sérénité. Et il faut même avoir beaucoup de chance dans la vie pour ne pas avoir trop à souffrir du mimétisme. La plupart du temps, ça ne se passe pas bien. Et les journaux sont pleins de drames réels qui ont toujours la même source. Mais citons encore Girard :

« *L'objet du désir, c'est bien l'objet interdit, non pas par la foi comme le pense Freud, mais par celui qui*

*vous le désigne comme désirable en le désirant. Les éléments du système réagissent les uns sur les autres : le prestige du modèle, la résistance qu'il oppose, la valeur de l'objet désiré, la force du désir qu'il inspire, tout cela ne cesse de se renforcer dans un processus de feed-back positif qui conduit à la crise. »*

Et puis, peu à peu :

*« Chacun, dans la rivalité, occupe toutes les positions successivement puis simultanément. Il n'y a plus de position distincte. On ne peut plus différencier les partenaires. C'est ce que j'appelle le rapport des doubles. »*

Alors, on conçoit bien qu'au sein d'une fratrie, le mimétisme d'acquisition puisse causer parfois des ravages. Car, comme on l'a déjà entrevu, il n'a même pas besoin de se greffer sur des réalités. Évidemment, on pourrait penser, parfois à juste titre, que l'autre a « toujours » une plus belle part de gâteau, de plus beaux habits, une bicyclette qui roule mieux, une poupée plus chère... Non, ce n'est même pas nécessaire, il suffit que l'autre semble s'intéresser à ce qu'il a. Et, de son côté, il s'intéresse surtout à ce que vous avez. Et c'est parti : ça commence à s'emballer jusqu'à l'explosion de la crise violente.

*« Chacun est tour à tour, le dieu unique qui voit tout converger vers lui, et la créature chétive, muette et tremblante au pied de ce même dieu qui a mystérieusement émigré chez le rival et modèle du désir. » (Des choses cachées...)*

Pour que l'on se saisisse de l'intensité et du ridicule de cette affaire, il suffit de penser à ces groupes de onze personnes qui font vibrer des millions de gens et parfois même déclenchent des guerres (la guerre du foot en Amérique Centrale) parce qu'ils ont été capables de faire franchir une ligne à un objet rond, au moins une fois de plus que l'autre. « Pourquoi eux et pas nous ? »

Pas besoin de s'étendre là-dessus ; la vie quotidienne nous fournit à profusion des exemples de cette nature.

Il suffit de dire ou même, simplement, d'avoir l'air de penser. « Moi, je peux faire telle chose », pour qu'aussitôt quelqu'un se lève et relève le défi : « Pourquoi lui et pas moi ? » Et l'objet de la rivalité

peut très bien n'avoir aucune réalité palpable. Il peut s'agir, par exemple, du prestige – *praestigiae* : fantasmagories, sortilèges – Il suffit que quelqu'un en manifeste le désir, à propos des choses les plus hétéroclites : lancer un objet le plus près de... ou dans... ou par-dessus... ou au-delà ; mettre plus de temps pour... moins de temps, etc. Inutile d'insister, on peut en trouver à foison et il s'en crée presque chaque jour.

Qu'on pense également à ces « querelles d'Allemands » à départ microscopique. Dès le départ, ça pourrait s'arrêter, mais ça s'emballé tout simplement parce que l'autre pourrait avoir l'air d'avoir raison ou plutôt parce qu'il pourrait avoir (ou se donner) le sentiment d'avoir plus raison. Et ça, évidemment, c'est insupportable. Voir également les rivalités sportives, professionnelles, intellectuelles, conjugales, économiques, religieuses (la vierge de... est plus puissante que la vierge de... ) artistiques, séductrices...

On conçoit que, dans les fratries, les conflits puissent durer infiniment, atteindre une ampleur exceptionnelle, et se rallumer indéfiniment. La haine peut même être au moins symboliquement mortelle. Voici un texte libre d'une fillette de neuf ans :

*« Les oliviers sont beaux en toute saison  
Les oliviers donnent des olives  
Un jour un olivier donna des cerises  
Et il devint tout rouge  
Les gens disaient qu'il était malade  
Et ce pauvre olivier mourut*

*Avec tout autour de lui  
Le chant des oiseaux de bonheur. »*

Il ne s'agissait, au commencement du texte, que de simples informations. Mais les olives ont viré au rouge. Alors sont apparus en chaîne : la maladie, la mort... et le bonheur. Le petit frère s'appelle Olivier.

À propos de doubles, voici une situation qu'il nous faut maintenant considérer : celle des jumeaux. Elle reçoit un certain éclairage de l'étude de la fratrie. Mais, ici, les choses sont particulièrement resserrées. Normalement, on pourrait penser que des jumeaux univitellins sont toujours réunis dans la même affection parentale. Cependant, assez souvent, à côté d'une « fraternité » indiscutable apparaît une situation de rivalité qui peut devenir dramatique.

C'est ainsi que je connais deux frères qui font des matches à coups de tentatives de suicide : on en est à 5 à 2. Évidemment, c'est de cette façon qu'ils parlent. Mais que disent-ils ?

Et, dans ce cas, en outre, le jumeau « faible » est le point faible de la constellation familiale. Et on lui fait jouer le rôle de la victime émissaire (v. Girard) qui se chargeant ainsi de tous les péchés de cette famille perturbée en délivre tous les autres membres. Et, il a beau tenter d'échapper à son destin, on l'y enfonce. Par exemple, son frère ne peut lui permettre de s'engager sur une piste personnelle s'il s'inscrit en poésie, son frère y va aussi, s'il s'oriente vers la peinture, son frère investit également ce territoire. Et il fait ce qu'il faut pour être, là aussi, le supérieur. Bref, il faut que le faible reste à la place qu'on lui a assignée. Mais quelquefois il choisit de « s'évader » !

Dans beaucoup de cultures, la peur des doubles fait que la naissance de jumeaux est souvent considérée très défavorablement. Par exemple, chez certaines ethnies de la Côte d'Ivoire, on fait des sacrifices quand il naît deux garçons ou deux filles, pour empêcher que cela se reproduise. Mais, quand il s'agit d'un garçon et d'une fille (un pour papa, un pour maman) on fait des sacrifices pour que ça se reproduise.

Chez les Yacoubas, tous les jumeaux s'appellent Zé et Gue.

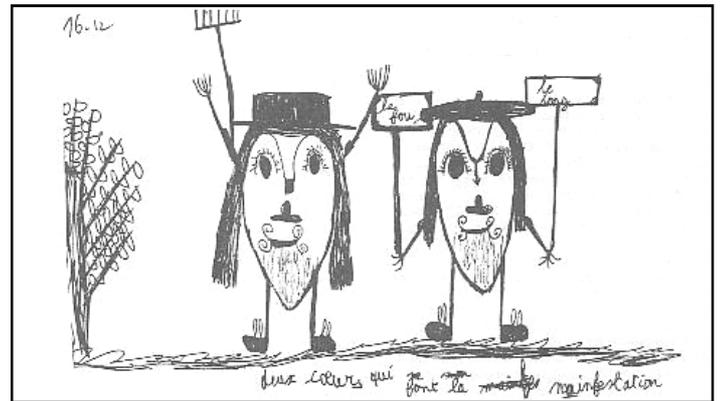
Chez les musulmans, les deux garçons sont prénommés Hassan et Ousseni et les filles Binto et Sanata. J'ignore quelle est la signification de ces prénoms. Mais je sais que, chez les Baoulés-Agnis, l'enfant qui naît après des jumeaux est nommé : Amani, qu'il soit garçon ou fille. Est-ce pour affirmer qu'on est délivré de la gémellité ? Je l'ignore, car c'est la première fois que je suis informé de cette coutume (Je viens d'apprendre que Amani c'est sorcier).

En passant, je peux en profiter pour en citer une autre. Dans certaines ethnies, le frère aîné ne compte pas. Il ne sert « qu'à laver le ventre de la mère ». Et, eut-il quatre-vingts ans lors de sa mort, il n'a jamais droit à des cérémonies funéraires.

Il est certain que l'étude des cultures différentes de la nôtre éclairerait celle-ci.

Cependant, pour en revenir à nos moutons doubles, on peut heureusement constater qu'il existe des frères et soeurs et des jumeaux heureux. On a déjà vu que Danièle et sa soeur s'entendaient parfaitement. Je connais plusieurs couples de

jumeaux qui semblent ne connaître que le côté positif de la relation. Parce qu'ils ont eu à faire front ensemble. Ou parce qu'ils se sont découverts des terrains de réalisations différents (foot et cyclisme, gymnastique et danse, chant et théâtre...).



J'aimerais regarder d'un peu plus près ce phénomène. Mais il faut auparavant que je parle de Charles Perrault. Quand il est né, son frère jumeau était mort-né. Et Charles pouvait très bien s'imaginer qu'on s'était trompé et que c'est Louis qui avait survécu. Charles ou Louis ? On voit quel trouble de la personnalité cela pourrait provoquer (voir aussi V. Gogh). Mais ce qui est indubitable, c'est que dans le conte du Petit Poucet, le héros échange les couronnes des filles contre les bonnets des garçons. Et cette substitution des personnes à éliminer correspond peut-être, pour Perrault, à un essai d'effacement d'une réalité douloureuse, même si c'est une réalité construite sur l'imaginaire. Et c'est par l'imaginaire que l'auteur du conte règle la question !!!

Là, on pourrait voir le rôle fantastique de réparation, de rattrapage, de sublimation que peuvent jouer les activités de création. Car, on l'a clairement perçu, il existe plusieurs façons de parler et de pallier son mal-être. Il existe des tactiques de résistance ou de rééquilibration. Et elles ne sont pas nécessairement négatives comme la délinquance, l'agressivité, la maladie psychosomatique, l'alcool, la drogue, la dépression, la folie, le suicide... On peut parler autrement et restaurer la situation dans des activités intellectuelles, professionnelles, ludiques, sportives, musicales, artistiques, sociales, politiques...

Mais avant de quitter le terrain des jumeaux, je veux ajouter une dernière chose. Récemment, dans un groupe d'éducateurs spécialisés, j'avais parlé de mon expérience des co-biographies. Et le groupe était suffisamment rassurant pour qu'on ait pu

commencer déjà à travailler, presque spontanément, sur les noms, prénoms, surnoms... de chacun. Et puis, quand il a été question de fratrie, une fille a dit, avec un brin d'émotion :

— *Moi, je ne vais plus chez mes parents parce qu'ils n'arrêtent pas de me parler de mon frère jumeau. Mais, le plus fort, c'est que lorsque j'ai rencontré ce frère, il m'a dit la même chose.*

— *Oui, ils n'arrêtent pas de me parler de toi.*

Alors, j'ai dit à ces éducateurs spécialisés :

— Voilà ce qui devrait nous permettre de mettre le doigt sur le travail essentiel des co-biographies. Pour ma part, face à cela, je dis :

— Ah ! Oui, pourquoi ?

Voilà un fait : les parents parlent de l'autre. Quand on dit : « *Pourquoi ?* » à la personne qui nous rapporte ce fait, on l'aide à se poser la question. Et elle en fait ce qu'elle veut !!! La nouveauté, c'est que le (ou les) cobiographe aide à se poser des questions auxquelles on ne pense pas spontanément. « *La maladie de celui-ci, ah ! oui, pourquoi ? L'alcoolisme de l'autre, ah ! oui, pourquoi ? L'échec scolaire, la passion de réussir, l'hôpital spécialisé, le championnat de France, le mal au genou etc. ah ! oui, pourquoi ?* »

Ces questions ne reçoivent pas nécessairement de réponse. Et elles ne sont pas obligatoirement prises en compte. Mais elles permettent parfois, à celui qui voudrait un peu mieux comprendre, de frapper à la bonne porte pour avoir une première lueur d'explication. Et, à partir de là, il n'est pas interdit de prendre l'habitude de dire et de redire : Ah ! oui, pourquoi ? Et généralement, ce qu'on obtient, ce faisant, c'est un bon premier petit desserrement.

Mais il faut que j'ajoute quelques lignes. Je viens précisément de rencontrer un ancien élève que j'ai eu en classe en même temps que son frère jumeau. Il pense qu'il n'exagère pas en disant qu'il a été moins bien « *accueilli* » par ses parents. L'autre a fait de très brillantes études. Et il est non seulement ingénieur, mais également moniteur national de je ne sais plus quel sport aquatique. Le jumeau « *faible* » n'a fait qu'un B.T.S. de construction mécanique après son bac. Mais, un jour, en travaillant avec le C.N.A.M., il a découvert tout un monde, celui des sciences humaines. Et ça a été une révélation, il s'est intéressé à des quantités de choses... Et il est devenu ingénieur

en organisation.

— Est-ce que, tout de même, ça n'a pas été pour toi l'occasion d'un rétablissement de situation par rapport à ton frère ? Ça pourrait expliquer ta motivation à ces nouvelles études.

— *Alors là, pas du tout. Du moins, je ne le crois pas. Car si je prépare un doctorat, et si je continue d'autres études à la Sorbonne, c'est uniquement par passion de comprendre. Et je crois bien que je ne m'arrêterai plus jamais d'étudier, quelle que soit la situation de mon frère.*

— Mais lui qui a été programmé, par votre situation, à chercher à être toujours le premier des deux, sinon de tous, comment réagit-il à ta progression sur le plan social ?

— *Pour l'instant, il ne doit pas se sentir menacé. Il veille peut-être au grain, mais il doit déjà se rendre compte que ma motivation fondamentale, c'est le plaisir de comprendre et non un désir quelconque d'élévation personnelle.*

Alors, là, avec ce garçon-là, on touche un point capital : il existe, on l'a vu, un désir-selon-l'autre qui peut terriblement vous manipuler de l'extérieur. Mais, heureusement, le désir-selon-soi intérieur existe également. Et il permet d'échapper avec bonheur aux pièges du mimétisme. Sans doute parce qu'il s'enracine dans un autre territoire de l'être, en rattrapage ou en re-jouissance d'événements de l'enfance.

À ce sujet, il semble qu'il y ait une petite faille dans la théorie de Girard. Ou, plus exactement, il passe très rapidement sur un point qui n'est pourtant pas à négliger. Voici ce qu'il écrit :

**« Pour que la victoire change quelque chose au destin du sujet, elle doit se produire avant que l'écart ne s'élargisse entre tout ce que la possession peut apporter en fait de satisfaction, plaisir, jouissance, etc. les aspirations de plus en plus métaphysiques engendrées par la méconnaissance de la réalité... »**

C'est-à-dire qu'une fois engagé dans le processus fatal, on ne saurait que perdre. Si, par hasard on atteint un objectif qui paraissait pourtant inaccessible, c'est qu'il n'en valait vraiment pas la peine. Ce qui devient intéressant, c'est un objectif supérieur et cette fois vraiment inaccessible. Si on

l'atteint cependant, il perd à nouveau tout attrait. C'est encore plus haut que l'on désire aller. Jusqu'à ce qu'on butte sur l'impossible. Perdre, ce serait ce que l'être humain cherche avant toute chose !!!

Nous, les éducateurs, nous devrions réfléchir particulièrement à ce propos. Et nous préoccuper de permettre des victoires avant, afin qu'elles puissent changer quelque chose au destin de l'individu. Car l'objet du désir peut être intéressant en lui-même et pas nécessairement par rapport à un autre. On a bien compris, par exemple, que le plaisir d'apprendre et de comprendre orientait totalement la vie du jumeau « faible ».

De la même façon, si le fils de Tersio s'est ainsi dirigé vers la pêche à la ligne, c'est qu'il y avait d'abord découvert un plaisir intense de silence et de solitude. Mais c'est sans l'avoir cherché qu'il est devenu champion. Il était si concentré, si disponible, en si parfaite adéquation avec le milieu environnant qu'il en a, peu à peu, saisi les composantes (mœurs des poissons, importance de la lumière, du vent, de la chaleur, des esches, des courants, de la taille de l'hameçon...) Mais il ne s'est certainement jamais acharné à s'entraîner pour obtenir un titre de champion par souci de gloire, ou de prestige — fantasmagories —. Les plaisirs inhérents à la pêche suffisent à expliquer son investissement profond.

De la même façon quand G3, le frère du brillant Yann se met à dessiner, ce n'est pas pour obtenir un succès, une reconnaissance de la part d'un public ou d'une coterie d'artiste... Non, il refuse de jouer en double, il n'entre pas dans le processus rivalitaire. Il en est protégé parce qu'il a des motivations bien supérieures à ses yeux. Quand il dessine, il ne cherche pas à plaire, il cherche à se plaire : il construit, il prolonge, il comble des vides, il efface des creux, il habille des nus, il rectifie des torsions, il démolit des perfections, il complète, il multiplie, il se multiplie... bref il s'abandonne tout entier à la réalisation de ses fantasmes. Il est tout à sa jouissance en réalisant son désir-selon-lui.

Quand Danièle fait du sport, de la grosse moto, de l'exploration solitaire de grottes c'est pour satisfaire son goût personnel du risque, de l'épreuve de soi, de la puissance. Ce n'est certainement pas pour dépasser qui que ce soit.

Inutile d'insister. Chacun, en faisant un retour sur

lui-même peut découvrir que, oui, vraiment le désir-selon-soi existe. C'est d'ailleurs le meilleur antidote au terrible poison du désir-selon-l'autre. Celui-là entraîne parfois à des solutions extrêmes ; témoin cette Claude qui réussissait brillamment en gymnastique — terrain qu'elle avait interdit à sa soeur aînée —. Mais elle voulait réussir également, comme elle, sur le plan des études. Impossible de mener parfaitement les deux choses à la fois. Alors, elle a choisi de renoncer définitivement à tout. Et, chaque jour, les journaux sont pleins de pareils méfaits de ce désir.

Cependant, comme le dit Girard, personne n'échappe au mimétisme d'acquisition. Mais on peut en tempérer les effets. Pour y échapper, il faut avoir un grand désir de liberté. La tactique, c'est de réagir en sens contraire de ce qui est attendu. Par exemple, quand on se moque de vous, quand on vous taquine pour découvrir vos points sensibles, pour trouver les lignes de faille qui permettront d'atteindre votre vulnérabilité, au lieu de vous dresser immédiatement comme un jeune coq sur ses ergots, il vaut mieux dire :

— *Ah ! Tu sembles croire que je suis à ce niveau-là. Mais mon pauvre vieux, tu es bien en dessous de la réalité. Je suis encore pire que tu ne le crois.*

Généralement, ça désarçonne, ça dépote même car on supprime une prise sûre. On se fait morceau de savon. Quelle liberté ! Et les plus habiles titilleurs s'en trouvent tout désorientés.

— *Celui-là, rien ne lui fait rien !*

Oh ! Si, bien sûr, il reste malheureusement trop sensible encore à des quantités de choses. Mais il diminue tout de même sensiblement le nombre des ressorts qui pourraient le faire marcher ou même courir. Il agrandit sa liberté, la liberté de son désir. Et il peut alors échapper à l'océan des manipulations environnantes et accéder à des jouissances personnelles qui peuvent se cultiver et donner une certaine idée du bonheur.

De tout ce chapitre, il faut tirer une conclusion : les choses ne sont pas inéluctables et définitivement fixées. Elles peuvent se placer dans une dynamique. Et on peut agir sur le destin.

Cependant, il faut avoir un peu de chance. Par exemple, celle de savoir que ça vaut la peine d'essayer de travailler à maîtriser son amour-propre.

Mais rien ne nous pousse dans cette direction, bien au contraire : tout l'environnement vous incite à vous abandonner à l'emballement, un emballement qui est, rappelons-le, naturel.

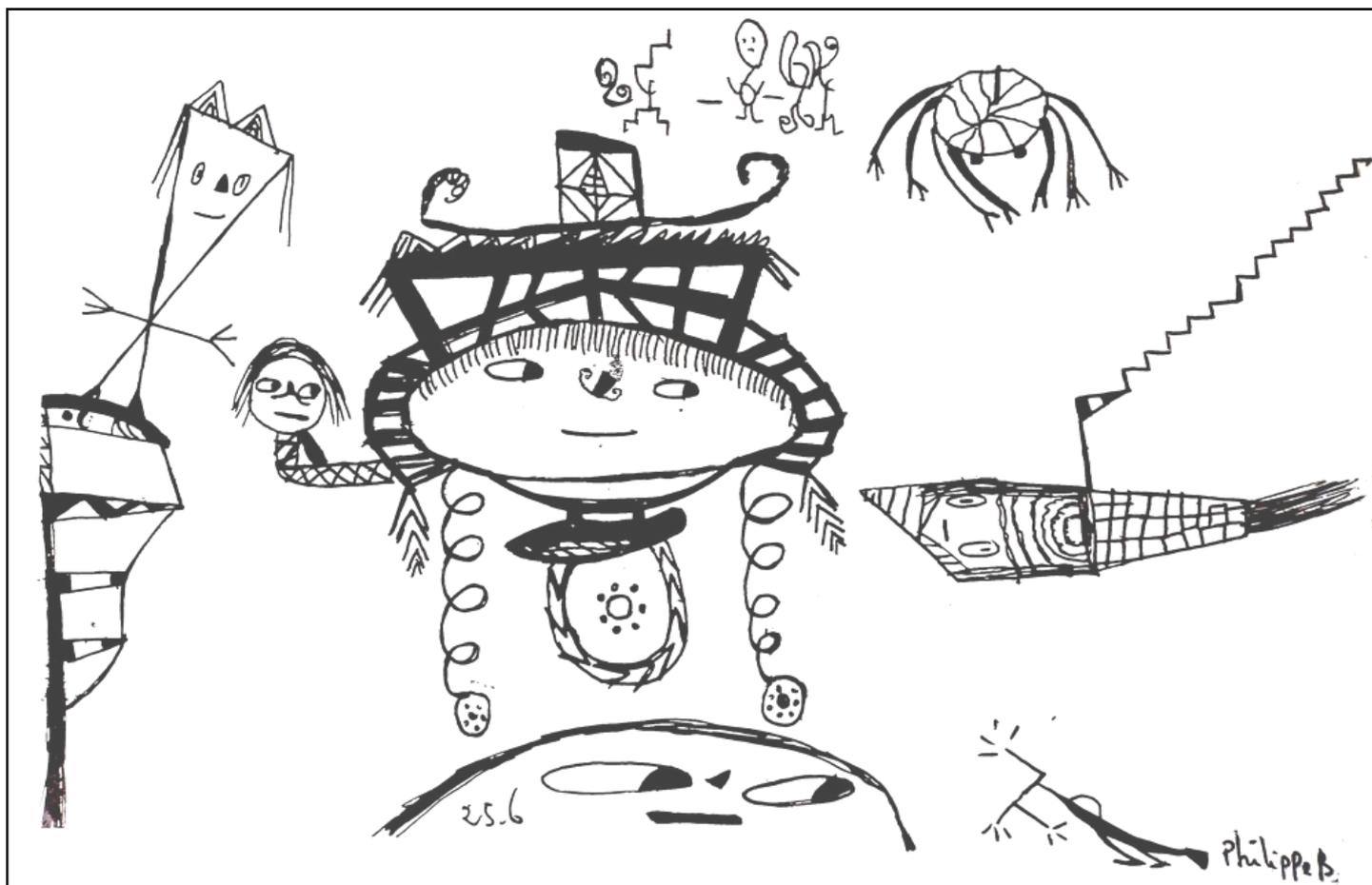
Cependant, on pourrait être aidé dans ses conquêtes si la famille ou l'école offrait très tôt, culturellement des possibilités de découvrir des pistes, ou même des terrains de réalisation. Il suffit parfois d'un peu de vigilance comme celle dont avait fait preuve la maman d'Olivier et de sa soeur. L'aînée voulait apprendre l'orgue électronique. Naturellement, Olivier le voulut également. Mais la mère fut sage de le diriger habilement vers le piano.

La famille, l'école, la société pourraient certainement organiser les choses mieux qu'elles ne l'ont été jusqu'ici. Ne serait-ce qu'en s'intéressant de près aux intérêts des enfants — sans évidemment vouloir les y enfermer car, pour certains, ce qui est captivant, c'est de s'intéresser à plein de petites choses variées —.

Et, là-dessus une passion pourrait se construire. Et une passion, ça aide bien à vivre et même à survivre. Mais, il faut avoir eu, soi-même, beaucoup de chances dans sa vie pour ne pas être tenté de récupérer, à son propre profit, les investissements ou les contre-investissements des enfants !



# Un ou deux degrés au-dessus



Le lecteur doit certainement penser que pour la clarté de la communication, il aurait été préférable d'ordonner un peu les choses. Mais, dès le départ, elles se sont trouvées emmêlées. Et même lorsque nous avons voulu focaliser entièrement notre attention sur la fratrie, nous avons été contraints de parler des parents. C'est que la vie est une hyper-complexité : on ne peut l'interroger de façon cartésienne, en isolant et en examinant les éléments les uns après les autres. Non, tout est rétroaction, feed-back, entrelacements. Aussi, si on veut la comprendre, il est nécessaire de la prendre dans son ensemble, à bras-le-corps, tout en étant conscient qu'on risque toujours de mal étreindre quand on embrasse trop.

Bien que l'on sache pertinemment qu'on est, en grande partie, parent de ce qu'on a été enfant ou frère ou soeur, on l'est aussi, sans aucun doute, de ce qu'ont été nos parents. Aussi est-il nécessaire de

grimper à leur étage pour voir les choses un peu plus nettement. En posant notre regard sur la fratrie, c'est comme si nous avions examiné les choses dans l'horizontalité de l'arbre généalogique. Mais les êtres humains restant les êtres humains, nous devrions voir apparaître, « verticalement », des phénomènes déjà assez bien repérés. Par exemple, ce serait étonnant que, dans ce sens, le mimétisme d'acquisition ne cause les mêmes ravages — René Girard pense même à ce sujet que le complexe d'Édipe n'est qu'un cas particulier de la réalité universelle du mimétisme —.

Verticalement, ce qui doit jouer tout particulièrement c'est le phénomène du modèle-obstacle, avec toutes les conséquences que cela comporte. Et spécialement l'impossibilité d'obéir à la double injonction fournie par le modèle « *Imite-moi mais ne m'imites pas* ». Car « l'élève » doit suivre mais ne doit pas dépasser le « maître » sinon c'est l'élève qui devient le modèle et,

par conséquent, l'obstacle à l'accomplissement du maître. Et, dès lors, un rapport de doubles se met en place. Ça doit jouer souterrainement au niveau de la relation parents-enfants — et, également, dans la relation maître-élève —. La difficulté, pour un père, par exemple, c'est de s'apercevoir et d'accepter que le fils qui n'était jusque-là qu'un adolescent tâtonnant devienne supérieur à lui dans certains domaines. Il lui faut s'effacer et passer au second rang. Certains pères ne l'acceptent pas ; ne peuvent pas l'accepter. Et les fils concernés ne comprennent pas le soudain changement d'attitude du père à leur égard. — Même chose sur le plan scolaire : beaucoup de profs craignent que le fossé profond qui existe entre eux et leurs élèves ne viennent à se combler et que leur citadelle de certitudes ne se trouve menacée. Alors, en avant les tactiques professorales : l'ironie, l'exigence, la rigueur, l'éсотérisme, l'érudition... tout est bon qui maintient la différence —.

On sent comment, à tous les niveaux, il y a lutte pour essayer de sortir son épingle du jeu. Et si certains en tirent avantage, d'autres n'en restent pas moins sur le carreau. Le plus grave, c'est qu'on n'est pas préparé à ce qui nous arrive. Dans le vaste regard qu'il porte sur « *La Vie de la Vie* », Edgar Morin écrit :

*« Chez l'homme, le développement de la personnalité est heurté, aléatoire, incertain et requiert traumas, épreuves, risques, souffrances. Les rites d'initiation des sociétés archaïques ritualisaient et « normalisaient » le passage au stade adulte par des activités du corps et de l'esprit. Or nous sommes actuellement dans des sociétés où la désagrégation de l'initiation rituelle collective fait place à l'initiation individuelle aléatoire. »*

Dans cette perspective, il faudrait donc se réjouir du fait qu'on ne risque guère de passer au travers des épreuves ! De toute façon, on peut être assuré que la présence quasi-constante du désir-selon-l'autre fournira son contingent de perturbations graves qu'on ne parviendra pas toujours à neutraliser.

Mais en portant le regard vers le degré de parenté supérieur, nous allons introduire un élément nouveau qui n'a pas trop joué jusque-là, du moins pas de façon circulaire. Je veux parler du temps. Si, au niveau de la fratrie, les distances du temps sont immuables — un frère aîné de cinq ans reste toujours un frère aîné de cinq ans (à moins qu'il ne meure) — au niveau des parents, le temps intervient de façon

plus complexe. En effet, chaque couple a une histoire. Et ce n'est pas sans incidences pour les enfants s'ils se situent à telle ou telle période de la relation inter-parentale (renforcement de l'union, désagrégation ou équilibre encore (ou déjà) incertain). Par exemple, si on a PFGFG et MGFFG cela donne deux parents en situation d'aînés. Et l'accord peut parfois être plus difficile à réaliser dans cette situation parce qu'ils ont tous les deux l'expérience de la responsabilité et ne sont peut-être pas prêts à la céder si facilement.

Par contre, un couple FFFP et MGFGF pourrait avoir des chances de réussir plus rapidement à s'ajuster car la demande profonde du père est de continuer à être materné et celle de la mère est de continuer à mater. Ça se traduit d'ailleurs souvent par un coup de foudre initial lorsque les inconscients viennent à se rencontrer.

Mais ceci n'est qu'un exemple car on imagine facilement la grande diversité des situations : père et/ou mère choyé(e) — père et/ou mère orphelin(e) — père et/ou mère opprimé(e) — père et/ou mère malheureux(se), etc.

On pourrait ajouter que les parents ont été eux-mêmes dans les désirs de leurs propres parents et y ont répondu ou non. Mais ceci est encore un peu prématuré. À propos de l'influence de la vie propre des parents, voici une anecdote : lors d'un entretien de sélection, j'avais interrogé une fille sur ses motivations à être animatrice. Je lui disais :

— Je ne comprends pas pourquoi tu t'orientes dans cette direction. Ça me dérange car c'est contraire à la théorie que je me suis constituée.

— Alors, c'est qu'elle est fausse.

— Sans doute. En effet, tu as un père industriel et une famille aisée qui réussit pleinement. Je ne vois pas ce qui pourrait être à la source d'un désir de compenser quelque chose ou d'aider à rattraper par l'animation.

— Eh ! Bien, mon père est de l'Assistance Publique, ne nous l'a jamais dit mais ma mère nous l'a révélé en secret.

— Ah ! Oui. Hum ! Mais alors pourquoi ta soeur s'orienterait-elle vers l'Éducation Spécialisée.

— Mon frère aîné est handicapé.

J'en suis resté bouche bée. J'ai d'ailleurs reçu cela comme une giflette. Mon indiscretion m'avait fait rentrer de plain-pied dans la famille de cette candidate. Ce n'est pas du tout ce que je cherchais.

Mon intention, c'était de la faire tourner autour, de la faire réfléchir, de la faire parler d'elle pour tester un peu, dans ce peu de temps dont nous disposions, sa lucidité sur son environnement, lucidité bien nécessaire pour la pédagogie difficile que nous proposons alors et le genre de métier auquel elle se destinait. Et voilà qu'elle me fournissait une brutale confirmation d'une hypothèse plutôt hasardeuse. Mais, depuis, j'ai pu constater que de nombreuses vacances avaient pu s'enraciner dans un vécu personnel. En huit années d'I.U.T. Carrières Sociales, j'ai eu de nombreuses occasions de vérifier des désirs de compensation de ce type, par exemple : un garçon élevé dans un établissement pour enfants de divorcés avait choisi de travailler dans ce même type de structure. Le mari d'Élisabeth, orphelin élevé par sa grand-mère qui avait failli le tuer deux fois, n'avait jamais pu poser sa valise nulle part. L'amour d'Élisabeth, quel havre merveilleux ! Et quelle énergie chez ce couple pour tenir haut le foyer d'enfants abandonnés qu'il avait créé. Et Marie-Françoise qui, malgré ses diplômes d'études supérieures, n'ambitionnait que d'être maîtresse de couture, même auxiliaire, parce qu'elle avait été terriblement persécutée, à quatorze ans, par une maîtresse de couture. Et ces deux animatrices qui travaillent dans le même foyer d'accueil : l'une écrasée par un amour maternel « criminel » s'occupe **naturellement** de réinsérer dans le goût de vivre des jeunes étouffées par leur milieu familial. L'autre, avec son passé de droguée, de marjo, de femme tabassée s'occupe du secteur : marginaux et femmes en difficulté. Et aucune des deux ne pense qu'elle pourrait ou voudrait faire le travail de l'autre. Et Serge dont la mère... Et Patrick...

Mais je m'égare un peu. Revenons-en plutôt aux incidences de la vie personnelle des parents sur les enfants :

— Pourquoi, Annie, es-tu à ce point mère poule avec tes enfants et ton mari ?

— *Écoute, c'est simple : ma mère ne voulait pas d'enfant. Quand nous sommes nés, mon frère et moi (à 6 ans de distance) elle nous a mis aussitôt en nourrice et ne s'est pas occupée de nous.*

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui a fait, dans sa vie à elle qu'elle ait été amenée à refuser les enfants ?

— *Ah ! Tiens, je n'y avais pas songé.*

À l'opposé, la mère de Danièle qui était enfant unique a voulu cinq enfants. Mais Elsa, fille unique de mère fille unique, n'a voulu qu'une fille. On le

voit, les parents essaient de reconstruire leur vie par le moyen de leur couple ou, si nécessaire, par le moyen de leurs enfants.

Ça semble d'ailleurs clair en Afrique Noire : si un homme ne donne que des garçons à sa femme, elle a le droit de se séparer de lui... Et l'inverse est également vrai si la femme ne donne que des filles à son mari. Cela rappelle bien le désir de garçon du père de Danièle. On veut se prolonger, rattraper sa vie en la recommençant dans un autre soi-même. Et, souvent, pour ne pas la manquer cette fois ! Mais pas toujours... Ça peut être aussi pour retrouver des gratifications que l'on cherche à s'investir dans une activité, une maternité, une paternité ou une profession.

Nous venons donc de remonter à un degré de parenté au-dessus. Nous allons poursuivre notre ascension en prenant en compte, maintenant, l'existence des grands-parents et, si possible, celle des arrière-grands-parents et, pourquoi pas ? celle des deux milliards de parents que chacun aurait eu depuis Hugues Capet s'il n'y avait eu de relations de consanguinité.

Non, non, contentons-nous des grands-parents pour voir si nous n'allons pas pouvoir repérer de nouveaux phénomènes à ce niveau. Ce qui frappe tout d'abord, c'est la transposition verticale d'un élément déjà perçu, à savoir : « *L'opposé de mon opposé est mon parallèle.* » Nous avons déjà vu comment Monique s'était subtilement opposée à son père pour devenir, en fait infirmière comme son grand-père. Nous avons vu aussi la pression clarinettiste d'un grand-père retomber sur le petit-fils. De la même façon, une grand-mère voulait qu'au moins l'un de ses deux fils devienne prêtre. Mais ils avaient refusé de suivre cette voie. Alors son désir s'est reporté sur le petit-fils qui n'a échappé que de justesse à l'ordination.

Mais il arrive parfois que ce qui se glisse ainsi de génération en génération soit plus que le simple désir d'un parent : ça peut être une prédiction qui s'accomplira ou non. Et qui, de toute façon pourra peser très lourd. Il n'est même pas besoin de remonter à l'antique : « *Vous serez maudits jusqu'à la septième génération.* » Dans la vie d'aujourd'hui, ça fonctionne encore.

Voici par exemple le père d'André. Il faisait partie de

la classe 42 qui n'a pas eu à effectuer de service militaire. Contrairement à une foule de garçons qui se sont infiniment réjouis de cette aubaine, il a regretté amèrement de n'avoir pas fait l'armée. Il avait voulu s'engager pour être aviateur. Mais son père le lui avait violemment interdit. Il répétait sans cesse : « *Tous les aviateurs se tuent un jour ou l'autre.* ». Il est vrai que, dans son jeune temps, au début de l'aviation, ce grand-père d'André était assez justifié à penser cela. Mais il s'est trouvé — par quelle pression du père (suggestion ? proposition ? obligation inconsciente ?) — que son premier fils, le frère d'André, soit devenu aviateur militaire. Il était naviguant et il s'est tué à la suite d'une faute de navigation !

Je laisse à chacun le soin d'en tirer les conclusions qu'il voudra. Mais nous aurons à revenir sur cette question grave et parfois tragique. Par chance, on peut se trouver dans un champ de prédictions contradictoires. Ce qui laisse une liberté de choix sur la tactique à suivre ; on ne finit pas nécessairement sur l'échafaud, même si on nous l'a toujours prédit. Il y a à ce sujet, une page très éclairante chez Simone de Beauvoir, à propos de Sylvie Le Bon : « *Sa mère qui, dans sa jeunesse, avait nourri des ambitions qu'elle n'avait pu satisfaire avait voulu prendre sa revanche à travers sa fille. Toute petite, elle lui fit donner des leçons de piano, de chant et de danse au théâtre de la ville. Sylvie s'exhiba sur la scène. Son travail scolaire n'en souffrait pas. Dans les petites classes, elle remporta tous les prix...* »

*Mais très vite, ça se gâta : ses parents lui en voulurent ! Elle eut des moments difficiles.*

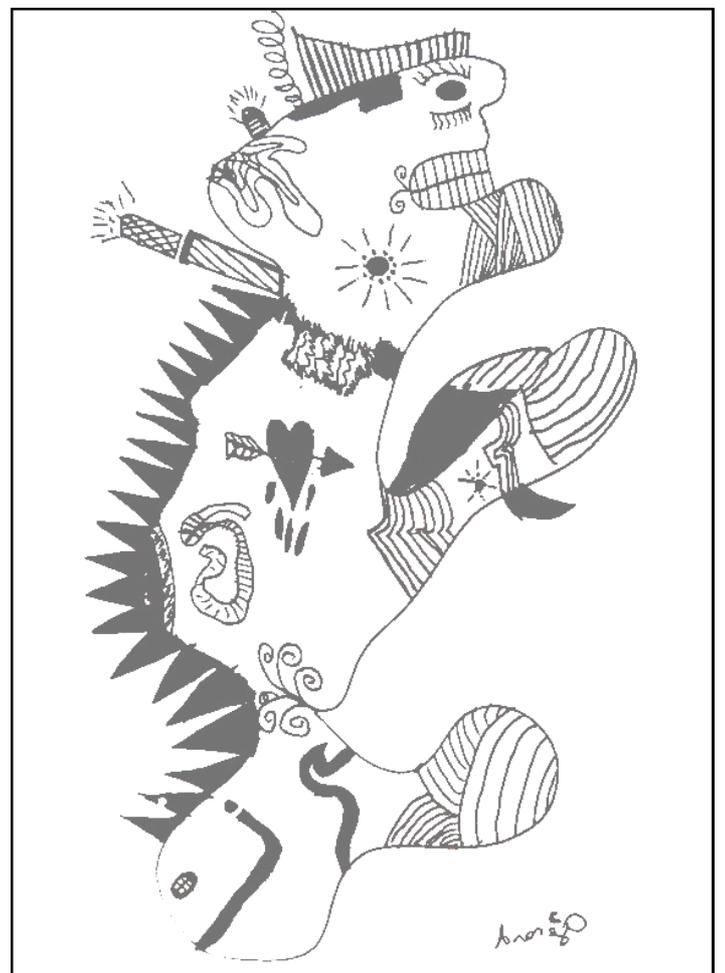
« *À la suite de plusieurs avanies, pour prendre sa revanche contre les lycées, contre ses parents, contre les dédaigneux parents professeurs de sa camarade, elle décida de battre celle-ci sur son propre terrain, Elle se donna à ses études, non par docilité de bonne élève mais par ressentiment, par défi, avec une sombre furie...* »

On s'aperçoit, dans cet exemple, que ce n'est pas nécessairement en cédant à la pression des parents qu'on peut se construire son destin. On peut réagir à une enfance mal vécue, à la misère des parents qu'on veut venger, à la misère matérielle ou morale vécue dans l'enfance, au handicap d'un proche, à un accident, à une situation, à un événement traumatisant...

Mais, en citant Simone de Beauvoir, j'ai dévié de ma ligne de conduite car, de cette façon, je retourne au

monde culturel. Or, l'utilité de cet ouvrage ne peut résider que dans le fait qu'il ne s'intéresse qu'aux gens de la vie ordinaire. Aussi, je vais revenir à un exemple beaucoup plus anonyme et qui me permettra d'étudier plus à fond toutes les réactions d'un seul individu.

Yvon est le troisième garçon d'une famille de six enfants très religieuse, qui met l'aîné au séminaire pour en faire le prêtre qui sera l'honneur de la famille. Le destin du second sera pareillement tout tracé : il sera le délégué de la famille à la réussite scolaire. Et, pour cela, on le protégera du travail manuel, ce qui lui permettra de mener à bien la tâche prescrite. Que va-t-on faire d'Yvon ? Les deux aînés ayant capitalisé presque toute l'attention, il est un peu en supplément. On le met dans une pension religieuse à la discipline très stricte. Il est mal vu partout, peut-être parce qu'il voit mal. Comme on ne s'occupe pas beaucoup de lui, on mettra du temps à s'apercevoir qu'il ne voit pas très clair. Et cela lui donne l'air d'être toujours dans la lune, ce qui est une bonne occasion pour ses condisciples d'essayer d'en faire un bouc émissaire. Malgré sa force, il ne peut se distinguer en sport à cause de sa mauvaise vue. En classe, il ne travaille que quand ça lui plaît ; par exemple, quand le prof est sympa, ce qui se



produit rarement. D'ailleurs, pourquoi travaillerait-il puisqu'il n'y a pas de demande parentale à son égard ; elle a été épuisée par les autres membres de la fratrie. Bref, partout, c'est le minable « *qui ne réussira jamais à rien* ». Il ne lui arrive d'ailleurs que des avanies : lors de sa première sortie à vélomoteur, il renverse une bonne sœur double stupidité.

Seul, son grand-père semble lui apporter un peu d'affection. C'est pourtant un homme rigide et austère, un vrai **pater familias** qui estime peu son propre fils, le père d'Yvon. Et ce dernier adopte la même attitude vis-à-vis d'Yvon qu'il accuse toujours de tous les méfaits et à qui il ne parle jamais — Il ne l'appellera pas trois fois par son prénom de toute sa vie. — Le plus fort, c'est que le père d'Yvon s'est trouvé lui-même dans la même situation détestée de son père, mais aimé de son grand-père. — « *Haine sur haine produit amour.* » — Ce qui donne depuis l'arrière-grand-père, donc sur trois générations, une constante de la haine du fils ; en fait de celui qui prendra la succession de la ferme !

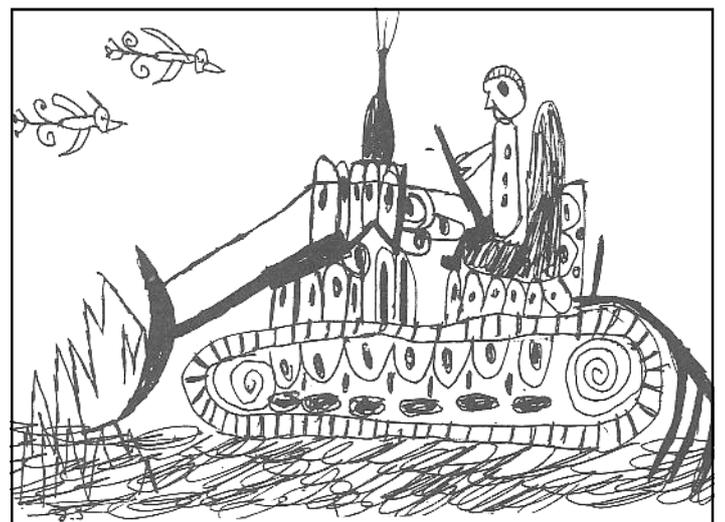
Est-ce que ce garçon va subir, sans réagir, les oppressions de ce mauvais environnement affectif ? Eh bien, non ! Comme aucune relation ne semble possible avec un groupe de personnes, une équipe ou une personne privilégiée, il rentre en relation avec les objets. D'autres, placés dans la même situation ont recours à la nature ou à l'imaginaire. Lui, au contraire, devient super-réaliste, jusque dans ses rêveries. Il bricole à tour de bras, il se passionne pour les outils qu'il emprunte en cachette à son père ; en même temps qu'il lui emprunte la même solution d'être un enfant d'objets face au refus d'amour paternel — car son père est également passionné de bricolage —. Et cette relation est profondément inscrite en lui car il vibre même aux musiques des machines, comme d'autres aux symphonies.

Mais — faut-il s'en étonner ? — la relation d'Yvon aux objets est très conflictuelle. Incontestablement, il éprouve beaucoup de jouissances à attaquer les matériaux, à creuser, à scier, à découper, à enfoncer... Il n'aime pas que les objets lui résistent : il les insulte et les brutalise au besoin. Mais c'est avec opiniâtreté et perfectionnisme qu'il les réduit à être ses êtres matériels, exactement tels qu'il les veut soumis.

Son père s'étant retiré des affaires, c'est lui qui prend la succession de la ferme. Et là, il prend ses revanches. Pas tellement sur le plan de l'argent

puisqu'il ne gagne presque rien. Mais il se trouve bien payé par ailleurs ; et même très bien payé ! Pour commencer, comme il a des rattrapages à réaliser sur le plan de la liberté, il supprime l'élevage qui est très assujettissant. Il se venge également de la discipline rigide de la pension en se choisissant ses horaires de travail. Quand il le faut, il en met un coup mais, par ailleurs, il bricole son temps. En choisissant d'abandonner l'élevage, il s'extrait aussi du terrain de la principale compétence de son père. Et il le dépasse, alors que c'était un cultivateur très expérimenté, en utilisant des méthodes culturelles modernes : travail par contrat de ramassage avec des entrepreneurs, utilisation de machines nouvelles (hélicoptère pour les traitements), pratique de l'analyse des sols, plan de culture... Son plaisir, c'est d'innover, de risquer, d'essayer toujours quelque chose de nouveau, bref, de sortir des routines où avaient toujours solidement campé ses parents qui se trouvent complètement dépassés, surtout le père. Et ça, c'est déjà un excellent premier résultat.

Autre source de plaisir : la puissance. Lui, le bon à rien, l'inexistant, celui qui ne devait pas réussir, flirte constamment avec la puissance. Il emploie deux gros tracteurs ; ses entrepreneurs ont des machines énormes ; ses machines-outils sont toujours les plus performantes ; et il se paie l'hélicoptère ! Ajoutons qu'il est, par ailleurs, chanteur de fest-noz. Et rien ne le ravit autant que de faire danser cinq cents ou mille personnes, par le seul son de sa voix, du haut d'un podium doté d'une bonne sono. Mais, il ne se contente pas de ça en musique. Son commerce avec les objets, et la maîtrise qu'il en a, l'ont amené à être un bon joueur de flûte irlandaise. Son domaine, c'est la musique celtique où il y a encore tant à explorer. Et s'il est un tel militant de la culture bretonne, c'est aussi pour faire entendre la voix d'un peuple **opprimé** par le jacobinisme. Ajoutons qu'il





appartient à une chorale importante qui lui donne l'occasion de jouir de la puissance de sa voix, pour ainsi dire multipliée.

Mais, pour lui, la puissance, c'est surtout la capacité d'agir sur l'environnement et de le transformer. Par exemple, « *Quand tu reviens le soir, après une journée de labour, tout un flanc de la colline a changé de couleur.* » On sent que si l'on examinait à fond tous ses comportements et tous ses engagements de plaisir et de militantisme, on pourrait en repérer les principales sources dans ce que fut son enfance. Il parvient même, parfois, à rattraper par personne interposée. Par exemple, dans certains domaines, les conditionnements du comportement « *normal* » sont si profondément inscrits en lui qu'il est hors de question qu'il puisse s'en délivrer. Mais il a épousé une fille qui, elle, est parfaitement libérée, précisément dans tous les domaines de comportement qui lui sont interdits. Et c'est sa façon à lui de vivre ces choses et de se permettre les fantaisies auxquelles il aspirait - Cela fait penser à Tersio primo qui avait « *réparé* » la faille qui existait entre sa soeur et lui en épousant une fille qui était institutrice comme elle. Autre parallèle : Tersio primo a repris ses études qu'il avait abandonnées au niveau bac. Eh bien ! Yvon par le C.N.A.M. et la fac est devenu le plus diplômé de la famille !

Mais, pour en revenir à la fantaisie, il est d'une créativité dingue sur le plan oral : il a non seulement réinventé, depuis l'enfance, le verlan mais également le « *vanler* » et le « *lervan* » qu'il parle couramment. Peut-être a-t-il étendu aux objets linguistiques que sont les mots, la domination qu'il s'est assurée sur les objets matériels.

Mais, même sur le plan manuel et professionnel, il est très entreprenant, très créateur, très imaginatif, et même très original car il ne se préoccupe jamais de savoir si ses solutions sont conformes à ce qui se fait

habituellement. Il a toujours des tas de projets en tête qu'il réalise un jour ou l'autre en ne comptant jamais que sur lui-même. Comme sa vie le lui a appris.

Ainsi, ce fils mal-aimé de la troisième génération n'a pas, lui, accepté son destin. Il lui a fait face. D'abord, c'est dans le domaine précis du travail manuel où les circonstances de la vie l'avaient enfermé qu'il a réussi. Mais il a étendu son champ de plaisirs : d'une façon ou d'une autre, il s'est libéré de beaucoup de contraintes ; il a joui de la puissance qu'on lui refusait dans ses activités professionnelles et ses loisirs ; il a joué un rôle sur le plan de la culture régionale. Et, de plus, il est non seulement aimé de sa femme qui apprécie son originalité, sa gentillesse, son équilibre, son humour, sa fantaisie, mais aussi de tous ses amis qui sont nombreux : comme il n'entre pas dans le circuit rivalitaire, il n'est dangereux pour personne et on peut donc l'estimer sans danger ! Au total, n'est-ce pas un destin bien maîtrisé ? Et qui ne pèsera pas sur celui de ses enfants parce que Yvon n'aura pas besoin d'essayer de leur faire revivre sa vie.

Cependant, je sens confusément, après avoir écrit tout ceci que, si ce n'est pas trop beau pour être vrai, c'est à tout le moins, trop court pour tout expliquer complètement et définitivement. Ce serait vraiment trop simple et même trop simpliste d'attribuer ce constant désir de réalisations uniquement à des circonstances de l'enfance. Et s'il y avait d'autres raisons ? Et si, par exemple, du moins pour l'essentiel, c'était donné dès la naissance, et même avant ?

Je ne suis pas du tout calé en astrologie, mais je baigne dans un environnement qui en a fort souci. Au départ, j'étais réticent et même carrément opposé. Mais quand j'ai entendu ce qu'on disait des « *Lion-Balance* » j'ai bien été obligé de convenir que ça pouvait s'appliquer à moi. Et Yvon est du signe Taureau-Gémeaux. Alors, ceux qui s'y reconnaissent pourront repérer des choses. Et ceux qui ne s'y reconnaissent pas pourront néanmoins se convaincre que, même s'ils ont une grande importance, les éléments d'un roman familial (personnes... lieux, temps, événements...) ne sauraient tout expliquer et tout recouvrir.

Au travers de cette biographie, nous avons pu voir comment un même désir pouvait circuler et se réaliser sous les formes les plus diverses :

professionnelle, matérielle, artistique, culturelle, linguistique, affective, familiale... Mais, parce qu'il ne faut pas que j'oublie que je suis pédagogue, je voudrais tenter d'éclairer un autre point en montrant qu'un même désir peut circuler à l'intérieur d'un même domaine. Pour cela, je ne vais pas hésiter à parler de moi car c'est à mon niveau que j'ai vraiment perçu la chose.

J'ai été heureux jusqu'à douze ans. La vie matérielle de la famille était un peu difficile et le froid était parfois vif. Mais il régnait au foyer une telle chaleur affective que je ne m'en apercevais guère. Je réussissais bien en classe et en sport. Tout était donc pour le mieux. Mais, à 12 ans, après mon succès au certif, mes parents ambitieux m'envoient à 100 km de chez moi, dans une école jugée meilleure que les écoles locales. Et c'est le drame de ma vie : je me sens exclu, rejeté, exilé. Et c'est la déchirure affective : il a fallu que mon père traîne mon petit frère hurlant sur le quai de la gare pour l'arracher à moi. C'est d'ailleurs une situation assez banale que l'on retrouve dans de nombreux récits de vie. Mais ce qui me paraît intéressant, c'est la façon dont j'ai tenté de cicatiser cette blessure d'enfance. Cela s'est fait principalement dans des activités d'expression. Je me suis passionné pour la mosaïque, le dallage, le montage magnétophonique, le marché de poèmes. Et je sais également que le vitrail pourrait fortement m'intéresser.

Dans chacune de ces activités, il s'agit de partir d'éléments indifférents et non individuellement caractérisés pour constituer une unité qui a une signification. C'est comme si je tentais constamment, à travers tout cela, de reconstituer symboliquement l'unité de ma famille éclatée. Cela doit vraiment correspondre à une demande profonde car, quand je suis dans cette situation de re-création, je goûte un vrai bonheur, étrangement calme, limpide et long : deux mois pour un dallage ; des jours pour une mosaïque ; cent heures pour un montage de trois minutes ; des rêves sans fin pour un vitrail... Là, je suis vraiment « *dans ma farine* ».

Autre aspect complémentaire de ces tentatives d'effacement : l'appartenance à des groupes, pour ne pas dire à des « *familles* ». Incontestablement, je suis enfant de groupe. Et ce n'est pas pour rien que j'ai appartenu à des équipes de basket et de foot, à un parti politique, à une famille pédagogique, à des groupes d'expression etc. Sur un autre plan, les

chorales me touchent, les joies des groupes m'atteignent — et même celle des adversaires politiques quand ils gagnent ! — L'écriture collective me ravit et les co-biographies me passionnent. Et j'ai récemment compris pourquoi, dans certaines circonstances, je me trouve parfois empoigné, au-delà de toute mesure, par une émotion qui surgit à l'improviste. Par exemple, par l'exécution du « *Sacre du Printemps* » de Stravinsky, à la télé : tout cet effort de convergence, ce dévouement, cette tension de chacun des divers instrumentistes pour réaliser une **unité** orchestrale au service d'une oeuvre difficile. Mais depuis que j'en ai repéré la source profonde, je maîtrise beaucoup mieux ce genre d'émotions : j'ai donc progressé sur le plan de la liberté. À propos de musique, je voudrais souligner le fait que, si Yvon et moi nous aimons également les chorales, lui, c'est pour la multiplication de sa puissance vocale et moi pour l'aspect groupal (entre autres choses, évidemment). Ceci pour dire qu'une même activité peut être appréciée en raison de l'une de ses multiples composantes.

Et cela me permet de poser le problème de l'école qui devrait davantage se soucier d'organiser les circonstances pour que chacun ait beaucoup plus de chances de trouver ses terrains de rééquilibrage et de construction. L'essentiel n'est-il pas de bien planter le développement dans des terrains irrigués par les sources profondes de l'être. Alors, tout se présenterait différemment. Mais il faut avoir vérifié qu'aucune activité « *engagée* » ne saurait conduire à une impasse. Non, tout est contingent. Par exemple, une passion de mosaïque peut déboucher sur l'histoire (Rome — Ravenne — Byzance) ; la peinture (impressionnisme — pointillisme — cubisme...) ; l'adresse manuelle ; la géométrie ; la technique ; le ciment ; le plâtre ; la menuiserie ; la mathématique ; la céramique ; le vitrail... bref, des quantités de connaissances peuvent être abordées sur cette base de départ. Et elles sont d'autant mieux assimilées que la mémoire affective est ouverte en grand pour les accueillir et les intégrer profondément à l'être, **sans aucun effort**.

On saisit bien, à cette occasion, combien il serait nécessaire de s'intéresser aux intérêts profonds des enfants. Non, je me trompe, je veux dire : combien il serait nécessaire de permettre aux intérêts profonds des enfants de se « *réaliser* » en dehors même de toute possibilité d'analyse et de repérage. Il faudrait surtout offrir large. On a bien compris, en ce qui me

concerne, que ce n'est pas la mosaïque qui m'est absolument indispensable mais, aussi bien, toute activité qui pourrait se ranger sous le mot-bannière : **montage** ou sous le mot : **groupe**. La mosaïque, en cette occurrence, n'est qu'une actualisation, parmi d'autres, d'un désir latent. Ce qu'il convient d'offrir aux enfants — et aux adultes — ce sont des champs de possible réalisation des désirs d'effacement ou de reviviscence qu'ils portent en eux. Cela leur permettrait d'utiliser leur énergie individuelle avec un bien meilleur rendement sur le plan de l'acquisition des connaissances ou des satisfactions de vivre. Mais le souci essentiel de l'adulte, en temps que modèle-obstacle n'est-il pas d'empêcher le disciple ou l'élève de progresser, ce qui mettrait sa suprématie en question ?

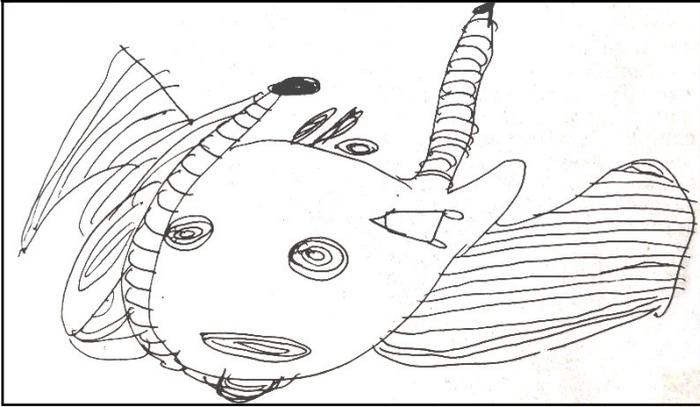
« Est-ce que l'école, ça serait pas fait pour empêcher d'apprendre ? » Roger Gentis

Question importante. Les buts de l'école, ce n'est pas une mince affaire. Ça aussi, ça nécessite réflexion. Il faudrait aussi revenir sur une autre idée : certes, il y a des transmissions de solution, de génération en génération, mais on s'est aperçu, avec Yvon, qu'il pouvait y avoir brisure des chaînes du destin. On verra aussi comment un garçon avait échappé à la pression de ses parents et grands-parents, profs de fac. On saura également qu'on peut rompre aussi la chaîne de l'alcool. Et je connais même des familles où la tradition du suicide par pendaison n'est plus respectée. Des libertés ont été prises. Des libertés peuvent se conquérir.

Maintenant, nous allons revenir à nos romans familiaux pour essayer de faire un peu l'inventaire des situations qu'on y peut rencontrer.



# Éléments d'hiver ou de printemps



Dans le titre, on se serait plutôt attendu à voir apparaître le mot **été** à l'intérieur de cette idée d'opposition introduite par la conjonction **ou**. Mais, en lui préférant : **printemps**, j'ai voulu exprimer deux choses.

Le **ou** signifie qu'un élément de froid, de rigueur, de rétraction pour les uns peut être pour les autres, un élément de chaleur, de libération, d'expansion de l'être. La solitude, par exemple, qui est pour certains une vraie malédiction, se trouve beaucoup plus heureusement vécue par d'autres. Il en est de même pour le fait d'appartenir à une famille nombreuse, d'être un dernier, d'être orphelin ou même d'être handicapé. Je ne parle pas à la légère j'ai rencontré des orphelins, de père en particulier, qui estimaient avoir ainsi bénéficié d'une chance supplémentaire. Et un handicapé m'a dit un jour qu'il aurait sans doute pu récupérer son déficit, mais il préférerait rester dans cet état qui lui convenait très bien. Incroyable, n'est-ce pas ?

Mais, je voudrais signaler que c'est parfois à l'intérieur même de la chose que s'opère une transmutation. Un même élément, ressenti d'abord négativement par une personne, peut se transformer à ses yeux en quelque chose de positif. Et, curieusement, sans même avoir à bouger, par la simple évolution des circonstances extérieures. Combien de fois, n'avons-nous pas entendu dire, et même par nous-mêmes :

— *Tu vois, au début, j'ai beaucoup regretté d'avoir vécu ça, mais, finalement, tous comptes faits...*

— *Pendant une période de ma jeunesse, tout semblait se liguer contre moi, mais justement, à cause de ça...*

— *Et moi, je n'avais pas décoléré pendant un mois quand on m'avait refusé le poste de secrétaire de mairie qui me revenait de droit. Et pourtant, si je suis prof de fac...*

— *Non, je ne regrette rien... (air connu).*

Et c'est bien ce que j'ai voulu exprimer en n'employant pas le mot **été**. L'été qui signifie mûrissement, maturité, c'est pour plus tard. Par exemple, pour la cinquantaine ou la soixantaine heureuse, quand on peut dire :

— *Plus je vieillis, plus je rajeunis car je deviens de moins en moins con. Je me laisse de moins en moins avoir par des conneries.*

Mais avant d'en arriver là, il faut avoir parcouru le chemin, sans avoir pris souvent le temps de penser qu'on aurait pu en modifier le tracé. Et pourtant, si on n'a presque jamais été pour rien dans le déclenchement des tempêtes qui nous ont assaillis sans qu'on n'y ait pu grand-chose, on peut parfois, néanmoins, s'en emparer pour les faire rentrer dans une dynamique de vie. Le printemps, c'est la nouvelle chance, la plante qui lève après la perlaboration souterraine, toute une alchimie merveilleuse qui peut se réaliser et sur laquelle, contrairement à l'hiver que l'on doit nécessairement subir, on peut exercer un pouvoir, une créativité, en décidant de ne pas rester passif.

— *Ouais, mais qu'est-ce qui, dans ta vie, a fait que tu sois ou non passif ? Et que tu décides de ne plus l'être, hein ?*

Question au-dessus de mes compétences. Polarisons-nous plutôt sur quelques-uns de ces éléments d'hiver ou de printemps.

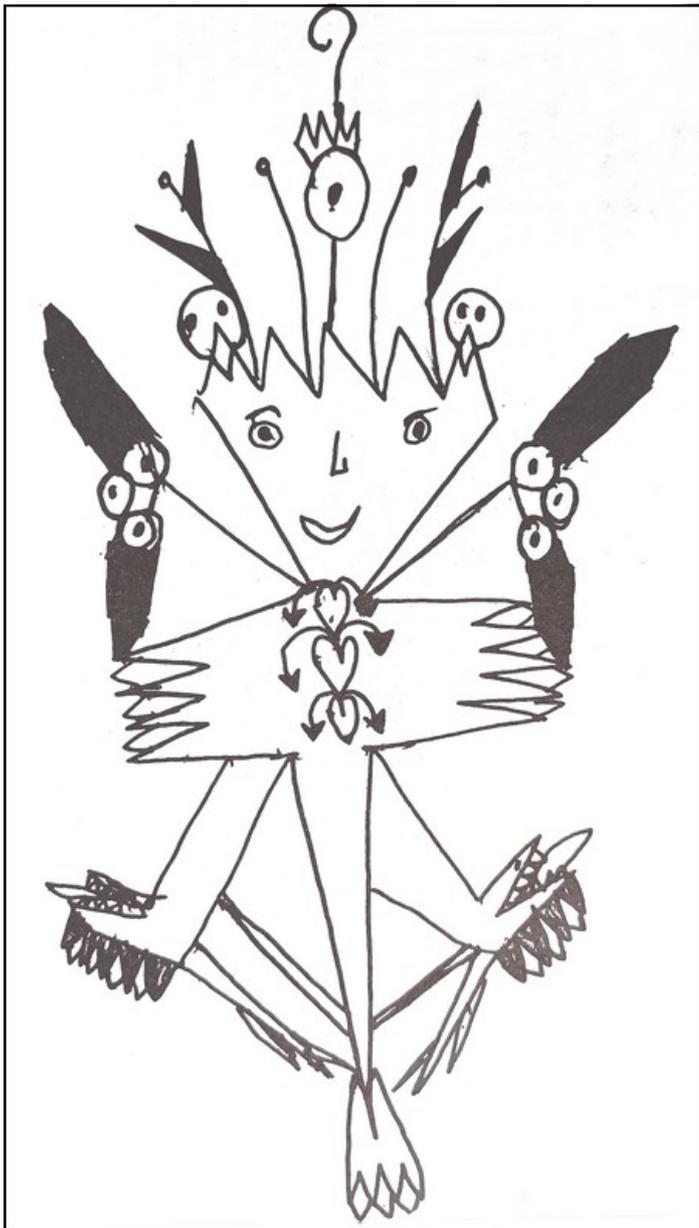
## Nom et prénoms

La biographie de Giacinta nous a déjà permis d'aborder ce problème. C'est un élément important de l'existence. En effet, le prénom dépend du choix des parents. Mais, dans certaines cultures, il est assez limité. Par exemple, en Côte d'Ivoire, chez les Baoulés, tous les garçons qui naissent un lundi — qui

se dit : kimié — se prénomment automatiquement Kouassi et les filles Akissi. Dans la religion musulmane, on a tout de même un peu plus de choix : les garçons du lundi peuvent être prénommés : Abdoulwaïd ou Mohamed, Ibraïm, Yacoub, Moufou, Habilou, Inoussa, Loukman, Hamid. Et les filles : Aïcha, Ramatou, Awa.

Dans nos régions, le choix est quasiment illimité. Et les motivations peuvent être transparentes : prénoms de roman, singularité, appartenance ethnique, souvenirs personnels conscients ou inconscients, quoi encore ?... À ce sujet, je ne veux citer que deux extraits de biographies.

1. « Je m'appelle René, Jean-Yves, Marie. Mon prénom a de l'importance, il permet des identifications imposées. Le frère de mon grand-père paternel, l'aîné de la famille était ouvrier agricole et s'appelait René. Et il est mort à la guerre. Or René (Re-né) ça veut dire Re-vie, Renaissance. Mon grand-père a toujours dit que lorsque je naîtrais, ce



serait pour remplacer son frère. Et, de plus, Jean-Yves et Jean-Marie sont les noms de mes deux grands-pères. J'étais donc bien déterminé et j'ai dû, bon gré, mal gré, rentrer dans les fantasmes des uns et des autres. Heureusement, par chance, ils étaient un peu contradictoires et l'impossibilité de m'identifier totalement à cette trinité familiale me laissait quelque liberté. Mais quand on n'en remplace qu'un seul, ça doit pas être marrant. »

2. « On m'a donné pour prénom : Annick — un prénom breton, alors que nous sommes tous Normands —. C'était celui de ma marraine, une femme courageuse, avec de beaux yeux généreux mais qui a vécu malheureuse, exploitée, tyrannisée par un petit homme sec et sans cœur qui lui a fait neuf enfants et « une vie de chien ». Aujourd'hui, on la soigne, on la drogue avec du Valium et des calmants. Elle était épuisée, elle ne parlait plus quand on l'a hospitalisée. Ce n'est pas son histoire que je vais raconter, mais cette femme a, je pense, agi quelque part sur moi et, peut-être, en me léguant son prénom, désirait-elle que je réalise ce qu'elle ne pourrait pas faire. »

Je pense que ces exemples peuvent suffire pour que chacun ait envie d'aller voir du côté de ses prénoms et de ceux de ses familles. Ce n'est souvent pas pour rien que l'on s'est trouvé prénommé : Walter, Jenny, William, Jean-Christophe, Maurice, Mathilde, Typhaine, Périg, Rosaline...

On peut passer maintenant à l'examen de l'impact du nom qui peut concerner des individus ou des groupes familiaux. C'est ainsi que pendant notre jeunesse, après la guerre 14-18, mes frères et moi nous avons craint constamment que quelqu'un ne s'aperçoive que l'anagramme de notre nom donnait : Le Boche. C'est vrai qu'il y avait de quoi trembler pour des enfants de cette époque. Mais maintenant que la Bretagne est valorisée par sa culture originale, nous sommes devenus très fiers de notre nom. Pas besoin d'en camoufler la finale comme le font ceux qui veulent franciser leur nom à consonnance trop marquée : Collucci = Coluche ; Donizetti = Donizet, etc.

Comme le prénom, le nom peut offrir une bonne prise, surtout dans le milieu enfantin. Car pour chaque enfant, le risque est terrible de devenir le bouc émissaire qui permet de capitaliser les tensions d'un groupe social sur une seule tête. Et celui qui risque le plus, c'est celui qui présente une petite différence, soit physiologique, soit vestimentaire, soit patronymique... « Cet âge est sans pitié. » Je me

souviens d'avoir dit à un étudiant qui s'appelait Navet :

— Tu as dû souffrir pendant ton enfance.

— *Oh ! Non, pas du tout. Au contraire même. À chaque fois qu'on ricanait en m'appelant Navet, j'ajoutais : rutabaga, topinambour, betterave, radis, concombre... Et l'adversaire se trouvait désarmé parce que je ne réagissais pas négativement, comme il s'y attendait. Avec un nom pareil, il croyait jouer sur du velours. Et ma réaction le désarçonnait : la prise espérée se déroba. Alors, il lui fallait se remettre en quête d'autres prises sur d'autres garçons pour agir préventivement et ne pas continuer à vivre dans l'angoisse d'être soi-même le souffre-douleur dont tout groupe a besoin.*

Mais le nom peut déterminer des réactions qui s'inscrivent plus longuement dans la durée. Un jour, au cours d'une intervention pédagogique, j'avais dit d'un garçon qui déplaçait beaucoup d'air. (Il avait un gros chien en cours et faisait un bruit terrible en allant voir les documents que je présentais) :

— En exagérant, on pourrait supposer qu'il n'a pas été assez aimé quand il était jeune puisqu'il a besoin de se rappeler ainsi à l'attention de tous.

Évidemment, tout le monde avait ri de cette psychanalyse de pacotille que j'avais inventée sur le champ pour intégrer à la séance cet événement que nous ne pouvions ignorer. Mais, à la fin de l'heure, il était venu me trouver :

— *Tu ne peux pas savoir à quel point ce que tu as dit me concerne. J'ai été un enfant abandonné. Et à l'Assistance Publique, on n'a trouvé rien de mieux que de m'appeler Petiot à cause de mon apparence chétive. Mais pendant toute mon enfance, je me suis dit : — Non, je ne serai pas toujours petiot. Aussi, je me suis mis très tôt aux sports de combat. Et j'ai eu l'impression de réussir, enfin, à rattraper la situation lorsque je suis devenu international de lutte libre.*

On voit donc qu'à lui seul, le nom peut être la source d'un investissement profond dans un quelconque domaine. Mais ce sont parfois les surnoms qui provoquent des réactions de comportement. On sait d'ailleurs que les noms propres ont presque toujours pour origine des surnoms qui permettaient de différencier les éléments d'une même famille ou d'une même tribu. C'est ainsi qu'on trouve en Bretagne des noms comme Le Bihan — Le Bras — Le Dantec — Le Blévenec — Le Pennec — Corfdir — Poesivara (Le Petit — Le Grand — Le Dentu — Le

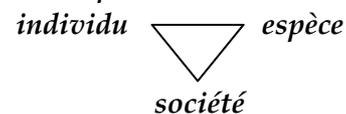
Chevelu — La Grosse Tête — Corpslong — Pèsson-pain).

Mais inutile de poursuivre ; depuis un certain temps déjà, le lecteur a décroché pour rêvasser sur ses propres nom et prénoms et ceux de son entourage.

## La situation géographique

Au début de ce chapitre, j'ai écrit : nom et prénoms. Et, aussitôt, dans mon esprit, s'est mis en place la litanie : date et lieu de naissance, âge, sexe, état-civil, profession etc. Il est évident que tous ces éléments ont également de l'importance. Alors pourquoi en choisir un plutôt qu'un autre ? N'y a-t-il pas aussi nécessité de se référer aux conditions géographiques, historiques, politiques, sociologiques, économiques... qui ont présidé au déroulement de nos vies. C'est d'ailleurs ce qui se fait souvent. On se réfère plutôt aux conditions générales de l'existence : économie, histoire, sociologie... Peut-être pour ne pas avoir à prendre en compte l'individu — sujet et pour s'interdire — afin de se protéger soi-même ? — d'y aller trop regarder. D'ailleurs, quand on a besoin de jouer du pouvoir-par-le-savoir, on a plus de chance de l'obtenir dans les sciences du général. De toute façon, nous n'avons absolument rien à apporter dans ces territoires — ils sont abondamment occupés et on les a fait beaucoup fructifier. Il est certain, également, qu'on pourrait avoir l'impression de saisir plus large et plus juste en ne posant sur la totalité qu'une seule grille, très élaborée. Cependant, nous sommes conscients que tout est lié :

*« Nous avons vu que la définition complexe de la notion d'homme comporte trois termes indissociables,*



*en relations complémentaires, concurrentes, antagonistes. Nous avons vu qu'aucune hiérarchie de finalité n'impose l'un de ces termes aux autres et qu'ils demeurent rotativement moyens et fins des autres. »*

Edgar Morin

Mon propos étant de focaliser un peu plus l'attention sur l'individu particulier qui est parfois trop oublié, je vais l'inciter à considérer « *scientifiquement* » sa trajectoire personnelle comme je n'ai cessé de le faire, c'est-à-dire au moyen d'anecdotes particulières. Sur le plan de la situation géographique, je ne voudrais

en citer que deux. En effet, avec Giacinta et Danièle, nous avons vu combien la géographie avait de l'importance. On peut même dire que la personnalité de Danièle a été construite, en grande partie, sur ses constants changements de lieux d'existence. Mais la position géographique peut avoir d'autres influences.

Voici, par exemple, l'histoire de Michel. Après son certificat, il aurait bien aimé poursuivre ses études. Mais il n'y avait pas d'école secondaire catholique dans le pays. Comme, pour ses parents, il était absolument hors de question de le mettre dans une école publique, ils l'ont placé en apprentissage de charcutier. Mais s'ils avaient vécu dans une petite ville, à 30 km de là, ils auraient accepté la poursuite des études car, dans un milieu plus urbanisé, on accepte beaucoup plus facilement ce qu'interdit l'idéologie monolithique d'une bourgade refermée sur elle-même. Mais Michel n'avait pas renoncé à son idée de départ pour autant. Lui qui, de toute son enfance, n'avait pas mis une seule fois le pied hors de sa commune est parti travailler en Allemagne. À son retour en France, il a fréquenté un organisme de remise à niveau. Et il a pu ainsi rentrer dans un I.U.T.

Je voudrais insister encore plus sur cette question de « l'appartenance » géographique. En Bretagne, par exemple, la délimitation est très marquée entre le pays gallo et le pays breton. D'un côté de la route, les gallésants parlent « *patouais* » et mangent des galettes de sarrasin. De l'autre côté, les Bretons parlent leur langue et mangent des crêpes de froment. Cela ne s'arrête pas là, évidemment, c'est toute une opposition de cultures et de comportements. Ceux qui ont lu « *LE CHEVAL D'ORGUEIL* » de Per-Jakez Hélias savent combien les Bretons sont fiers, vifs de caractère, tenaces, généreux dans l'effort, très militants, très engagés. Et les Gallos sont calmes, placides, peu prompts à s'émouvoir, indifférents et conservateurs.

Aussi, quelle que soit l'origine ethnique de ses parents, il est incontestable que si on vit dans un milieu ou dans l'autre, on est nécessairement imprégné des valeurs locales. On est même fondamentalement autre. De telles oppositions se manifestent d'ailleurs dans tous les coins de France : les Gascons et leurs voisins, les Picards et les Normands... Mais il faut bien se rendre compte que c'est souvent beaucoup plus subtil que cela : ceux de la mer et ceux de la terre (à 2 km), ceux du sud de la commune et les autres... La composante

géographique est si importante qu'elle peut poser des problèmes à l'intérieur d'un couple, en raison parfois des quasi-impossibilités de s'accorder, de se comprendre, de vivre hors de ses climats. Mais, heureusement, il arrive aussi souvent que ça ajoute un charme supplémentaire à l'autre et que cette différence foncière soit un élément positif irremplaçable. Il est évident que l'on pourrait se poser les mêmes questions au sujet de la différence de milieu social, de milieu politique, philosophique, culturel... Mais il faut beaucoup de philosophie et d'expérience de la vie - et de désir de désaliénation - pour réussir à prendre un peu de distance par rapport à ce qui vous a tant constitué.

## Situation historique

Prenons maintenant en considération quelques éléments d'ordre historique. Cela peut tenir de la circonstance fortuite comme, par exemple, la suppression du concours d'entrée en médecine, en 1940, qui avait contrarié les projets du père de Monique. On a vu également le regret du père d'André qui appartenait à une classe exemptée du service militaire et ce qui s'en est ensuivi. Parallèlement, la mère de Joëlle était une Italienne émigrée à Paris quand l'Italie déclara la guerre à la France en 1940. Et elle souffrit beaucoup d'être traitée de « *ritale* », de « *macaroni* ». Elle avait adopté une attitude de mutisme que Joëlle a reprise à son compte à la naissance de la petite soeur. Mais, par écrit, elle parlait beaucoup, principalement pour exprimer symboliquement sa rivalité fraternelle et son ressentiment vis-à-vis de sa mère qui lui avait donné cette soeur.

Mais curieusement, elle s'est aussi beaucoup investie dans des « *créations* » mathématiques où elle s'est montrée prodigieusement inventive.

Cette fois nous effleurons un domaine qui pourrait demander la rédaction d'un autre ouvrage : « *Les sources profondes du comportement scolaire des enfants.* »

Bon, nos parents et nous, nous avons eu nos circonstances. Mais elles n'ont pas constitué un bloc inentamable sur la route du passé. Elles se sont inscrites dans une dynamique, une temporalité. En fait, aucun événement ne saurait être totalement négatif ou totalement positif. La sagesse populaire l'exprime d'ailleurs très bien : « *À quelque chose, malheur est bon.* » « *Le mieux est l'ennemi du bien.* » etc. Il est toujours excellent de poser un regard

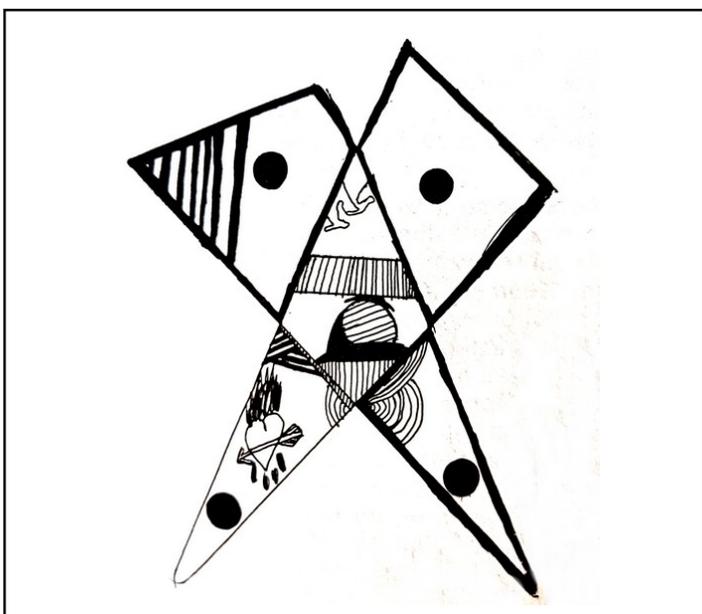
« dialectique » sur les événements :

— Bon, il y a eu ça. Mais est-ce que ça a été aussi néfaste (ou favorable) que je le crois ? Quels en sont les autres aspects ? Quelles en ont été véritablement les conséquences pour moi et les miens ?

De cette façon, on peut mieux se saisir de sa vie et de celle des autres. Et comprendre, par exemple, pourquoi telle personne qui avait vraiment eu tout pour être heureuse, culpabilisait ainsi son bonheur et se mettait dans des pétrins impossibles. Et pourquoi cette autre qui avait tout eu sur le plan matériel avait eu besoin de se plonger un moment dans cette misère.

Mais il ne faut pas se leurrer : on ne peut pas toujours serrer de près ses réalités. En effet, on peut certes, parfois, avoir un destin de corpuscule. Mais on se trouve parfois, associé à une onde où on devient indifférencié. C'est ainsi que certaines circonstances concernent des populations entières comme, par exemple, de mauvaises conditions économiques qui provoquent des émigrations massives. Alors, lorsque la ferme ne suffit plus à assurer l'emploi et la subsistance de toute la famille, il faut bien recourir à la solution générale du moment. Dans ce domaine, c'est l'exemple de la famille de Jean-Paul qui est le plus frappant : toute la famille porte l'uniforme. Il n'y a que des flics en tenue, des gardiens de prison, des employés des pompes funèbres et des religieuses. Et les gardiens de prison ont des enfants gardiens de prison qui se marient à des gardiens de prison !

Cela nous remet en mémoire le père de Danièle qui fut obligé, comme tant d'autres, de s'engager dans la marine.



Et s'il l'a fait, malgré lui, à son corps défendant, alors, presque automatiquement, il tentera de faire autre chose, à son corps attaquant. En 1940, beaucoup de prisonniers français pouvaient facilement s'évader puisqu'ils étaient en France, mais l'onde de résignation, de soumission, d'obéissance recouvrait tout. Et ce n'est que lorsqu'ils furent en Allemagne que certains prisonniers formèrent le projet individuel de s'évader, évidemment, dans des conditions beaucoup plus difficiles. Car on peut réagir à son destin qui n'est jamais fixé définitivement. Témoin, le père de Caroline. Il était ouvrier. Mais c'était un si bon ouvrier qu'il a pu devenir professeur technique adjoint dans un lycée technique. Et il a continué à s'élever dans l'échelle sociale puisqu'il est devenu inspecteur de l'enseignement technique. Et Caroline nous disait combien la pression paternelle de réussite scolaire des enfants diminuait à chaque pas en avant du père. Mais la mère, qui était restée au foyer, n'en a pas moins continué à exiger que ses deux filles fréquentent l'école de musique pendant dix ans jusqu'à les en dégoûter définitivement. Il faut dire qu'elle était en quelque sorte condamnée à ne pouvoir réussir qu'au second degré, par ses filles.

Mais si la société se préoccupait de donner toutes leurs chances d'expression, de communication, de projection, bref de réalisation aux parents, cela pourrait changer bien des choses au niveau des pressions sur les enfants. Ce qui d'ailleurs ne serait pas automatiquement à inscrire au chapitre du positif.

On ne peut en finir sur ce point sans signaler que la circonstance corpusculaire peut se marier à la circonstance ondulatoire. C'est le cas de la famille de René :

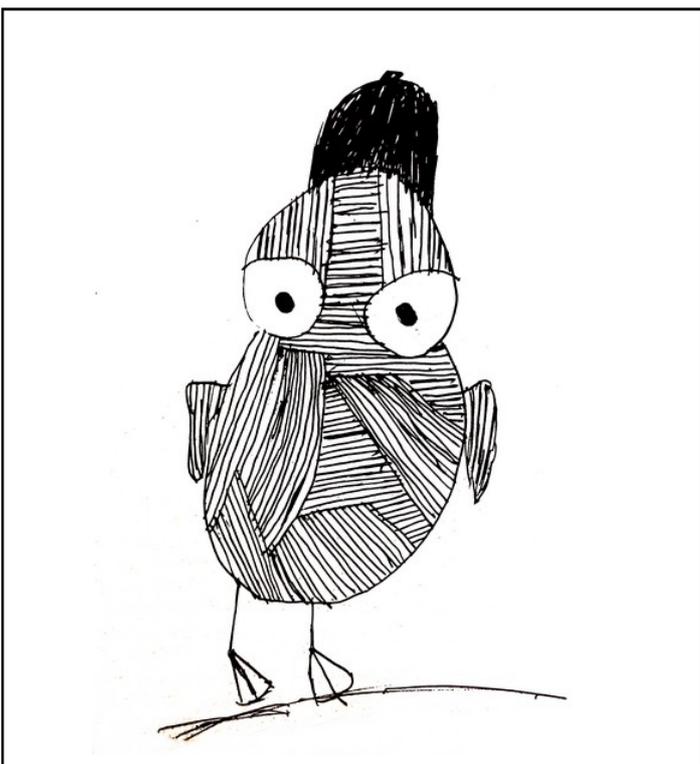
« Un jour que toute la famille ramassait des pommes de terre, François avait trouvé un article de journal retraçant l'épopée de la ruée vers l'or. C'est à cause de cela que, non seulement, François, mais plusieurs de ses jeunes frères et sœurs sont partis aux États-Unis où deux d'entre eux se sont mariés à des Bretons également émigrés. Mais il faut dire que, depuis un certain temps, ça devenait à la mode, dans ce hameau de Gourin (Morbihan) d'aller travailler dans la restauration à New York. L'article du journal n'a donc été que le catalyseur d'une réaction qui était sous-jacente puisqu'il y avait déjà des exemples dans l'environnement.. Et un incontestable besoin d'argent. »

Ce dernier exemple nous a permis de nous intéresser un peu à l'influence de l'économie. Elle peut agir

également à l'intérieur de la famille. Nous savons bien que, depuis un certain nombre d'années, les choses ont beaucoup changé. Mais les traces de l'autrefois sont encore présentes dans les personnes de l'aujourd'hui. Autrefois, en règle générale, le mari avait une situation sociale supérieure à celle de sa femme. Mais la situation inverse manquait rarement de provoquer des complications. C'est ainsi que j'ai connu des instituteurs mariés à des professeurs du second degré. Cela se compensait souvent par un investissement sur un terrain particulier : jardinage, peinture, sport, musique ou par de nombreuses prises de responsabilité sur le plan syndical, politique, administratif, récréatif... au titre de président, évidemment, ou de secrétaire général. Mais quand ce n'était pas possible...

Je me souviens aussi d'un ouvrier agricole qui avait épousé un bureau de tabac. On imagine le complexe. Et son fils qui s'était parfaitement identifié à son père avait pleinement hérité de son complexe malgré l'abattage de sa mère.

Il peut se trouver aussi que la situation financière d'une grand-mère lui donne pouvoir sur toute la famille. C'est ainsi que la famille de Jean-Marc qui ne pouvait habiter ailleurs que chez sa riche parente a été contrainte de se taire et d'accepter les humiliations imposées par cette personne autoritaire pendant de trop longues années. Heureusement, un grand nombre de tactiques d'échappement ont pu se mettre en place au niveau du grand-père, des enfants, des petits-enfants et des collatéraux.



C'est dommage de ne citer que quelques exemples dans ce domaine de l'économie. Mais il y a tant de choses à dire. Cependant, il suffisait peut-être d'attirer seulement l'attention du lecteur.

## Le désir de la famille

Dans certaines familles, il semble exclu qu'on puisse être autre chose que médecin (ou enseignant ou marin, cultivateur, musicien, sportif...). Et la pression est parfois très, grande. Comment Mariette, par exemple, aurait-elle pu ne pas devenir institutrice puisque tous ses parents, oncles, tantes, grands-parents, cousins, cousines, grands-oncles, grandes-tantes étaient instituteurs. Elle a cependant réussi à devenir P.E.G.C.

Mais parfois on peut se trouver beaucoup plus terriblement coincé. Voici un garçon : qu'il ait son B.E.P.C., c'est normal. Le bac, également, le D.E.U.G. c'est évident. La licence, naturellement. La maîtrise ça s'impose. Le C.A.P.E.S., c'est dans la ligne. Il ne restait donc plus que l'agrégation et le doctorat pour se situer au niveau des parents et de la parentèle où abondaient les profs de fac. Mais le garçon a tout de même échappé à son destin en arrêtant tout. Je dis bien : tout.

Dans de nombreux récits et romans, on peut voir également comment tout était axé sur la préservation du patrimoine. Mais, dans la vie d'aujourd'hui, beaucoup de gens gardent encore des traces de cet ardent désir. Les parents de Michèle étaient cultivateurs. Pas question pour l'aîné des garçons d'aller, après son C.E.P., ailleurs qu'à la ferme. Par chance, cela lui convenait parfaitement. Mais ce n'était pas du tout le cas de la fille aînée, Sylvie, qu'on avait maintenue malgré elle à la ferme parce qu'il fallait aussi une femme. Pour échapper à cette situation, elle s'est mariée à dix-huit ans avec le premier venu ; qui ne l'a pas rendue heureuse. Après elle, venait le second garçon ; lui, il a eu le droit de poursuivre ses études et de se créer une belle situation. Mais pas question pour Michèle qui venait aussitôt après d'en faire autant : on avait trop besoin d'elle après le départ de son aînée. Elle voulait pourtant se sortir de là. Mais on lui a refusé tout ce qui pouvait lui permettre d'acquérir une quelconque qualification : cours de coupe, de couture, de sténodactylo... Aussi, quand son frère aîné, en se mariant a introduit une femme à la maison, elle s'est trouvée dégagée de ses obligations familiales mais,

sans arme, sans munition, sans bagage. Et quand elle a vu le troisième frère avoir droit également à des études et à une bonne situation, elle s'est sentie victime d'une injustice. Elle n'en veut pas trop à ses parents dont elle comprend le désir de continuation de l'exploitation familiale, mais elle maudit sa malchance. Heureusement, à l'intérieur de l'administration dans laquelle elle travaille maintenant, il y a une petite chance de promotion. On imagine avec quelle énergie elle tente de la courir.

Mais il y aurait encore tant d'autres lièvres à soulever ! Contentons-nous, pour abrégé la liste, de signaler l'importance de la trop grande présence ou de la trop grande absence du père et/ou de la mère pendant l'enfance. Ou de leur maladie. Ou de leurs handicaps... Certaines personnes les compensent au niveau de leurs propres enfants ; quand elles ne reproduisent pas, comme malgré elles, par compulsion de répétition, ce qu'elles ont connu. C'est ainsi qu'un grand-père, orphelin de père à huit ans, a laissé également ses enfants sans père puisqu'il a divorcé trois fois. Et l'une de ses filles s'aperçoit avec étonnement qu'il lui semble qu'elle s'arrange pour que ses propres enfants soient élevés également en dehors de leur père

## Remarque

Lorsque j'ai abordé le sujet des lieux et des moments de naissance, beaucoup de personnes ont certainement pensé à l'astrologie. Rappelons que la

pratique de la co-biographie n'occupe qu'un créneau très étroit et que des quantités d'autres techniques permettent d'aller beaucoup plus loin. Mais je me souviens de ce que les astrologues disent : « *Les astres inclinent mais ne déterminent pas.* » Et cela nous replace dans le champ des événements et des circonstances qui a été l'objet de nos dernières préoccupations. Qu'une même pulsion se manifeste sous telle forme ou sous une forme contraire, ça dépend de quoi ? Pourquoi René Vignal passe-t-il de l'état de capitaine de l'équipe de France de football à celui de capitaine d'une équipe de malfrats ? Pourquoi Jean Genêt échappe-t-il à la relégation et devient-il écrivain ? Une tendance à l'accident mortel ne peut-elle pas se sublimer en profession médicale ? etc.

Mais l'accès même à son propre portrait astrologique ne risque-t-il pas, en lui-même, de constituer un événement important qui pourrait placer l'être dans un certain champ de détermination suivant les degrés de confiance ou de foi que fait l'environnement à l'astrologie. Quand un enfant de neuf ans s'entend dire qu'il est « *gémeau-balance* » s'en balancera-t-il suffisamment ? Ou se coulera-t-il dans le moule ainsi trop strictement défini ? Alors que l'astrologie non vulgaire est beaucoup plus prudente et beaucoup plus subtile. Mais c'est vrai qu'on peut en dire autant de tout ce qui environne une enfance. Le danger de programmation, de mise en scénario des vies est constant. Dans tous les domaines, il faut être clairvoyant pour repérer les besoins des divers programmeurs et prendre la distance qui s'impose.

# Pratiques de la co-biographie



Tout en rédigeant cet ouvrage, je m'interroge sur ce qu'il pourrait bien provoquer. Et je me dis que si, d'aventure quelques personnes étaient tentées de renouveler l'expérience, il leur serait peut-être utile d'être informées des formes qui ont pu jusqu'à maintenant se manifester.

On a très bien compris qu'en fonction de mon passé pédagogique, l'idée de partir des éléments de vie de chaque étudiant a dû s'installer très tôt dans ma cervelle. Mais, évidemment, dans l'enseignement supérieur, il n'était pas question de mettre en pratique cette idée incongrue. D'ailleurs, elle n'était que virtuelle et je n'étais pas assez audacieux, ni assez assuré de mon statut pour l'imposer d'emblée à cette équipe d'enseignants pourtant très ouverts.

Mais, sans l'avoir cherché, j'ai trouvé un biais intéressant en saisissant au vol, un jour, la proposition qui était faite de travailler sur « *le problème de la prise de parole en plénière* ». Le groupe qui s'est constitué sur ce thème a permis à chacun de s'exprimer sur ses réticences à parler. Et pour en découvrir les possibles sources, nous avons établi en commun une grille d'interview qui nous a servi à enquêter auprès des autres étudiants qui s'étaient intéressés à notre travail. C'est ainsi, par exemple, que nous avons compris pourquoi cinq des six enfants de cultivateurs se taisaient alors que le sixième, fils et petit-fils de militants chrétiens ruraux et militant lui-même, était parfaitement à l'aise. La moisson fut d'ailleurs étonnante : nous n'en revenions pas !

Le résultat du travail de ce groupe ayant été apprécié par l'équipe des enseignants qui s'étaient étonnés du dynamisme de ces silencieux, je me suis senti affermi sur mes positions. Et, l'année suivante, je n'ai pas hésité à proposer un groupe de co-biographies à chacune des deux promos. Nous y avons travaillé toute l'année, à raison de six heures par semaine, avec un très bon résultat en première année et un résultat excellent en seconde année. Il faut dire que plusieurs de ces étudiants fréquentaient également l'atelier d'écriture collective (Voir la brochure « *Ah ! vous écrivez ensemble* ») que j'animais par ailleurs, trois heures par semaine. Et cela contribuait beaucoup, en resserrant les liens, à desserrer la parole. Ce qui nous avait spécialement étonnés c'est que nous avons très rapidement été obligés de sortir du cadre de la famille pour aborder les types de propriété, l'ethnographie, la psychologie sociale etc. Bref, des quantités de questions s'étaient imposées à nous et c'était tout bénéfique puisque l'essentiel n'est-il pas d'engranger des questions quand on se trouve en situation de formation ?

C'est à l'occasion de ces deux premiers groupes que j'ai commencé mon apprentissage d'animateur. Au début, j'intervenais sûrement trop souvent, un peu par angoisse. Je pensais qu'on devait une sorte de politesse à celui qui faisait son exposé biographique. Et le silence des autres étudiants devait m'inquiéter puisque j'intervenais pour que le « biographant » sache qu'il y avait au moins un auditeur intéressé. Mais, peu à peu, mon inquiétude a diminué car j'ai pu affiner ma perception. Je me suis en effet aperçu que, même si on n'entendait pas beaucoup leur voix, les membres du groupe n'en parlaient pas moins par leurs attitudes, leurs mimiques, leurs comportements. J'ai appris à repérer les moues dubitatives, les hochements de tête, l'interrogation des sourcils, les dénégations silencieuses, les remuements sur les chaises... Je sollicitais alors légèrement la parole :

- Tiens, André, tu n'as pas l'air d'accord.
- *Non parce que... etc.*

Et puis, peu à peu, la parole s'est mise à circuler horizontalement. Et je n'avais plus besoin

d'intervenir autant pour que les choses se passent bien, au plus grand bénéfice de tous. Sans doute aussi parce que les participants avaient peu à peu assimilé ma grille de lecture de la personne biographée : profession des parents... place dans la fratrie... etc. Et ils s'en servaient pour s'emparer de mon pouvoir de proposition de pistes de réflexion. En attendant de se laisser aller à poser leurs propres questions.

Mais, malheureusement, les circonstances ont voulu que je ne puisse plus travailler avec des groupes de douze. L'administration ayant remplacé des « *psychopédagogues* » par des sociologues, nous n'étions plus que deux pour une promotion de 50 étudiants. Quelle déception ! Comment travailler utilement dans ces conditions. Je n'allais tout de même pas faire des cours !! Eh bien, ça a marché beaucoup mieux que je n'aurais pu le croire. Et, maintenant, lorsque je retrouve les étudiants de cette époque de frustration, je m'aperçois avec surprise qu'ils s'estiment beaucoup plus bénéficiaires que je n'aurais pu l'espérer. Sans doute parce que, n'ayant pu creuser en profondeur, nous avions creusé en étendue. Et le nombre conférant un plus facile anonymat, il n'était pas besoin de se soucier de créer une atmosphère privilégiée pour que beaucoup de choses apparaissent tout de même à la surface. Et ça, ça ouvre des perspectives : il n'est pas besoin que les groupes soient « confidentiels » pour être utiles. Ces étudiants me disent que c'est grâce à ces groupes qu'ils ont compris combien la vie des autres était différente de la leur. Et, aussi, comment le type de regard que l'on posait sur la vie d'autrui pouvait dépendre des conditions de sa propre vie.

Une seule anecdote au sujet de ces groupes. Comme on ne creusait rien, on s'attaquait à tout ce qui pouvait se présenter. Et on avait même abordé les goûts et les dégoûts artistiques, vestimentaires, olfactifs, gustatifs... des uns et des autres. Jean-Pierre avait dit :

- *Moi je n'aime pas les huîtres.*
- *Ah ! Oui. Pourquoi ??*
- *Parce que mes parents les aiment !*

Ainsi, cent questions des plus diverses se trouvaient posées et on ne manquait pas évidemment de se les poser aussi à soi-même.

Mais puisque, chronologiquement, cette activité de recherche et compréhension a démarré à l'I.U.T. il

faut que je traite maintenant d'un troisième avatar : le mémoire centré sur l'autobiographie. J'en ai déjà parlé à propos de la deuxième expérience de Danièle mais je veux y revenir car, chez elle, la parentèle non-nucléaire avait eu trop peu d'importance. Par contre, le mémoire de Gaël est très démonstratif à cet égard.

De tous les étudiants que j'ai connus, c'est celui qui s'est investi le plus à fond dans ce genre de travail — On peut entendre le mot travail dans une grande étendue de son acception et même dans celui d'un accouchement de la vérité —. Je pense que l'exemple de Gaël pourrait être contagieux. Mais je tiens à prévenir tout dominant de l'université qui voudrait en faire une épreuve que cette réalisation n'a pu s'effectuer que parce qu'elle se trouvait hors des limites de l'emprise de l'administration. En fait, il faut entreprendre cette démarche pour soi, rien que pour soi. Le profit en est déjà considérable. Et ce n'est que par affinité et générosité qu'on peut la communiquer à quelqu'un d'autre. D'ailleurs, Gaël n'a commencé à se lancer à fond dans sa recherche que lorsqu'il a compris qu'aucun autre prof que moi ne lirait son texte. Très surpris par l'intensité de son engagement, je lui avais même proposé de ne pas le lire moi-même. Mais il y avait tenu parce qu'il avait besoin, pour avancer, de se donner une sorte de témoin total. Bref, pour se livrer vraiment au jeu qu'il se donnait, il lui fallait se construire un idéal de témoin que je figurais à peu près potablement à ses yeux. Est-il besoin d'ajouter que c'est avec son accord que je parle de sa recherche ? Avec la sécurité que représentent les transpositions indispensables et, surtout, la méconnaissance que les autres avaient de tous ses éléments de vie. D'autant plus que son absentéisme inconditionnel le laissait ignoré de la plupart des gens, sinon de tous.

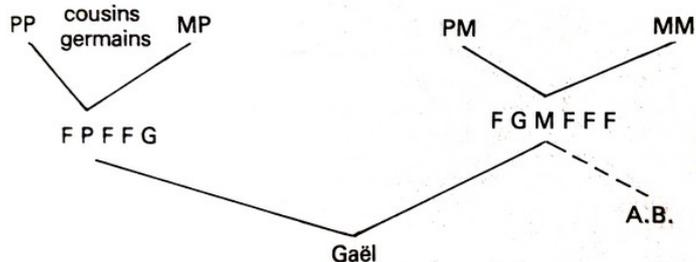
La seule concession qu'il avait à faire vis-à-vis de l'administration, c'était de fournir un titre de mémoire acceptable afin qu'il puisse être inscrit sans éveiller de soupçon, sur la liste des sujets traités. Il avait pris comme titre : « *Influence des événements familiaux sur une personnalité* ». D'autres avaient choisi : « *Recherche de quelques éléments constitutifs de la personne* » ou « *Influence de l'environnement dans la construction de l'être* ». Ça paraissait suffisamment sérieux, nominatif, universitaire pour ne pas poser de problème.

Voici le plan du mémoire de Gaël (à moins que ce ne

soit un post-plan).

- Arbre généalogique.
- Introduction.
- Biographie de chaque famille : grand-père, grand-mère, enfants (mes oncles et tantes), la famille entière.
- Biographie des parents : père, mère, beau-père.
- Yannick, mon cousin.
- Moi et mes rapports avec ma famille.
- Conclusions.

Pour voir clair et donner à voir clair, il avait inventé un diagramme qui occupait une double feuille de copie (42 x 29). Pour des raisons d'édition, je vais le morceler en deux parties (maternelle et paternelle). Mais, pour qu'on se repère mieux, j'en présente, tout d'abord, la figure générale :



On peut remarquer déjà :

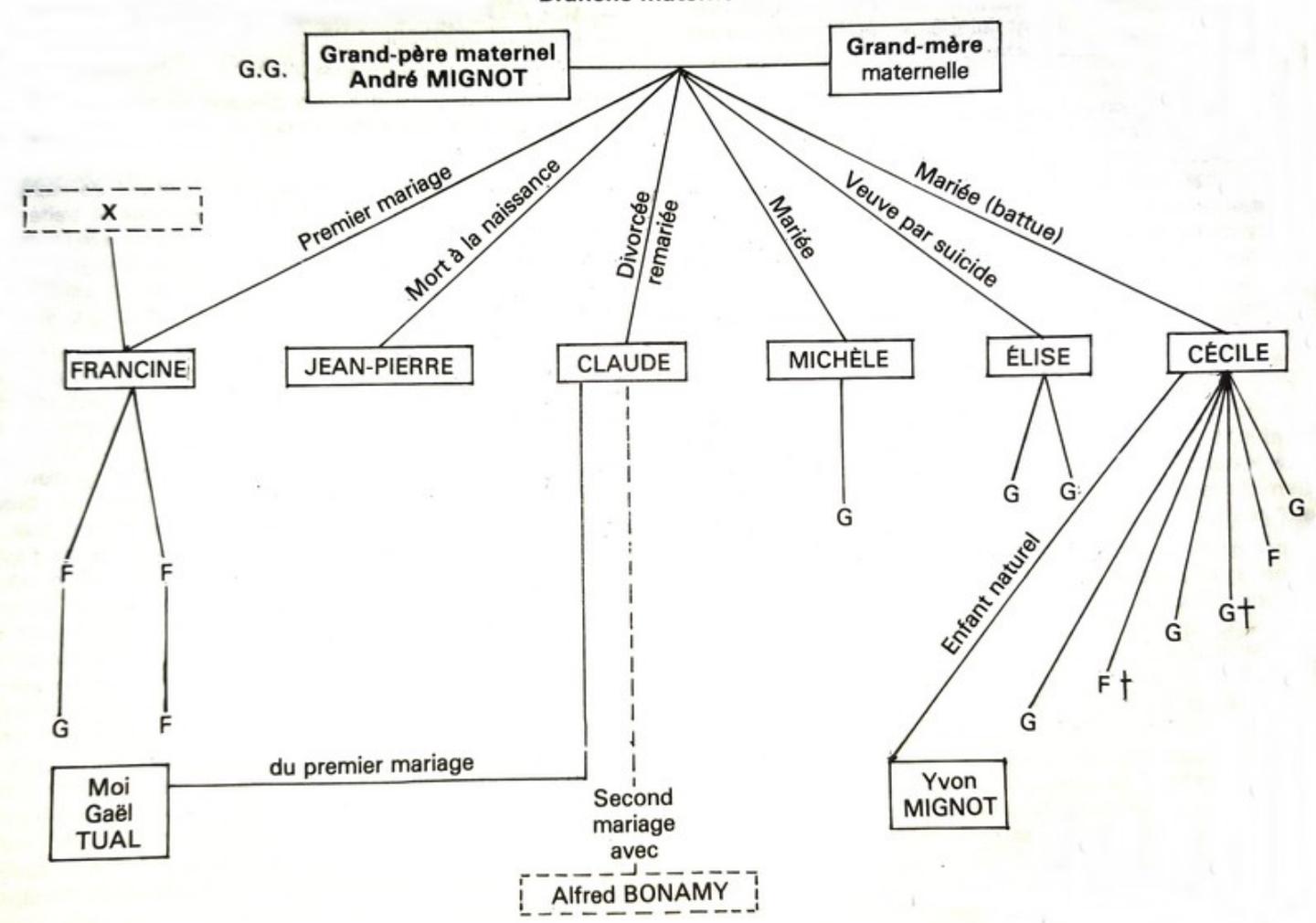
- La consanguinité des grands-parents paternels.
- Le père de Gaël est l'aîné des garçons.
- Dans la famille maternelle, il n'y a qu'un garçon.
- La mère de Gaël a divorcé et s'est remariée à A.B.

Avant de présenter chacune des deux parties du diagramme, je livre maintenant ici les intentions de Gaël.

« À travers ce mémoire, je compte essayer de voir comment les différents événements familiaux et extérieurs à la famille (guerres, idéologie, religion...) ont pu influencer les divers membres de mes familles paternelle et maternelle dans leur comportement et leur devenir. Je compte aussi essayer de voir comment ces événements ont pu, par l'intermédiaire de mes ascendants, se reporter sur moi et sur ma vie. Pour ce faire, il me faut étudier les différentes attitudes de mes grands-parents et parents à mon égard.

Il me faudrait aussi essayer de voir quelles sont les différentes tactiques de fuite ou d'affrontement des gens devant les événements. Je procéderai de la façon suivante : tout d'abord, je relate d'une façon rapide la vie de chaque membre de mon ascendance directe sous forme d'une fiche

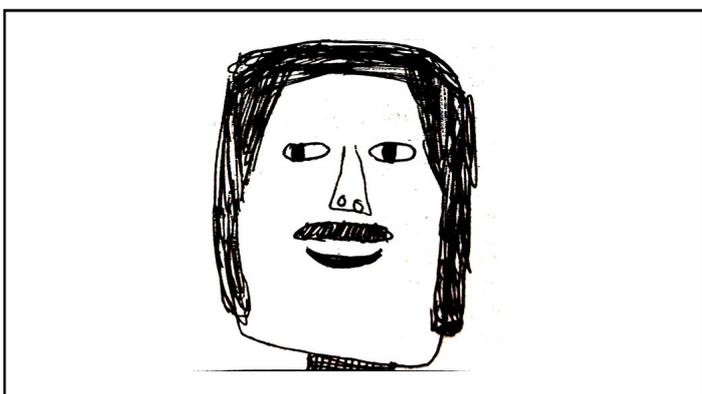
**Branche maternelle**



*biographique résumant les grands chapitres suivants : place dans la fratrie, origine géographique, religion, situation sociale, argent, deuils, idéologie environnante, santé, événements (les plus marquants), rencontres, amours, succès, échecs et école. Bien entendu, ces rubriques n'ont pour but que de lancer les grandes pistes afin de mieux cerner chaque personnage. Chaque fiche biographique sera ensuite suivie d'une petite analyse concernant chaque personnage et mes rapports avec chacun d'eux. Je finirai par ma propre biographie en suivant la même démarche que pour chaque personnage. »*

Il n'est pas question — et c'est dommage — de reproduire les soixante pages d'analyse qui suivent cette déclaration d'intention. Mais le lecteur pourra aisément se consoler d'être frustré de ce roman familial en se mettant à écrire le sien, ne serait-ce que pour sa seule consommation personnelle. La présentation du diagramme et d'une fiche biographique vont peut-être l'y inciter.

Voici la fiche de André Mignot, le grand-père maternel de Gaël, telle que celui-ci l'a établie :



**Place dans la fratrie :**

Dernier des trois garçons. Il est né très tard : 15 ou 18 ans après l'aîné.

**Origine géographique :**

Marigny (Manche). Il y a presque constamment vécu.

**Religion :**

Catholique croyant mais pas pratiquant. Fréquente un cardinal et aime la compagnie des curés en général (pour les charrier). Il élève ses enfants dans la religion.

**Situation sociale :**

Gros commerçant en tissu comme toute sa famille.

**Argent :**

Très riche jusqu'en 1946. S'est aperçu de la place de l'argent dans sa vie après sa chute financière.

**Deuils :**

Son père meurt de phtisie dans ses bras, le jour de la

déclaration de la guerre de 14. Ça l'a profondément affecté.

**Idéologie environnante :**

Grande bourgeoisie commerçante, grosse paysannerie normande (ses clients). Honneur, travail, famille, patrie.

**Santé :**

Rien à signaler.

**Événements :**

Son divorce qu'il obtient par annulation du mariage au Vatican (L'honneur est sauf !). Sa dernière fille met au monde un enfant naturel : Yvon, qu'il élèvera avec ma grand-mère jusqu'à sa mort.

— Le ménage de ma mère, sa deuxième fille, est un échec.

— Celui de Yvon aussi.

— La guerre de 14-18 où il était à Verdun l'a énormément marqué.

**Rencontres :**

Le cardinal tenait une grande place dans sa vie.

**Amour :**

Il aimera sa seconde femme, ma grand-mère, jusqu'à sa mort.

**Succès :**

Son second mariage, incontestablement.

**Échecs :**

Sa faillite commerciale, après la guerre.

**École :**

Il n'en parlait jamais.

**Vie :**

Né en 1896 mort en 1970 (à 74 ans).

À partir de cette fiche, Gaël développe l'analyse de son grand-père maternel sur cinq pages en ajoutant de nombreux faits intéressants et surtout en les reliant entre eux et avec lui-même.

Et il recommence ce même double travail (fiche et analyse) pour chacun des dix-sept autres membres de la famille. Ce qui lui permet de percevoir déjà pas mal de choses.

En cette circonstance, ce qui se dégage très nettement, c'est le désir de garçon de ce grand-père, qui se manifeste peut-être également dans les prénoms androgynes (Claude et Michèle) des deux filles nées après Jean-Pierre. Ce désir pourrait s'expliquer par le fait qu'il est lui-même le troisième et dernier garçon de la famille. Malheureusement, cette envie de retrouver les valeurs masculines n'a pu être satisfaite car, comme on a pu le constater, le seul garçon qu'il ait eu au niveau de ses enfants est

mort deux jours après sa naissance ; après avoir trop concrétisé peut-être, les espoirs de son père.

Quand sa dernière fille qui avait dix-sept ans s'est trouvée enceinte, il l'a chassée de la maison en vertu des principes d'honneur dont il était pétri et qu'il plaçait au-dessus de tout. Mais l'enfant qui est né se trouvait être un garçon : Yvon. Aussitôt, la mère et l'enfant ont été réintégrés dans la famille. C'est qu'à ce pauvre petit, il fallait un père. Et comme il n'y en avait qu'un de possible : le grand-père, c'est lui qui a pris à charge d'élever l'enfant — avec sa femme, évidemment, mais son avis devait avoir peu d'importance —. Comme quoi, le désir profond d'être père d'un garçon a facilement supplanté le respect des principes pourtant apparemment si fortement enracinés. — Oui mais, si Yvon avait été Yvonne ? —

À la mort des grands-parents, l'enfant a été élevé par la mère de Gaël et le beau-père de celui-ci. Si bien que Gaël qui aurait pu être enfant unique a été élevé avec un cousin.

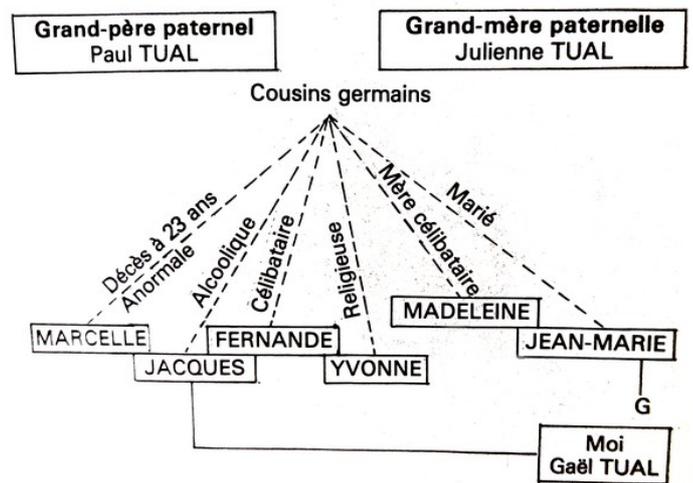
— Oui mais, on ne comprend pas pourquoi Gaël qui était aussi un garçon et même un premier petit-fils n'a pas été aimé par son grand-père maternel ?

— C'est que Gaël avait un père : Jacques Tual. Ce qui empêchait absolument le grand-père de pouvoir jouer au jeu de père de garçon. Et ce Tual avait rendu malheureuse Claude Mignot, la fille du grand-père, la mère de Gaël. Aussi l'aïeul passait tout le ressentiment qu'il avait contre son gendre sur Gaël, devenu le représentant de son père après le divorce de ses parents. Et un divorce, dans une famille religieuse, c'est une grosse faute, quasiment inexpiable.

Et, pourtant, Gaël était un enfant « normal », lui, puisqu'il était né dans les liens du mariage ! Il a fallu que Yvon naisse en réel besoin de père pour s'installer dans la place disponible de petit-fils aimé. Évidemment, ça a un relent d'injustice. Mais Gaël ne regrette rien car il a cessé d'être seul dans la vie, à l'arrivée d'Yvon.

Mais nous venons de parler de « normalité ». À ce propos, examinons de plus près la famille paternelle :

## Branche paternelle



Ce qui apparaît immédiatement, à la pointe de la pyramide, c'est la consanguinité des parents. Et cela a dû beaucoup marquer Jacques, le père de Gaël. En effet, le premier enfant, une fille, est née anormale. On imagine bien la hantise des parents pendant les mois qui précéderent la naissance de Jacques. Est-ce que le terrible destin allait frapper encore une fois ? Et la surprise heureuse provoquée par la normalité du second enfant n'a cependant pas réussi à effacer, chez celui-ci, toutes les séquelles du non-désir des parents. Et de plus, c'est Jacques qui s'est occupé de sa soeur aînée jusqu'au décès de celle-ci, à vingt-deux ans. Ajoutons à cela qu'après trois filles est arrivé un garçon, Jean-Marie, accueilli avec joie en tant que garçon et naturellement chouchouté par toute la famille.

Comment s'étonner, face à ces difficultés : naissance non-désirée, jeunesse passée quotidiennement au contact de l'anormalité, frère trop choyé... que le père de Gaël ait recouru à une solution de fuite. Mais s'il a choisi l'alcool c'est parce que cette solution était déjà présente dans la famille. En effet, son propre père, opprimé par sa femme et ses autres enfants avait déjà choisi cette voie. Et on comprendrait bien que Gaël, mal-aimé du grand-père et aussi de la grand-mère paternelle qui devait lui préférer le fils de l'enfant chéri, Jean-Marie, aurait pu se laisser tenter lui aussi par la même solution, dans les moments de cafard. Car il faut le savoir, ce n'est généralement pas par hasard qu'on s'oriente dans une direction ou une autre pour échapper à ce qui vous submerge.

Mais, maintenant, Gaël a de très bonnes relations, non seulement avec Alfred, son beau-père, mais aussi avec Jacques, son père, qu'il comprend bien et avec lequel il discute beaucoup depuis que celui-ci a réussi sa cure de désintoxication. Non seulement son

père ne boit plus mais il lit énormément. Et, de plus, il a adhéré à un parti de gauche, principalement pour dire merde à son milieu d'origine réactionnaire. Et c'est évidemment une bien meilleure solution de vie que l'alcool. Il n'adhère d'ailleurs pas totalement à la doctrine de son parti, mais il a tout de même un horizon, un idéal. Il s'est extirpé de son marasme.

Laissons la conclusion à Gaël :

*« La chose primordiale que m'aura apportée cette recherche est que j'ai réussi à comprendre au moins partiellement, pourquoi et comment tous mes proches ont été et sont ce qu'ils sont. Et pourquoi ils réagissent de telle ou telle façon aux situations particulières. Mais j'ai surtout trouvé une réponse à la question lancinante que je me posais depuis si longtemps, sinon depuis toujours : « Mais pourquoi donc mon père boit-il ainsi ? Et je suis persuadé, en outre, que le fait d'avoir cherché à le comprendre et de l'avoir interrogé sur sa famille propre a fait évoluer les choses : quelqu'un s'intéressait à lui pour de bon. Peut-être pour la première fois !*

*Je pense qu'il est très important et très formateur pour un futur travailleur social de faire ce type de recherche car il permet de mieux comprendre les gens et leurs tactiques de vie. »*

Je n'ai pu livrer ici qu'une infime partie du travail de Gaël. Mais on sentait déjà, à la seule lecture du diagramme familial, tout ce que les quelques éléments signalés pouvaient déjà laisser entrevoir. Cependant, impossible de prévoir l'influence de certains faits qui semblent cependant ne ressortir que de l'anecdotique. Par exemple, au cours d'un bombardement, la grand-mère de Gaël qui était protestante a promis à la Vierge de son mari de devenir catholique si la famille en réchappait. Et les conséquences de ce vœu ont été très importantes.

Toutes les vies sont d'ailleurs tissées de moments dramatiques. Et certains d'entre eux atteignent parfois la limite du supportable. J'aurais pu, en remplir cet ouvrage. Mais j'ai évité de privilégier les éléments spectaculaires pour que la moyenne des lecteurs puissent se reconnaître en gros dans ce que je leur propose.

Pour en terminer avec cet avatar universitaire des autobiographies, je veux signaler que les étudiants étaient très séduits par cette proposition de travail et combien ils étaient nombreux à s'y livrer — sans compter ceux qui ont commencé après leur sortie —

Cela m'a d'ailleurs interrogé : *« Et si on ouvrait cette expérience close sur la vie, qu'est-ce que ça donnerait ? »* Avant d'y venir, je veux signaler combien la démarche de l'établissement de son propre arbre généalogique pourrait présenter d'intérêt. À cette occasion, on est souvent amené à reprendre contact avec la famille. Et elle se réjouit presque toujours de cet intérêt inattendu. *« Ah ! S'il s'intéresse à nos intérêts, qu'il est intéressant !*

Certaines personnes ont pu éprouver combien cette activité de recherche peut avoir de prenant et même de tripal — Ce ne sont pas les Canadiens qui me démentiront — Mais elle peut même présenter un aspect quasiment thérapeutique. Voici, à ce propos, ce qu'écrit, dans son cahier de correspondance, Jo-Marie qui a connu toutes les misères et qui a vu s'accumuler sur sa seule tête presque tous les malheurs qu'un être humain peut être amené à connaître :

### **À propos de mon arbre généalogique**

Le 27.4

*« Tout d'abord, Paul, je ne sais le pourquoi, mais je suis contente d'avoir des racines bretonnes. Je suis heureuse que ma famille maternelle ait été aussi religieuse (d'après ce que j'ai compris). Pour mon arbre généalogique, dès que nous aurons le téléphone, je vais continuer les recherches et essayer de l'affiner, si je peux.*

*Tu sais, lorsque j'ai vu cet arbre — au lieu d'un tronc avec une seule branche, il y avait plein de branches ! — tout d'abord d'un seul coup, je ne me suis plus sentie orpheline, j'avais une histoire ! Et, aussi, des gens composaient ma famille et avaient existé : c'est comme si je me développais ! Ainsi, j'entre dans la norme — dans une certaine mesure — par cet arbre. Mais aussi, et surtout, dans la vie, eh ! oui, puisque je découvre que j'ai des racines, alors qu'avant je vivais mutilée ! D'un seul coup, par sa grandeur, ce grand arbre efface la D.D.A.S.S. Tu te rends compte, Paul, mes origines ne viennent pas de l'État, je ne suis pas rattachée à lui, je ne suis plus rattachée à quelque chose d'anonyme !*

*Par mes ancêtres, j'ai une histoire, et une famille. Quelle paix intérieure de le savoir ! J'appartiens à l'histoire de l'humanité, ce qui donne à mon âme un point d'attache. Et l'errance intérieure que j'ai toujours vécue commence à s'estomper et à ne plus avoir de raison d'être.*

*Mais pour pouvoir ainsi t'écrire et te parler de moi il a*

*fallu d'abord que se greffe en moi un désir de mieux être.  
Et ça, ça a été long à venir ! »*

Revenons maintenant à ma question : Et si j'ouvrais cette expérience close sur la vie ?

Car c'est vrai que ça marche avec les étudiants. Mais ils sont institutionnellement contraints d'assister à ces « cours ». Et je n'ai aucune illusion à me faire : s'ils choisissent de venir avec moi, c'est sans doute parce que ça a un petit parfum de nouveauté et que ça risque d'être moins emmerdant, à première vue, que les autres cours qui ressemblent tant à ce qu'ils ont déjà connu avant d'en arriver là. Et moi, de mon côté, je n'ai pas non plus d'illusion à me faire : ce que je cherche avant tout dans mon travail, c'est à m'ennuyer le moins possible et à tenter de faire des choses intéressantes. Et pour cela, pas de problème : en entrant dans une vraie recherche, pour répondre à des questions réelles, et en se branchant en plus sur sa vie, on atteint ces objectifs à tous les coups. Et ma foi, ni les uns ni les autres, nous n'avons jamais eu à regretter d'avoir choisi ce moyen de pallier l'oppression institutionnelle. Ce qui nous a permis de véritablement travailler. Et, utilement, par surcroît !

Oui mais, en dehors de ce cadre, qu'en était-il de cette idée de biographies ? Avaient-elles un rôle à jouer, une place à tenir ? Pour le savoir, j'ai proposé, dans un stage Freinet, pendant quatre après-midi, des séances de co-biographies de deux heures et demie. Chose curieuse, on a eu tous les jours 25 personnes dont le tiers se renouvelait à chaque fois — il y avait tant d'autres activités intéressantes ! — Au début, j'ai dit : « On va commencer par moi ; on verra bien ce qui va se produire. » Et, en fait, à peine avais-je ouvert la bouche sur mes nom et prénoms que ça s'est mis à bouger dans le groupe. Je m'y suis immédiatement réinséré parce que je sentais que la pompe était bien amorcée. Quand on a fait un peu le plein, je suis retourné au tableau pour parler de ma place dans la fratrie. Et là aussi, ça s'est mis aussitôt à bourdonner. Nous avons continué à travailler ainsi pendant les quatre jours. Avec, parfois, des surprises. C'est ainsi que je m'étais aperçu, un jour, que le mot **chaussettes** avait subitement déclenché une floraison d'apartés. Alors, j'ai immédiatement proposé un tour de table sur le problème chaussettes. Et personne ne s'est abstenu d'en parler. On s'est aperçu à cette occasion, que l'habillement était aussi un terrain où se heurtaient le désir de l'enfant et celui de la mère. Et que celle-ci essayait,

également dans ce domaine, de mettre l'enfant au pli des règles sociales ; du moins à son point de vue, car l'enfant, de son côté, essayait de se mettre au pli des règles de son groupe social pour ne différer en rien, afin de ne pas risquer ainsi de devenir une victime émissaire.

On avançait ainsi, de surprise en surprise, sans savoir où nous allions, mais passionnés par nos découvertes. Avant, on n'aurait pas pu penser que des choses aussi triviales, des choses de la vie ordinaire, puissent présenter autant d'intérêt. Et puis un couple a commencé à parler de sexualité, de masturbation. Et ça a été un moment étonnant de sincérité. C'est curieux — surtout à cette époque — que cette parole sexuelle ait pu ainsi se lever dans un groupe aussi nombreux.

De cette expérience réalisée au cours de ce stage breton, il est ressorti quelque chose de très important, de capital même à mes yeux puisque, peu de temps après, deux groupes de co-biographies se sont mis en place dans un département de l'ouest. Je sais que l'un d'eux survivait encore au bout de quatre années. Et aux dernières nouvelles, il se pourrait que l'autre dure encore avec, à chaque fois, un changement de thème. Cela me semble important que de tels groupes de formation personnelle et professionnelle se mettent en place un peu partout. Il doit d'ailleurs en exister d'autres, car ce n'est pas possible que nous soyons les seuls à être intelligents.

Mais j'ai voulu aller plus loin. Une panne d'intervenants classiques m'avait rendu un jour responsable d'un stage d'expression écrite et orale destiné au personnel d'un hôpital, dans le cadre de la formation continue. Dans ce groupe de travailleurs, la parole écrite avait finalement réussi à s'établir. Mais, sur le plan oral, c'était bien autre chose. Alors, j'ai pris les grands moyens en exposant au tableau, dans un silence inquiétant, deux biographies particulièrement saisissantes. Puis j'ai demandé :

— Qui se sent concerné par les situations que j'ai évoquées ? Pas de réponse. Je me suis dit :

— C'est foutu. Même ça, ça ne déclenche rien en eux ! Puis j'ai demandé à brûle-pourpoint à Henri qui se remuait sur sa chaise :

— Toi ?

— *Eh non, ça ne me dit rien du tout, sauf peut-être un truc : je suis le dernier d'une famille de six garçons du*

*deuxième lit et de sept enfants du premier lit. Et dans ce que tu dis, je retrouve les groupes de deux qui se constituent et les alliances qui se nouent.*

Aussitôt après, à tout hasard, je sollicite sa voisine du regard. Elle aussi se met à parler. Et, peu à peu, successivement, tous les membres du groupe prennent la parole. Et la reprennent même car les interventions des autres allument des réflexions, raniment des souvenirs et éveillent des compréhensions. Expérience étonnante avec ces travailleurs qui avaient eu rarement, sinon jamais, l'occasion de s'exprimer de façon si personnelle devant tant de personnes. Fallait-il que l'expression biographique ait suscité en eux des échos dynamiques ! Alors que jusqu'ici, ces bavards ne parlaient jamais que pour ne pas parler.

Mais, là encore, il s'agissait de gens qui avaient voulu entrer dans un processus de formation et qui étaient institutionnellement obligés d'être là — ils signaient sur une feuille de présence ! Mais un groupe de co-biographies de volontaires pouvait-il durer ? J'ai voulu en tenter l'expérience en proposant la constitution d'un tel groupe à l'issue d'une A.G. départementale de la pédagogie Freinet. Je me disais que, puisque personne ne se souciait de nous former pour cette pédagogie que nous voulions pratiquer, il fallait bien que nous prissions le parti de nous co-former nous-mêmes. Mais les limites que nous voulions mettre à cette co-formation volontaire, raisonnable et réfléchie furent dépassées parce que trois des personnes qui s'y étaient inscrites n'étaient pas encore en mesure de bénéficier d'une non-thérapie-pour-gens-déjà-guérés : elles cheminaient encore dans leurs vallées à labyrinthes et n'avaient pas encore atteint le plateau. En fait, le groupe a surtout été vampirisé par une personne qui a occupé toute la scène : quel que soit le domaine abordé, elle y avait connu une expérience catastrophique. Et, en plus, c'était vrai !

Évidemment, ce groupe a rapidement éclaté : il n'était pas assez co-. Tant mieux : la démonstration était faite : impossible hors institution de formation et de recherche encadrée d'un savoir. Aussi, plus question de renouveler une semblable expérience ; ni, ni, c'était fini !

Alors, je me suis senti disponible pour de nouvelles expériences. C'est ainsi que j'ai participé à un groupe « *Au-delà de la pédagogie* » qui, un certain moment,

s'est consacré à l'étude des problèmes politiques de l'éducation, sous la direction d'un responsable syndical. Puis une forte personnalité a fait dévier ce groupe vers la créativité orale. Et nous étions très bien installés dans cette création collective lorsqu'une seconde forte personnalité nous a fait déboucher sur la perception du non-dit. Pourquoi pas, après tout, puisque c'était également intéressant. Cette personne a donc joué à l'analyste pendant un certain temps. Et nous en avons tiré un profit réel. Mais, assez rapidement, le groupe en a eu assez de l'interprétation constante de tout ce qui pouvait être formulé. Des personnes se sont alors retirées et nous sommes arrivés à 10, 9, 8, 7, 6 participants. On a alors essayé la création corporelle : succès peu durable puisqu'on est passé de 6 à 5 puis à 4 personnes. Manifestement, c'était foutu : il ne restait plus qu'à saborder le groupe. C'est du moins ce que je pensais. Mais les trois autres survivants n'ont pas voulu renoncer : pour eux, nous avons tellement fait de progrès dans la familiarisation réciproque que c'était vraiment dommage de ne pas chercher à en tirer profit.

Nous avons d'abord continué à nous rencontrer, sans thème. Et puis, soudain, sans qu'on s'en aperçoive, on a constitué un groupe de co-biographies. Il faut dire que les conditions étaient réunies : d'une part, il y avait ce désir totalement partagé d'une expression plus engagée et d'une meilleure compréhension de soi et, d'autre part, cette expérience d'animation de tels groupes que je m'étais peu à peu constituée. C'est curieux : on n'avait pas voulu cette chose et elle s'était établie. Alors que lorsque j'avais voulu l'établir !... La vie est vraiment oppositionnelle !

Ce groupe dure encore. Et c'est même un groupe de co-biographies approfondies qui a instauré des lois pour favoriser la communication. Par exemple : « *On ne parle à personne de ce qui se fait ici.* » « *Si deux membres du groupe en parlent entre eux en dehors des séances, il est souhaitable qu'ils rapportent leurs propos au groupe pour l'enrichir.* » « *On peut introduire une nouvelle personne avec l'accord unanime de tous les participants.* »

C'est ainsi qu'on est passé par cooptation à 5, puis 6, puis 7. La cooptation est intéressante car elle permet de choisir les nouveaux membres en fonction des capacités d'accueil du groupe. Et l'arrivée d'une nouvelle personne apporte une rupture d'équilibre bénéfique quand elle survient au moment où on commençait à s'enliser dans une certaine routine de

communication. Un réajustement devient alors indispensable et on prend les choses différemment : d'autres voies s'ouvrent. Et les inévitables retours en arrière sont éclairés par le regard neuf qu'on y porte. Ajoutons que, généralement, les nouveaux sont déjà assez bien connus de tous : on ne s'embarque pas avec n'importe qui. Mais pour que l'assimilation puisse se réaliser au mieux, on ne songe à déstabiliser momentanément le groupe que lorsque sa trop grande stabilité devient par trop improductive.

Pour l'instant, ça fonctionne très bien. Mais les co-biographies ne sont-elles qu'un avatar de plus ? Vers quoi allons-nous évoluer ? Vers le théâtre Boal ? Un retour à la créativité ? Une mise en scène d'éléments biographiques ? Tout est ouvert, tout est possible. Et même la cassure définitive par l'apparition de phénomènes imprévisibles : déménagements, naissances, changements d'activités professionnelles, mutations, prééminence d'autres intérêts... Des anciens vont peut-être se retirer parce qu'ils auront l'impression d'avoir cueilli tous les fruits qu'ils espéraient. D'autres personnes vont peut-être se joindre au noyau résiduel, évidemment dans une toute autre tonalité puisqu'il suffit du changement d'une seule personne pour que tout bascule. Et le nombre des regards qu'on peut poser sur des trajectoires de vie est infini : sociologie, psychologie adlérienne, philosophie, histoire, astrologie, génétique...

Pour redémarrer, chacun pourrait dire ce qu'il a retenu, à tort ou à raison, de la biographie des autres. Et des fils se noueraient certainement. Mais cela ne dépendra pas de moi. En effet, on était arrivé à une sorte de communication horizontale : je n'avais plus besoin de tenir le rôle d'animateur qui m'était dévolu au commencement. La sécurité s'étant installée et, sans doute, également, une faim véritable de l'autre, chacun formulait librement et généreusement ses hypothèses et posait coopérativement ses questions.

L'an dernier, ça circulait bien. Ajoutons qu'à chaque fois, nous prenions la situation telle qu'elle se présentait. Car, évidemment, il y avait des absences. Mais cela n'avait aucune importance. C'était avec les présents que nous explorions plus profondément certains domaines. Et les retours en arrière en étaient facilités ainsi que les compréhensions différentes, les explications supplémentaires, les éclairages nouveaux, les soudains démarrages de parole, les

hypothèses fulgurantes et lumineuses, l'expansion de soi... Cela peut d'ailleurs très bien s'expliquer mathématiquement : le nombre de relations à établir dans un groupe peut être calculé à l'aide de la formule  $n \times (n - 1) / 2$ .

En effet, chacun peut établir une relation avec chacun des autres, au nombre de  $(n - 1)$ . Et c'est vrai pour les  $n$  chacuns. Mais une fois établie entre deux personnes, la relation n'est pas à rétablir. Il faut donc diviser par 2. Ce qui donne avec 3 personnes  $3 \times 2 / 2 = 3$  relations et avec 7 personnes  $7 \times 6 / 2 = 21$  relations, soit 7 fois plus. On conçoit très bien, dans ce dernier cas, qu'elles puissent être moins fortes et plus longues à établir. Et que la parole puisse rester plus longtemps circonspecte.

Mais un tel groupe « civil » est-il aisément reproductible. Difficile à dire. Cependant ceux qui seraient tentés par une semblable expérience pourraient s'appuyer, s'ils le voulaient, sur le présent document. Il me semble, en effet, qu'à partir de cet élément nouveau quelque chose de totalement inexploré pourrait se mettre en place. Et qui ne déboucherait pas nécessairement sur un groupe de co-biographies. À mon avis, il faudrait laisser librement se dessiner les choses sans tenter à tout prix de les inscrire dans une structure déjà connue. Par exemple, on pourrait se réunir dans une sorte de séance-zéro qui serait consacrée à une critique de cet ouvrage. Mais non, c'est encore trop précis, ce serait fabriquer de manière volontariste une situation au lieu de la laisser se dégager librement de tous les impondérables. Par exemple, il vaudrait mieux à l'occasion de quelque A.G... comme ça... en passant... parmi d'autres choses... en arriver à parler du document de Le Bohec que l'on aurait tout de même également inscrit à l'ordre du jour. J'imagine ce qui pourrait se dire :

— *C'est aberrant son truc... c'est très limité... c'est d'ailleurs nul sur le plan scientifique... c'est totalement empirique... c'est flou... c'est trop psychologisant... c'est dépassé... ça n'aborde pas l'essentiel.*

— *Entièrement d'accord avec vous. Cependant, je retiens tout de même une petite chose qui m'a parlé.*

— *Ah ! Oui. Qu'est-ce que c'est ?*

— *Ah ! Bon, c'est ça. Moi, c'est une autre chose qui m'a accrochée.*

— *Ah, oui pourquoi ?*

Et la mayonnaise pourrait peut-être prendre. Au

point qu'on serait tenté par une deuxième rencontre... pour voir... comme ça... simplement... sans se fixer de but. Qui sait ce que ça pourrait donner ? À vous de le tenter si les cœurs vous en disent... ou les esprits.

N'y aurait-il pas là, par hasard, une nouvelle aventure de co-formation personnelle ou professionnelle à vivre ?

Eh bien, moi, je viens de vivre quelque chose de nouveau et d'imprévu. J'en étais à la fin de la rédaction de ce manuscrit lorsqu'une nouvelle demande m'a été faite. Et elle semble offrir suffisamment de perspectives intéressantes pour qu'on puisse également s'y arrêter. C'est, si l'on veut, une co-biographie en alternance. Vous vous souvenez de ce que Philippe avait écrit :

*« Dans le cas de ce cahier, du moins, la co-biographie n'est pas fondée (malgré le jeu que tu as l'air de jouer) sur une relation d'égalité ; elle n'est pas réellement réversible (par exemple, ta partenaire ne profite jamais du dialogue pour réfléchir à ton histoire à toi et pour te poser des questions, pour te déloger de ton évidence, etc.). »*

C'est vrai que les gens qui « viennent » en co-biographie par correspondance paraissent uniquement préoccupés de leur histoire. Mais, récemment, une universitaire m'a demandé :

*« Tu parles de l'égalité entre nous et j'ai envie de répondre :*

*– O.K. camarade; mais envoie-moi à ton tour ton cahier et laisse-moi m'essayer à écrire dans la marge de liberté que je pourrais exercer peut-être ; la marge de sécurité que nous nous donnons ; la marge de manoeuvre que je pourrais peut-être découvrir. Y as-tu pensé ? Ou bien est-ce déjà fait dans la marge de mes textes, selon toi ? »*

Je lui ai immédiatement répondu que j'étais partant. Et, principalement, pour vivre la chose de l'autre côté. En écrivant cela je m'aperçois que je suis donc d'un côté et que Philippe a bien raison de souligner qu'il n'y a pas vraiment égalité. Mais à mes yeux, c'est une inégalité d'expérience : j'ai pris beaucoup d'avance dans ce type de réflexion. Elle m'est apparue intéressante et j'ai voulu en faire profiter le maximum de personnes.

Mais ce qui m'étonne, c'est que, jusque-là, personne n'avait songé à protester. Et il a fallu, après Philippe,

une seconde universitaire pour que la question se trouve posée. Est-ce qu'il n'y aurait pas là, à s'interroger sur le-pouvoir-par-le-savoir et l'expérience qu'en ont les universitaires et leur réticence à se placer en dehors de ce territoire.

À ce propos, je me souviens qu'un copain du groupe d'écriture, presque universitaire lui-même, m'avait répondu quand je lui avais posé la question suivante :

— Penses-tu que nos relations ont changé depuis que tu as fait ta biographie avec moi ?

— *Oh ! Non, pas du tout. Nous restons à égalité parce que, dans tes commentaires, tu te livres autant que je me livre.*

Ce qui m'intéresse particulièrement dans la proposition qui vient de m'être faite, c'est de voir comment ma co-biographe va mener son affaire, quel type de questions elle va me poser, dans quelles perspectives et au niveau de quelles préoccupations. J'espère qu'elle va me bousculer, me sortir de mes routines d'interrogation, me déloger de mon évidence... Je sens que nous allons nous enrichir personnellement et « professionnellement ».

— Elle est, pourrait-on dire, sociologue-formatrice, et c'est sans doute pour cette raison qu'elle songe aussi à renforcer sa propre expérience en se mettant elle aussi, à son tour, « de l'autre côté ». — Mais il semble aussi qu'elle veuille, également, me rendre les services que je lui ai rendus. Nous n'en sommes encore qu'au début de nos échanges mais j'ai déjà compris plusieurs choses. D'abord, et surtout, la liberté totale où je me trouve de répondre ou non à ses questions ou à ses propositions. Je me sens vraiment libre et maître du jeu. Cependant, en cette circonstance, puisqu'il y a eu cette demande de sa part, je n'envisage absolument pas de dire non dans l'immédiat. Ça rimerait à quoi ? Évidemment, ça pourrait être interprété comme une dérobade. Mais, même si je me sens totalement libre vis-à-vis de toute interprétation, je ne songe pas du tout à me dérober. Au contraire même, ça m'intéresse vraiment de jouer le jeu. Cependant, si j'accepte d'écrire, c'est avec une certaine réticence. En effet, j'ai tellement eu d'occasions de m'exprimer et de réfléchir sur ma trajectoire de vie que ça m'ennuie un peu d'avoir à me répéter : qu'est-ce que je pourrais apprendre que je ne sache déjà. Mais l'obligation où je me mets d'écrire me fait redécouvrir quelque chose que je connaissais déjà

très bien : écrire, ça fait penser ! Se forcer à écrire, C'est se forcer à bousculer son inertie naturelle de pensée.

Toute communication postule une mise en ordre des éléments. Et, quand on organise ses idées, on les approfondit nécessairement : on rapproche, on hiérarchise, on découvre, on œuvre... Si bien que le scénario de vie que je m'étais construit et qui me satisfaisait pleinement s'est trouvé remis en question dès le premier échange. Des pierres se sont mises à bouger — et des Pierre sur trois générations — C'est peut-être ainsi que je vais être débusqué de mon terrier et que je vais pouvoir moi aussi, comme les autres, me remettre en marche. Mais est-ce que j'en aurai suffisamment envie, voilà la question ? En effet, ayant obtenu déjà beaucoup de résultats positifs et vivant bien ma vie, je ne suis pas comme tellement d'autres à la recherche du moindre espoir et à l'affût de la plus petite éclaircie dans l'horizon si sombre. Et cette situation me permet de comprendre une troisième chose après la liberté et l'intérêt de l'écriture : il faut une forte motivation pour continuer. Je comprends aussi pourquoi certains arrêtent très tôt, lorsque le manque de confiance, la trop forte proportion d'inconnu, la connaissance insuffisante, la trop grande peur de faire bouger des choses prennent le pas sur le désir initial. Moi, au contraire, ce qui me motiverait — et me motive — ce serait la curiosité. Qu'est-ce qui va pouvoir se passer ? Quelle forme nouvelle va se découvrir ? Qu'est-ce que je vais bien pouvoir encore apprendre ? De quel agrandissement du regard vais-je bénéficier ?...

Enfin, en attendant d'autres développements, j'ai pu comprendre une quatrième chose en la vivant de l'intérieur. Je fais allusion à la perlaboration dont j'ai si souvent parlé. La deuxième fois, j'ai attendu trois semaines le retour du cahier et j'ai senti que pendant ce laps de temps « sa » question de mon militantisme « pour une expression populaire » continuait de travailler dans mon inconscient. D'autant plus, que ma co-biographe me déporte hors de mes champs habituels d'interrogation. Elle me place devant des éléments que je n'avais jamais songé à prendre en considération, tel que l'importance de la cohérence idéologique et sociale de mon milieu d'enfance (dans ma classe de certif, nous étions 55 élèves dont 54 fils de cheminots) ou

les circonstances de mon tranquille athéisme ou les sources profondes de mon freinétisme.

Enfin, une dernière chose, étonnante. Voici ce que je lui en dis, après son troisième renvoi.

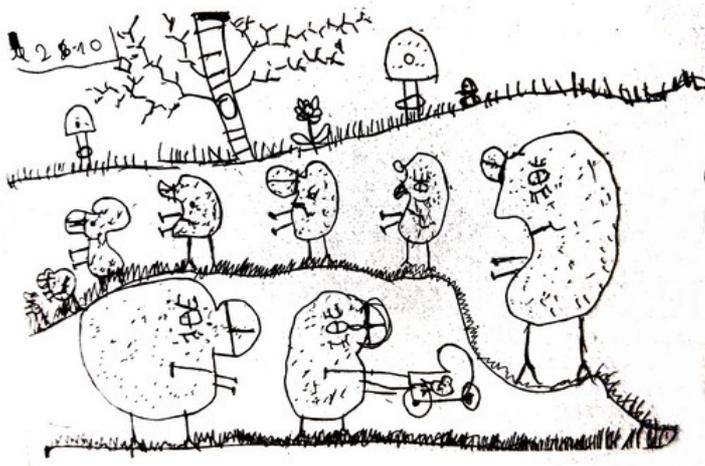
« Ce que je pense intensément, c'est que toute occasion est favorable qui permet la levée d'une parole personnelle. Par exemple, dans ce cahier, je sens comme jamais le luxe total que représente le fait de se trouver en situation de s'autoriser à parler intégralement de soi sans avoir nulle part à culpabiliser comme on nous y a si fortement conditionnés à le faire. Si, comme le pensent certains, le seul intérêt des co-biographies ce serait de donner l'occasion d'écrire de soi, alors ce serait déjà très intéressant. Mais, évidemment, selon les circonstances, on peut y trouver beaucoup plus. Et qui peut être — en particulier pour des gens en formation professionnelle — de savoir qu'on pose continuellement et inconsciemment des grilles de lecture sur la vie des autres. Et que ces grilles peuvent, à l'origine, s'enraciner dans un vécu personnel, qu'il est important de les repérer, de les comparer, de les co-enrichir. Et qu'on a beaucoup à apprendre et à s'apprendre des autres, etc. Ces savoirs à construire sont à la fois personnels et professionnels. Ils peuvent ainsi agréabiliser l'utile... »

Mais sa lettre « O.K. camarade » contenait un second passage important, le voici :

« *Le jour de la fête des mères ma fille m'a offert un cadeau terrible : un cahier dans lequel nous nous écrivons-écrivions sur ce qui ne peut — ou n'ose — se dire de vive voix — aux moments qui ne sont pas propices, avec la recommandation — l'interdiction — d'en parler entre nous, lu et écrit par nous seulement. Parce qu'elle veut qu'on se connaisse et qu'elle se rend compte qu'on s'éloigne, que je m'inquiète de savoir ce qu'elle vit, comment elle va... Émue jusqu'aux larmes en lisant sa petite lettre de proposition et, en même temps, soufflée de réaliser que l'écriture soit proposée comme ça, alors qu'elle sait par ailleurs que j'écris — je t'écris — en co-biographies. »*

Une écriture intra-familiale, pourquoi pas ? Et quoi d'autre encore ?

# Récapitulations



Cet ouvrage a-t-il atteint le but qu'il se proposait ? C'est au lecteur d'en décider car le but essentiel, c'était de le mettre en marche. Mais il y avait également d'autres intentions et nous allons essayer de les dégager.

En premier lieu, j'ai voulu témoigner d'une expérience originale qui pourrait avoir une certaine utilité. Mais plusieurs personnes m'ont dit qu'elle était, certes, originale, mais qu'elle allait surtout, à contre-courant. Ça m'a beaucoup étonné car l'idée de « centrer la formation sur le client » vient spontanément à l'esprit. Mais qu'est-ce qui empêche donc que ça ne se fasse pas plus souvent ? Je risque une hypothèse : peut-être faudrait-il, au départ, que les formateurs puissent accepter si nécessaire, d'être également co-clients de la formation. La plupart en seraient-ils capables « tant c'est contraire à la manière dont ils ont vécu la formation jusqu'à présent ». Ils ont en effet l'expérience millénaire de la jouissance du pouvoir par le savoir et il faudrait que des sources différentes de plaisir soient vraiment attirantes pour qu'ils se risquent à renoncer à celle-ci.

Autre aspect, et qui rejoint peut-être le précédent : nous nous sommes placés résolument hors du champ de la notoriété. Et ça aussi, c'est original car, généralement, lorsqu'on fait allusion à des biographies, on pense immédiatement à celle des « grands hommes ». Pour bien préciser nos idées à

ce sujet, nous allons nous référer à une expérience qui n'est pas si ancienne qu'on ne puisse s'en ressouvenir opportunément. Il s'agit de l'émission « *Radioscopie* » de Jacques Chancel.

Pendant de nombreuses années, sur France-Inter, il a rencontré les personnalités les plus diverses. Mais il s'agissait toujours de personnes qui avaient déjà été « reconnues ». Ce qui avait contribué à les distinguer n'avait pas toujours été gratifiant pour elles, à l'origine, tout au moins. Mais, malgré les vicissitudes de la vie, et parfois même à cause d'elles, elles s'étaient trouvées projetées, un moment, au premier plan de l'actualité. Souvent, d'ailleurs, par les livres qu'elles avaient écrits — ou qu'on avait écrits pour elles —.

Il ne saurait être question de nier l'intérêt d'une pareille émission. Grâce à elle, des gens que la vie avait placés dans des situations exceptionnelles ont pu nous communiquer des informations passionnantes. Et on les assimilait facilement parce que la technique de l'interview nous rendait ces personnes proches et même fraternelles — et on sait que la mémoire est affective.

Eh bien, j'ai pensé qu'on pourrait aller beaucoup plus loin dans cette direction en intéressant à leur propre « *radioscopie* » des quantités de personnes qui en sont actuellement écartées. En effet, nous avons acquis la conviction que toute vie est intéressante, toute vie peut enseigner. Et ce serait vraiment dommage de continuer à priver une grande partie de la population d'un savoir qui pourrait lui être profitable. Or, à mon sens, il existe un fossé profond entre le monde intellectuel accapareur de médias et le monde populaire. Le premier a trop négligé — volontairement ? — de mettre à la disposition du second des images de sa vie réelle qui pourraient être de très efficaces éléments d'une meilleure compréhension de soi. J'ai voulu remédier un peu à cette carence. C'est la raison essentielle de cet ouvrage qui s'appuie sur, environ, quatre cents

biographies de travailleurs, d'étudiants, d'enseignants dont les parents n'appartenaient pas au monde de la littérature, de l'art, de la musique, de la médecine, des affaires... bref au monde des classes favorisées alors que Jacques Chancel ne consacre que quelques interviews (sur plus de deux mille) à ceux qu'il appelle, de façon révélatrice, des anonymes, alors qu'ils ne le sont plus quand ils viennent à Radioscopie puisqu'on vient de leur écrire leur bouquin.

Le nombre des éléments biographiques que j'ai présentés aura pu permettre d'esquisser, à partir de faits indiscutables, une sorte de premier savoir — savoir très relatif évidemment puisqu'en sciences humaines, il n'est de savoir que du particulier —. Je reconnais qu'à certains endroits on pourrait contester l'utilisation du terme : **populaire**. Mais il n'est de biographie qui ne prenne racine dans l'avant-temps. Et quand on remonte le temps, on retrouve très vite — et, parfois, sur la première marche du passé — l'ouvrier ou l'employé ! Si ce n'est même, déjà le paysan.

Cependant, il s'agit ici d'un ouvrage qui a été écrit, qui est donc l'œuvre d'un « *intellectuel* ».

Ne disons pas trop de mal des intellectuels. Certains ont d'autres préoccupations que de se conforter dans leur statut de dominants. Et il en est même qui peuvent rendre de grands services aux gens de la base. Car, évidemment, la première chose à réaliser, c'est de réfléchir à sa propre trajectoire de vie. Mais il peut arriver qu'on soit tenté d'y voir encore plus clair. Alors, on peut utilement s'adresser à ses pairs, réunis en groupe ou non. Cependant, si on reste encore sur sa faim, il est alors nécessaire d'aller interroger ceux qui ont pu approcher ou approfondir certaines grandes questions. Par exemple, si je m'interroge sur une des fonctions possibles de cet ouvrage, je peux aller frapper à la porte de Sartre :

*« L'écrivain ne peut que témoigner de son être-dans-le-monde en produisant un objet ambigu qui le propose allusivement. Ainsi, le vrai rapport du lecteur à l'auteur reste le non-savoir ; à lire le livre, le lecteur doit être ramené indirectement à sa propre réalité de singulier universel. »*

*Situations VIII p. 449*

Voici un commentaire de Philippe Lejeune :

*« Ces propositions, appliquées à l'autobiographie, définissent une conception du genre diamétralement opposée à la pratique ordinaire... Un beau texte autobiographique, ce n'est pas celui qui m'apporte un savoir sur un autre, mais celui qui éveille en moi le désir de donner une forme à ma propre vie, et qui m'en suggère les moyens. C'est là une conception exigeante qui rapproche l'autobiographie de ce qu'on attend de la poésie (forcer le lecteur à être poète) et l'éloigne des satisfactions propres à la fiction (intérêt narratif, identification) et au document (savoir). »*

« Je est un autre » Seuil

Ce texte devrait nous permettre de situer notre tentative également « *diamétralement opposée à la pratique ordinaire* ». Elle n'a rien à voir avec la poésie. La fiction est continuellement brisée dans son essor ; aucun intérêt narratif ; aucune possibilité de pleine identification — mais peut-être, cependant une poussière de moments identificatoires — Pour ce qui concerne le savoir, les approches en sont vaporisées par l'abondance et la ténuité des documents. Mais pourquoi est-ce ainsi ? C'est tout simple : il ne s'agit pas ici d'autobiographies avec un certain suivi, une certaine cohérence interne, mais de co-biographies. Et ça, évidemment, ça change les choses.

Mais ce que je dois encore souligner, c'est la modestie de notre entreprise. On va parfaitement en prendre conscience en se référant à la formule de Morin :

*« Toute vie, le tout de la vie, toute la vie, depuis la vie cellulaire jusqu'à la dimension anthropo-sociale relève de l'auto(geno-pheno-ego)-eco-(socio)-re-organisation (computationnelle-informationnelle-communicationnelle). »*

À partir de cela, on comprendra combien notre vision était étriquée et qu'on ne risquait guère de passer de 1 % de connaissance de soi à plus de 5 %. En effet, nous avons négligé **geno** (l'hérédité), **pheno** (l'actualisation des potentialités), **eco** (réactions dues à l'environnement) et l'informationnel. Nous avons à peine effleuré le communicationnel, à peine entr'aperçu **socio** et le computationnel (comment l'individu utilise les données). Nous nous sommes centrés principalement sur **ego** (le sujet) et en partie sur **auto** (soi et les siens). Vraiment, nous n'avons

regardé ni large, ni profond. Alors, est-ce que ça en valait vraiment la peine ? Eh bien, je crois que oui, car il me semble que des études centrées sur le sujet ont été peu entreprises ; surtout au niveau de vulgarisation qui voudrait être le mien. J'ai la conviction que, jusqu'ici, le monde des dominants n'a pas assez accepté — sauf pour lui-même — que l'on puisse, comme le dit Gentis : « *parler des races et des continents et faire l'art et la philosophie* » en commençant par se prendre soi-même en considération. Et, pourtant, si pour l'univers la bactérie est une péripétie d'une importance micro-infinitésimale, la bactérie ne s'en trouve pas moins, elle, au centre de l'univers. Alors, vraiment, si à certain moment on doit commencer à faire des allers et retours entre le monde et soi, pourquoi ne serait-il pas aussi licite de partir de soi sans qu'il y ait jamais à se demander de quoi et pourquoi on en serait coupable. Et j'espère que cet ouvrage aura pu démontrer qu'il pouvait être non-culpabilisant et passionnant de chercher par soi-même ou collectivement ses origines, ses enracinements et ses champs de liberté.

D'ailleurs, il ne faut se faire aucune illusion, chaque individu travaille continuellement à son roman personnel. Mais la plupart du temps cela se fait souterrainement, sans qu'on n'y prenne garde. Si on parvenait à faire remonter au jour des traces moins évanescences et plus préhensibles, on ne se servirait pas aussi facilement du flou de sa propre construction romanesque pour s'en faire une occasion « justifiée » de souffrir. S'insérer dans une généralité, c'est ça qui fait du bien à ceux qui aimeraient se croire des monstres ou qui accepteraient de croire ce qu'on leur en aurait dit. Et pour sortir de ce pétrin, c'est toujours bénéfique de connaître d'autres trajectoires de vie. Je crois qu'il est toujours utile de se mettre en marche vers ses chemins de liberté. Il est bien des façons de le faire.

Voici ce qu'avait tenté Sartre en écrivant son livre « *Les mots* » :

« — *Il s'agissait, par le biais d'une fiction vraie — ou d'une vérité fictive — de reprendre les actions, les pensées de ma vie pour essayer d'en faire un tout, en regardant bien leurs prétendues contradictions et leurs limites, pour voir si c'était bien vrai qu'elles avaient ces limites-là, si l'on ne m'avait pas forcé à considérer telles idées comme contradictoires, alors qu'elles ne l'étaient pas, si*

*l'on avait bien interprété telle action que j'avais faite à un certain moment. »*

(*Situations X p.148*)

Mais tout le monde ne peut écrire des livres. À ce propos, je voudrais qu'on prenne en considération le fait suivant : de la même façon qu'il y a actuellement en France peut-être 30 millions d'écrivains potentiels qui ne trouveront jamais d'éditeurs, il n'y aura pas de place non plus pour l'édition de 30 millions d'autobiographies. On pressent la souffrance que cela peut représenter (voir à ce propos : « *Guérir la vie* » de Roger Gentis (Maspéro).

Alors il faut absolument trouver d'autres moyens, d'autres créneaux d'expression. Par exemple, on pourrait organiser des rencontres co-biographiques où l'on chercherait ensemble à mieux comprendre et à mieux se comprendre. Ce serait évidemment mieux que de laisser les gens à eux-mêmes, sans aucune espèce de chance de se trouver placés devant les éléments de leur vie, donc sans raison valable de sortir de leurs frontières pour rejoindre des groupes, des assemblées ou des communautés. Pourtant, de sa propre vie et de la riche vie des autres, on pourrait faire quelque chose d'intéressant et même de (co)-captivant.

Cela pourrait se faire aussi, bien sûr, par correspondance. Rappelons ce que disait Philippe Lejeune à propos de la co-biographie de « Danièle, garçon manqué » :

« *Vous écrivez l'un et l'autre pour débrouiller, pour voir clair et absolument pas pour raconter. Et si on cherche à débrouiller et à voir clair, comme vous deux, on est renvoyé à soi. »*

Renvoyer à soi le lecteur, c'est donc ce que nous avons tenté. Mais je m'aperçois qu'en citant des personnalités de trop haute volée comme Sartre, Morin, Lejeune, Gentis, je risque de lui faire perdre le contact. Aussi, maintenant, je vais parler de ma trajectoire personnelle pour remobiliser le lecteur en le replaçant sur des voies plus terrestres. Cela lui permettra beaucoup plus facilement de s'identifier, de se désidentifier, de se contre-identifier... en toute liberté.

J'ai d'abord eu un destin d'onde : comme tout le monde, j'ai été écolier. Mais dans les milieux populaires de ce temps, le rêve unique des

travailleurs, c'était d'avoir un fils instituteur. J'ai été placé dans cette filière et je suis donc devenu instit. Par chance, cela m'a parfaitement convenu. Mais avant de le devenir pleinement, j'ai dû subir les contraintes de l'École Normale. Je les ai atténuées, en multipliant les tactiques : maladies, sport, paresse, chahut — mais ce n'est seulement que maintenant que j'en prends conscience — Par la suite, j'ai pu échapper à mon second destin d'onde : la trajectoire classique, c'était de devenir très tôt directeur d'école à deux classes, puis à trois, puis à cinq, pour finir sa carrière en ville « *dans une grosse boîte à dix classes* ». Par chance encore, j'ai pu résister à ce désir-selon-l'autre car j'étais bien protégé par un fort désir-selon-moi. Et cela m'a permis de poursuivre des recherches pédagogiques malgré la tutelle serrée de l'administration. Et cela m'a amené dans un I.U.T. Mais, la normalité, dans cette structure, c'était d'obtenir des diplômes. Je me suis laissé inscrire à un doctorat troisième cycle mais, moins de deux semaines après, je me suis extirpé de ce piège parce que je sentais combien ma liberté allait en être obérée. Et j'ai pu vraiment recommencer à travailler. Tout cela a été plus ou moins calculé. Mais on a aussi parfois des chances. Par exemple, quand j'ai reçu ma convocation au S.T.O., j'ai accepté d'y aller puisque dans mon environnement rural, c'était la même chose pour tout le monde. Mais un copain de la ville m'a engueulé pour ma soumission à la loi générale. Et je me suis sorti de ce pétrin. Par la suite, j'ai eu également beaucoup de ces chances corpusculaires (Freinet... Élise... etc.). Parmi elles, un directeur de collège, à la forte personnalité, qui m'a ouvert bien des pistes. Et, également, un prof de français...

Ce n'est évidemment pas par hasard que, parmi ces coups de pouce favorables du destin, je retiens ces professeurs. En effet, je voudrais maintenant m'adresser aux enseignants et aux formateurs. Eh bien nous, les enseignants, nous faisons partie des circonstances corpusculaires à un point qu'on imagine parfois difficilement. Raison de plus d'y travailler en voyant d'abord comment les circonstances ont joué pour nous-mêmes. Comme nos élèves, nous sommes aussi des individus particuliers. Nous avons été et nous sommes encore inscrits dans des systèmes ; et nous avons à en connaître. Il nous faut acquérir un surcroît de savoir sur les individus que nous sommes devenants. Et si nous regardons bien, comme nous avons commencé ici à le faire, nous pouvons comprendre mieux ce qu'il faudrait offrir à l'être humain car nous commençons à mieux comprendre ce qu'il cherche. Et qui pourrait peut-être s'inscrire dans les onze verbes suivants : survivre, exister (être reconnu), risquer, montrer, voir, régresser, salir, subir et surtout revivre pour rattraper et re-jouir.

Mais c'est encore trop vite philosopher. C'est surtout pratiquement que nous devrions aider au changement des choses en nous nous efforçant d'ouvrir, pour des quantités de gens, des terrains de recherche dont ils avaient été bannis. Ce qui pourrait peut-être les sortir un peu de leurs enfermements et leur permettrait de goûter à un peu plus de liberté car, savez-vous : « *La liberté, c'est le dépassement des conditionnements.* » (Sartre)

Paul LE BOHEC